

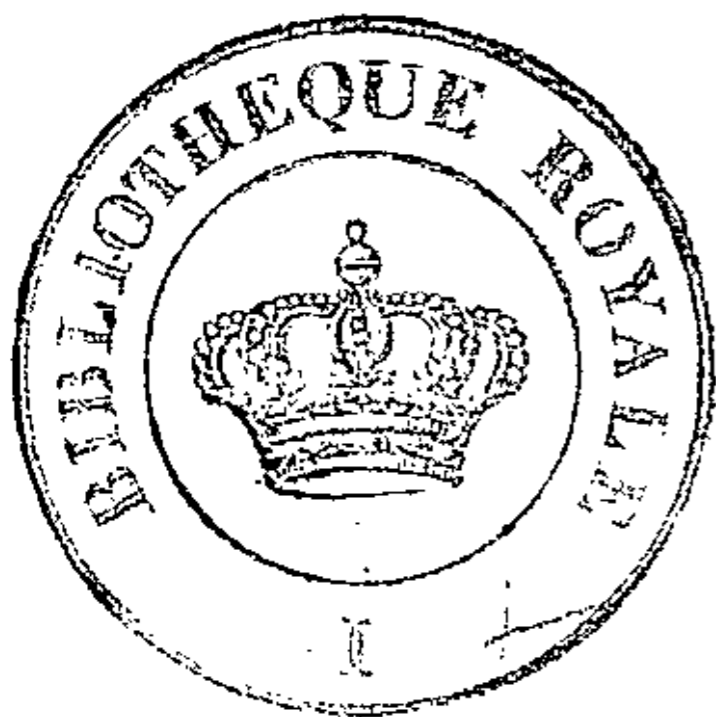
ESSAI

SUR LA

TOPOGRAPHIE DE TYR,

PAR JULES DE BERTOU.

(Mémoire lu par l'auteur à l'Académie royale des Inscriptions
et Belles-lettres.)



PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,

RUE JACOB, 56.

—
1843.

Bertou, Jules de (1809-1881). Auteur du texte. Essai sur la topographie de Tyr, par Jules de Bertou, mémoire lu par l'auteur à l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres. 1843.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.



Par Lihoux d'après les dessins de M^r. J de Bertou.

Imp. chez Kaepelin.

SOUR (TYR.))
VUE DE AIN HABRIAN.



ESSAI
SUR
LA TOPOGRAPHIE DE TYR.

AVERTISSEMENT.

Je venais de terminer le travail que je publie aujourd'hui, j'avais été admis à l'honneur de le lire devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et j'allais le livrer à l'impression, quand les événements politiques de 1840 me conduisirent de nouveau au milieu de la population chrétienne de la Syrie, à laquelle j'avais espéré rendre quelques services. Ce second voyage m'ayant permis de revoir l'emplacement de Tyr, j'ai fait plusieurs corrections au plan que j'avais levé en 1838 et publié en 1839 dans le Bulletin de la Société de Géographie, 2^e série, t. II.

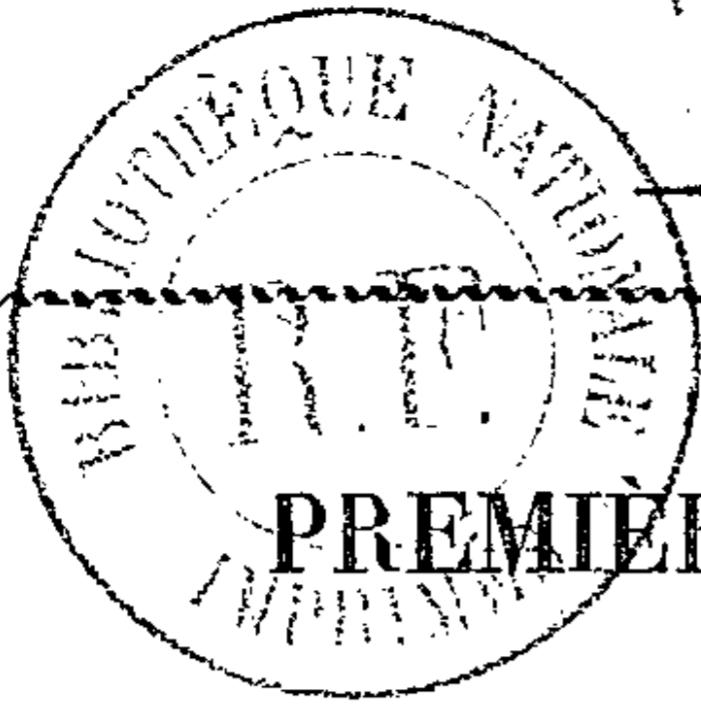
La triangulation de ce plan (n^o 1) a été faite au moyen d'une boussole à alidade et sur une base soigneusement mesurée. La figure de la presqu'île ayant été formée et les points principaux placés, la chaîne a été repassée entre toutes les distances intermédiaires, et même sur tout le développement du rivage. Les mouvements du terrain ont été indiqués, et partout où le rivage se trouve plus élevé que le niveau de la mer, sa hauteur a été exprimée par un chiffre placé près du contour.

Le plan n^o 2 représente les principales transformations que le terrain occupé par les Tyriens a dû subir avant d'arriver à son état actuel.

ERRATA.

- Page 9, note (2), au lieu de معثوق , lisez معشوق.
- 18, 3^e ligne, au lieu de vingt-six mètres, lisez vingt-six pieds.
 - 21, note (12), au lieu de 1802, lisez 1820.
 - 43, 6^e ligne, au lieu de Maalleby, lisez Moalleby.
 - 46, 25^e ligne, au lieu de ٦٠٦, lisez ٦٠٦.
 - 49, note (dernière ligne), au lieu de Ed. Almel, lisez Ames.
- an MDCCVII.





PREMIÈRE PARTIE.

L'époque de la fondation de Tyr se perd dans la nuit des temps. Si elle fut fille de Sidon, son émancipation ne se fit du moins pas attendre; car sa splendeur éclipsa bientôt le nom justement fameux de sa mère-patrie.

Hérodote, qui visita Tyr quatre cent soixante ans avant l'ère vulgaire, n'y était allé, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, que pour rechercher l'origine du culte qu'on y rendait à Hercule; mais les renseignements qu'il obtint des prêtres de cette divinité assignaient au temple et à la ville elle-même un âge tout à fait fabuleux. Hérodote nous a transmis ces dates sans les discuter (1), il est vrai; mais ce silence indique plutôt un scrupule religieux, qu'il n'implique la responsabilité de l'illustre historien.

Les autres documents de l'antiquité qui sont parvenus jusqu'à nous ne nous apprennent rien de certain sur l'origine de Tyr, sur son site, son étendue, la position de ses monuments, la dimension de ses ports; en un mot, un voile mystérieux est encore jeté sur la topographie de la capitale de la Phénicie (2), et quoique nous n'ayons pas la prétention de faire tomber ce voile, nous essayerons d'en soulever un coin.

Après avoir rassemblé les matériaux qui forment les éléments de ce travail, nous avons longtemps hésité, avant de choisir la forme qu'il convenait de donner à sa rédac-

(1) Hérodote, traduction de Miot, liv. II, p. 544.

(2) Ménandre le rhéteur dit qu'Aristobule avait fait de Tyr une description qu'il cite comme un modèle (de Encom. S. 11, c. 1, ex edit. Cl. de Heeren). Malheureusement elle n'est pas parvenue jusqu'à nous.

tion; et si nous nous sommes arrêté à l'ordre chronologique en remontant du présent au passé, ce fut afin de pouvoir procéder du connu à l'inconnu. La marche que nous allons suivre, en nous permettant de produire d'abord une description de l'état actuel de l'emplacement de Tyr, donnera à la discussion un point de départ fixe et certain. Le plan de Tyr moderne, modifié d'âge en âge, d'après les récits des voyageurs, les relations des historiens du moyen âge et de l'antiquité, finira par reprendre la forme et les dimensions qui conviennent aux différentes phases de l'existence de cette ville.

Avant de décrire le misérable hameau que les Arabes nomment Sour (1), et qui semble être à la ville tour à tour si puissante et si désolée dont il occupe l'emplacement, ce que l'obscurité est à la lumière, nous dirons quelques mots de la contrée qui le sépare de Sidon, patrie de ses premiers fondateurs.

Tyr est à 3 myr. 2 k. de Sidon (2), et c'est en suivant le bord de la mer qu'on parcourt la distance qui sépare ces deux villes. Il n'y a plus aujourd'hui aucun chemin qui soit entretenu, mais quelques vestiges d'une chaussée romaine indiquent encore le tracé de l'ancienne route.

A 1 myr. 2 k. de Sidon on passe près des ruines de l'ancienne Sarepta, dont le nom s'est conservé dans celui de Sarfand (3). Un peu plus loin on trouve les vestiges de la ville nommée Ornithopolis par les Grecs, et enfin à

(1) صور est le même nom que صور que cette ville portait chez les Phéniciens.

(2) Strabon place Tyr à deux cents stades (deux myriamètres quatre kilomètres) de Sidon. (Strab., Geog. l. xvi, p. 1097.) Cette distance serait trop courte, si on l'appliquait à la Tyr insulaire; elle convient mieux à l'ancienne Tyr du continent (Palæus-Tyr), qui occupait (nous le démontrerons plus loin) l'emplacement connu aujourd'hui sous le nom d'Adloun.

(3) Edrisi écrit صرفند

2 myr. 4 kil. (1) de Sidon un vaste emplacement couvert de ruines, et connu des Arabes sous le nom d'Adloun (2) à cause de la proximité du village de ce nom. Cet emplacement est resserré entre la mer et de grands rochers criblés d'hypogées : le sol y est percé de puits et couvert de matériaux parmi lesquels nous avons vainement cherché quelque inscription qui pût indiquer l'ancien nom de la cité qui s'élevait en ce lieu. Ce nom ne doit cependant pas être perdu ; car les historiens et les géographes nous ont conservé soigneusement ceux des autres villes voisines qui paraissent avoir été moins considérables. Nous maintiendrons à cette localité l'appellation d'Adloun, en attendant que la discussion nous permette de lui restituer son ancien nom.

Au delà d'Adloun, dans un endroit écarté, on voit encore aujourd'hui un petit temple monolithe qui paraît d'une haute antiquité. Les parois intérieures de l'unique chambre de ce monument sont couvertes d'emblèmes qui disent assez que ce sanctuaire mystérieux était consacré à Astarté par ses fondateurs, qui furent sans doute des Phéniciens.

Quand les Grecs vinrent, ils confirmèrent la dédicace du temple à Vénus, ainsi qu'on le lit encore dans une inscription sculptée au-dessus de l'autel votif.

A 3 kil. au sud d'Adloun le Léontès (3), qui vient de Baalbeck (4), tombe dans la mer ; on le traverse sur un pont de construction arabe, près duquel on rencontre les rui-

(1) Distance égale aux deux cents stades que Strabon compte entre Tyr et Sidon. (Voyez la note 2 de la p. 3.)

(2) Edrisi écrit عدلون, et dit que de son temps, c'est-à-dire vers le milieu du XII^e siècle, il y avait en ce lieu un fort construit auprès de la mer.

(3) Les Arabes donnent à ce fleuve le nom de نهر الليطانه (nahar-el-Leitaneh) depuis sa source jusqu'à peu de distance de son embouchure, où il prend alors celui de نهر القاسمييه (nahar-el-Kassmyé.)

(4) Ancienne Héliopolis.

nes de Léontopolis. De là il n'y a plus que 7 kil. pour arriver au village de Sour, et cependant la péninsule tyrienne paraît encore comme une étroite jetée.

A 3 kil. au delà du pont de la Kassmyé, presque sur le bord de la mer, on voit deux bassins anciens, destinés à recevoir le produit de plusieurs sources d'eau saumâtre; à quelques pas de là, et plus près encore du bord de la mer, une eau thermale légèrement chargée de sulfate de soude et de magnésie, coule sur la plage de sable. Cette source, nommée en arabe Ain-Abrian, est considérée par les modernes habitants de Sour comme une sorte de panacée universelle.

En quittant les réservoirs dont il vient d'être question, on peut suivre pendant plusieurs centaines de pas le tracé d'un aqueduc (1) qui, partant de ces citernes, se dirigeait vers le sud, en suivant la pente naturelle du terrain.

Cet aqueduc arrivait-il jusqu'à l'isthme? On peut le croire, mais sans l'affirmer; car son tracé se perd aujourd'hui sous des collines de sables amoncelés par le vent de la mer.

A mesure qu'on approche de Sour, on juge mieux de la forme de la presqu'île, qui avait d'abord paru comme une ligne sans largeur. Après avoir traversé un ruisseau, produit de sources voisines, on quitte la direction sud 10° à l'ouest, dont on ne s'était pas écarté depuis Sidon, et on commence, en suivant la courbe du rivage, à marcher droit vers l'ouest, avançant vers la pleine mer. C'est alors que, s'apercevant que l'isthme a presque partout la même largeur (2), on cherche vainement cette étroite chaussée par laquelle Alexandre « prouva aux Tyriens qu'ils appartenaient au continent (3). » Le col de l'isthme paraît devoir s'être prodigieu-

(1) Pococke parle de cet aqueduc.

(2) De cinq cents à sept cents mètres.

(3) Quinte-Curce met cette expression dans la bouche d'Alexandre : « Sed brevi ostendam in continenti vos esse. » Q. Curt., lib. IV, c. 2.

sement accru par l'accumulation des sables, qui non-seulement l'ont élargi, mais ont aussi formé des collines qui menacent de franchir la trop faible barrière que leur opposent les murs de circonvallation de la petite ville de Sour. A droite comme à gauche de cette masse de sable, la mer s'est réservé des plages d'une soixantaine de pas de largeur, qui servent d'avenues aux voyageurs qui de Sidon ou d'Acre arrivent à Sour. Du côté du nord, la plage aboutit à la seule porte qui donne entrée dans la ville (1), et du côté du sud, à la naissance d'un bassin fermé du côté de la mer par un mur de 8 mètres d'épaisseur (2). Au delà de ces plages (3), les flots de la mer vont se briser contre les rochers dont l'ancienne île est tout hérissée.

Si on tirait une ligne parabolique entre les extrémités des deux plages qui touchent à l'île, et que cette ligne, prise comme limite de l'ancienne Tyr du côté de l'est, comprît dans son enceinte l'angle de mur qui porte sur le plan le n° 49, les deux sources d'eau douce désignées par les n°s 47 et 55 et celle d'eau saumâtre qui porte le n° 54, on ne trouverait encore entre cette limite, que la discussion ne permettra pas de reculer plus à l'est, et l'extrémité occidentale de la presqu'île, qu'un espace bien insuffisant pour y asseoir une ville de quelque importance. L'île tyrienne, ainsi limitée, n'aurait eu, avant sa jonction avec le continent, qu'une superficie de 576,508 mètres carrés; et sa population, même en admettant qu'elle eût été très-compacte, n'aurait cependant pu s'élever au delà de 22,500 individus de tout âge et de tout sexe (4). Est-ce bien là la ville qui arrêta si longtemps Alexandre vainqueur de toute l'Asie, et que les historiens

(1) Pl. 1, n° 58.

(2) « « « 51.

(3) La mer dépose sur la plage méridionale une quantité prodigieuse de petits coquillages d'une délicatesse extrême et qui appartiennent à l'espèce des murex.

(4) Les tables de M. de Prony (insérées dans l'Almanach du bureau

sacrés et profanes nous ont dépeinte sous des traits si brillants? Nous cherchions à résoudre cette question d'une manière qui pût concilier l'histoire avec les faits, quand nous nous aperçûmes que le banc de rocher qui forme la base de l'île continue à s'étendre vers l'ouest, mais sous l'eau, jusqu'à plus d'un mille au delà de la limite actuelle de la presqu'île. Ce banc de rocher a-t-il toujours été sous-marin, ou ne s'est-il abaissé que par l'effet des tremblements de terre qui ont si souvent remué le sol de la Phénicie, tant dans l'antiquité qu'au moyen âge, et tout dernièrement encore, pendant notre séjour dans ce pays? C'est là une question fort intéressante et que nous allons étudier dans ce qui suit.

Quant à la dernière secousse qui a eu lieu le 1^{er} janvier 1837, elle était partie des bords de la mer Morte, et a traversé la Syrie dans toute sa longueur, en y traçant son passage par une ligne de ruines. Safed fut complètement ruinée, et Sour fut le point de la côte où le mouvement se prolongea le plus longtemps. Les habitants de cette dernière ville nous disaient, peu de jours après l'événement, qu'ils avaient senti pendant plusieurs minutes une forte oscillation, comme si la presqu'île eût été prête à se détacher du continent pour s'abîmer au fond des eaux; et des pêcheurs nous assurèrent que, depuis cette époque, la mer avait gagné sur les écueils qui terminent la presqu'île du côté de l'ouest, ce qui signifierait, en d'autres termes, que le sol y aurait subi une nouvelle dépression.

Le grand banc de rocher dont nous avons parlé plus haut est incliné dans la direction de l'est à l'ouest : quand

des longitudes) portent la population spécifique de Paris à 22,445 individus par kilomètre carré. Nous avons calculé qu'en raison de la hauteur des maisons et du peu de largeur des rues, la population spécifique pouvait avoir été à Tyr une fois et demie aussi compacte qu'à Paris. D'après cette base, on trouverait 22,408 habitants, pour la population de Tyr, ou 22,500 en nombre rond.

la mer est calme, elle le couvre à peine, et même le laisse quelquefois tout à fait à découvert dans sa partie orientale, tandis qu'à son extrémité occidentale elle s'élève de 8 à 10 pieds au-dessus de son niveau. Ce qui semble démontrer d'une manière concluante que ce banc de rocher n'a pas toujours été submergé, et qu'il a servi d'assiette à une partie de la ville de Tyr, c'est qu'on y retrouve en plusieurs endroits des tas de fûts de colonnes en granit gris, dont les masses pesantes ont résisté au mouvement des vagues, qui aura probablement entraîné la terre et les autres matériaux plus légers qui couvraient ce rocher.

Après avoir indiqué les particularités qui précèdent, nous ne nous y arrêterons pas à présent, et nous reprendrons où nous l'avons interrompue, la description de l'état actuel de l'emplacement de Tyr.

Deux beaux réservoirs d'eau douce, placés sous la protection de tours crénelées, sont indiqués pl. 1 par les nos 47 et 55. Le produit de l'un fertilise des jardins, seule culture de la presqu'île, et celui de l'autre sert à l'alimentation de la ville. On verra, sur la même planche, que l'aqueduc qui part des réservoirs de Raz-el-Ain (1) venait autrefois s'y décharger; mais aujourd'hui cet aqueduc est rompu, et l'eau n'arrive plus que jusqu'au rocher de Maschouk (2), qui est à 2650 mètres à l'est de la ville. Volney, étonné de trouver de l'eau dans les réservoirs, après la chute des arches qui portaient le canal, en conclut que les anciens avaient ménagé un conduit caché dans la base de la construction, et que c'était par cette voie souterraine que l'eau continuait à arriver, malgré la chute de l'édifice. Il appuyait cette sup-

(1) رأس العين Raz-el-Ain (tête de la source).

(2) Les modernes habitants de Sour prononcent et écrivent معشوق. Mais ce même rocher est désigné par Ibn-al-Atyr, auteur arabe du XII^e siècle, sous le nom de تل المعشوقة que le savant académicien M. Reinaud traduit par « Colline de la personne aimée. » Voy. Ibn-al-Atyr, traduction de M. Reinaud, p. 257.

position d'une circonstance qui lui donnait au moins une grande vraisemblance : « La preuve, dit-il, que l'eau de la tour vient de Raz-el-Ain, c'est qu'à cette source elle se trouble en octobre (1) comme à la tour; qu'alors elle a la même couleur, et en tout temps le même goût (2). » Un peu plus haut le même auteur avait dit que ce phénomène était l'occasion d'une grande fête qu'il décrit (3); mais les habitants de Sour, interrogés sur ce sujet, nous affirmèrent qu'ils ignoraient absolument l'existence du phénomène; les vieillards même n'en avaient jamais entendu parler, pas plus que de la fête à laquelle il devait donner lieu.

Les dénégations des habitants de Sour ne sont pas le seul argument que nous ayons à opposer à l'hypothèse avancée par Volney; on va voir, que le voyageur n'aurait jamais supposé l'existence d'un canal souterrain, s'il avait examiné les localités avec plus d'attention. En effet, il se serait aperçu que le canal dont il a supposé l'existence aurait dû être interrompu depuis six cents ans, par une vaste citerne qui passe précisément sous l'aqueduc, et qui fut construite au moyen âge, pour l'usage d'une sucrerie qui existait alors à Maschouk. Quant à nous, nous croyons que les bassins de Sour ont été bâtis pour recevoir le produit des sources qui les alimentent encore aujourd'hui, et que l'aqueduc n'y a été conduit qu'après qu'Alexandre eut joint l'île au continent. Il n'est pas sans importance d'ajouter que l'aqueduc est porté sur des arches à plein cintre; car cette particularité de sa construction exclut l'idée d'une origine antérieure à la conquête romaine.

La petite ville de Sour est assise sur la partie nord-ouest de la presqu'île; un peu moins misérable aujourd'hui qu'au

(1) A la page 96 il avait dit septembre.

(2) Volney, Voy. en Égypte et en Syrie, t. II, p. 102.

(3) Volney, p. 96.

temps où Maundrell la visita (1), elle renferme environ 1,200 habitants dont une moitié professe le christianisme et l'autre l'islamisme (2).

Le mur qui forme l'enceinte de Sour fut élevé vers 1766 par les Mutuwalis (3), il existe encore à peu près intact vers le sud et l'est; mais il commence à s'écrouler du côté de l'ouest, et est presque entièrement détruit dans la partie du nord, où il rencontrait l'ancienne clôture du bassin septentrional. Ce petit port (4), qui forme une échancrure dans la presqu'île, était autrefois un abri bien sûr; les Mutuwalis avaient réparé de leur mieux, à l'aide de magnifiques fûts de colonnes en granit, ce qui restait encore de la formidable clôture; mais ces réparations sont ruinées, et il n'y a plus debout que quelques fragments de l'ancienne digue qui la protégeait. La mer, quand elle est poussée par le vent du nord, entre, sans rencontrer d'obstacle, et ne se retire qu'après avoir déposé dans ce petit port une masse de sable qui tend à le combler; aussi les plus petites barques ne peuvent y rester à flot, quand les eaux sont basses; et déjà une partie de la ville moderne est construite sur le terrain d'alluvion qui a envahi ses anciennes limites. Il est facile de prévoir que d'ici à quelques années ce bassin sera entièrement comblé, à moins qu'on ne relève les travaux qui le protégeaient. Son entrée, tournée vers l'est, était défendue par deux tours carrées, qui laissent entre elles un espace de quarante-cinq mètres: cette entrée, qu'on fermait au moyen d'une chaîne, et que les Arabes nomment le Boghaz, est aujourd'hui presque absolument obstruée par

(1) Le voyage de Maundrell remonte à 1697.

(2) Les chrétiens de Sour sont divisés en Grecs catholiques, Grecs schismatiques et maronites. Les Musulmans sont de la secte des Chiïtes; on les désigne aussi sous le nom de Mutuwalis.

(3) Volney, Voyage en Syrie, p. 95.

(4) Il forme un arc dont la corde a 325 m. et la flèche 220 m. L'aire égale donc à peu près 22,400 m.

des colonnes renversées qui servirent probablement autrefois à la décoration de ce port, dont le môle était peut-être surmonté d'un portique.

L'angle sud-est de l'enceinte de la ville est formé par les murs d'une église chrétienne, qui accusent encore la forme des trois nefs. On remarque parmi les ruines de ce monument plusieurs fûts de colonnes en granit rose, dont les proportions sont gigantesques. Ces beaux restes de l'antiquité ne sont pas les seuls débris des monuments tyriens; tout le tour de l'île est jonché de colonnes en granit gris que l'on rencontre par centaines, et le plus souvent à plusieurs pieds sous l'eau (1). Nous en avons vu, sur le bord occidental de la presqu'île (2), qui sont renversées depuis tant de siècles, que la moitié de leur épaisseur se trouve incrustée dans le rocher qui a comme végété autour de ces masses, qu'il finira sans doute par recouvrir tout à fait. Ce seront pour les âges futurs des fossiles d'un nouveau genre!

Toute la partie méridionale de l'ancienne île, depuis sa jonction avec la plage de sable jusqu'à son angle sud-ouest, forme la clôture latérale d'un bassin fermé du côté de la mer par un mur de 8 mètres d'épaisseur, bâti avec toute la solidité qui caractérise les constructions antiques. La plus grande longueur de ce bassin, que, suivant l'expression de Diodore de Sicile (3) appliquée au port de Carthage, nous nommerons le Cothôn, est de 720 m., et sa largeur moyenne de 75 m. environ. Les revêtements de sa clôture artificielle sont formés d'énormes blocs parfaitement taillés, d'un calcaire gris et dur; entre

(1) Parmi celles qui ne sont pas submergées, il en est une encore debout près de l'angle sud-est de la ville. Maundrell suppose qu'elle fit partie de la cathédrale, peut-être de celle qui fut élevée par saint Paulin, alors évêque de Tyr. (Voyez le sermon d'Eusèbe sur la consécration de cette église. Hist. eccl., l. x, c. 4.)

(2) Pl. I, n° 18.

(3) Diod. Sic., l. III, c. 43.

ces revêtements on a entassé, pêle-mêle, des moellons, des cailloux de mer et des débris de poterie avec une quantité de gypse qui a lié le tout ensemble et donné à cette masse la consistance de la roche la plus dure. Cette muraille s'élève en certains endroits au-dessus du niveau de la mer, en d'autres elle est tout à fait recouverte par les eaux; mais on peut cependant reconnaître qu'à la base elle ne présente pas de solution de continuité, et que le Cothôn par conséquent ne communiquait pas immédiatement avec la mer. Nous avons donc dû chercher ailleurs l'entrée de ce bassin, et nous pensons l'avoir retrouvée vers le milieu de sa clôture septentrionale, formée, ainsi que nous l'avons déjà dit, par l'île elle-même. En effet, nous avons retrouvé, dans l'endroit désigné sur le plan par les n^{os} 41, 41, deux massifs rectangulaires de maçonnerie, laissant entre eux un espace qui paraît avoir servi d'entrée à un canal. En faisant ouvrir des tranchées depuis le point 41 jusqu'au fond du bassin septentrional, nous avons reconnu que l'île est traversée par une veine de terres de remblais, mêlées de débris de poteries, laquelle a de 25 à 30 m. de largeur (1), sur une profondeur de 2 m. à 2 m. 50 c. Au-dessous de cette couche de décombres, nous avons invariablement trouvé l'eau marine, tandis qu'en dehors de ses limites, après avoir enlevé 1 m. ou 1 m. 50 c. de terre et de décombres, nous trouvions, non plus l'eau, mais bien le banc de rocher qui sert de base à l'île. Cette veine de terres de remblais est probablement le lit d'un canal qui traversait l'île, et réunissait le Cothôn au bassin septentrional. Les deux bassins avaient ainsi une seule et même entrée, qui était défendue, comme nous l'avons dit plus haut, par deux tours carrées.

Le Cothôn est bordé par un quai le long duquel on voit

(1) Une erreur de chiffre avait fait porter cette largeur à 150 m. sur un premier plan publié dans le t. II, 2^e série du Bulletin de la Société de Géographie.

encore les ruines d'une longue suite de magasins voûtés. Ces magasins ne sont pas antiques; leurs voûtes en ogives ne laissent aucun doute à ce sujet; mais il est assez naturel de supposer qu'ils en ont remplacé d'autres plus anciens, et que c'était peut-être en ce lieu qu'était l'agora de Tyr. Le grand nombre de colonnes de granit qui gisent renversées sur ce quai, dans l'intérieur du Cothôn et tout le long du môle du bassin septentrional, ont probablement servi à la décoration de l'agora et des ports; et il y a lieu de penser que les portiques qui décoraient le Cothôn et l'île à Carthage (1) étaient des imitations de ce qui existait à Tyr.

Une suite d'écueils à fleur d'eau partant de la pointe nord-ouest de la presqu'île se prolonge pendant plus d'un mille vers le nord $\frac{1}{4}$ est, et laisse entre elle et la terre ferme une vaste rade, dans laquelle les navires trouvent un assez bon abri. M. Barbié du Bocage a indiqué sur son plan de Tyr (2) une suite d'écueils au sud de l'île, pareille à celle qui est au nord. Il existe bien quelques bancs de rocher vers le sud, mais ils ne sont pas du tout disposés comme ceux du nord, et sont au contraire presque contigus aux murs du Cothôn (3). Ce qui paraît avoir échappé aux investigations des voyageurs, c'est qu'il existe au sud de la presqu'île une digue sous-marine de deux milles de longueur qui se prolonge dans la direction du Cap-Blanc, c'est-à-dire sud 20° à l'ouest. Sans le secours d'une cloche de plongeur, il est impossible de s'assurer de la nature de cette digue, qui se trouve recouverte de deux à trois brasses d'eau. Nous pouvons cependant affirmer que la digue existe, qu'elle suit pendant deux milles une ligne parfaitement droite, que sa largeur, qui est au moins de onze à douze mètres, est partout la même, et

(1) Recherches sur la topographie de Carthage, par M. Dureau de la Malle, p. 15.

(2) Dans l'Examen crit. des hist. d'Alexandre, par Sainte-Croix.

(3) Voyez pl. 1.

qu'enfin ses parois présentent des surfaces parfaitement unies et tout à fait verticales. Si cette jetée s'était élevée au-dessus de la surface des eaux, elle aurait laissé entre elle et le rivage un port magnifique, qui répondrait par sa situation au port égyptien de Strabon (1), et dont les dimensions seraient parfaitement en harmonie avec la haute idée que l'histoire nous donne du commerce des Tyriens. Nous rechercherons dans la suite de ce travail s'il est permis de croire à l'existence de ce port.

Si, en partant des tours réservoirs n^o 55 et 47, on suit les ruines de l'aqueduc qui y aboutissait, on traverse ainsi la péninsule dans toute sa longueur; et à une distance de 2,650 mètres à l'est de la ville, on trouve un rocher qui a environ 200 mètres de circuit, et au sommet duquel les musulmans ont élevé un marabout. Ce rocher, dont nous avons déjà parlé, est celui de Maschouk; il a été entaillé dans sa partie méridionale, pour livrer passage à l'eau des réservoirs de Raz-el-Ain qui y arrive encore aujourd'hui (2), mais ne le dépasse plus pour se rendre à Tyr, comme cela avait lieu avant la rupture de la portion de l'aqueduc qui liait ce point et la ville. Au delà de Maschouk l'aqueduc, qui s'élève peu au-dessus du sol, cesse d'être porté sur des arcades; il prend la direction du sud 13° à l'ouest, et son canal, qui n'a pas moins d'un mètre de largeur, est enduit à l'intérieur d'un ciment extrêmement dur. Ce canal est recouvert par de larges dalles, qui portent sur ses deux bords, et laissent une ouverture de quarante en quarante pas, pour la circulation de l'air. En quelques endroits la construction s'ouvre en arcade pour laisser un passage aux eaux pluviales qui tombent dans la plaine. Après un parcours de 4,000 mille mètres, la maçonnerie cesse d'être

(1) Strab., Geog., lib. xvi, p. 1097.

(2) Maundrell s'est trompé quand il a dit que cette partie de l'aqueduc était ruinée.

tré pleine, et le conduit se trouve porté sur des arcades à plein cintre, qui vont en augmentant de hauteur jusqu'à ce qu'elles atteignent le sommet des réservoirs de Raz-el-Ain. Ces bassins, généralement connus sous le nom de « puits de Salomon, » sont très-dignes d'attirer l'attention, et nous nous arrêterons un moment à les décrire. Il y en a quatre principaux, qui se présentent à l'œil comme des tours carrées ou hexagones, et dans lesquels l'art, en enfermant le produit de sources abondantes, en a élevé le niveau à 5 mètres au-dessus du sol; ce qui a permis de conduire à Tyr, contre la pente naturelle du terrain, une abondance d'eau excellente (1). Deux de ces quatre bassins, ceux qui alimentent l'aqueduc qui va encore jusqu'à Maschouk, sont en communication, et furent autrefois liés au plus important de tous par un conduit soutenu par des arcades à plein cintre; mais les arches ont manqué, et ce qui en reste a été transformé en d'énormes stalactites par l'infiltration des eaux.

Le plus grand de ces réservoirs, qui avait été mis en communication avec ceux qui alimentent l'aqueduc, pourrait bien être le plus ancien de tous; il a une forme particulière, et sa première destination ne paraît pas avoir été de fournir aux besoins de la ville, mais bien de créer une force motrice. Il est hexagone (2), et dans trois de ses angles on avait pratiqué des ouvertures éclusées par lesquelles l'eau se précipite encore avec impétuosité. Une de ces chutes sert aujourd'hui à faire tourner un moulin à farine, et ce fut très-probablement aussi pour cet usage que ces citernes fu-

(1) La température de cette eau étant plus froide que celle de l'air, si elle est le produit de sources jaillissantes, comme cela avait été supposé par le D^r Hasselquist, il faut qu'elle descende des collines voisines; autrement la température serait plus élevée que celle de la surface de la terre.

(2) Et non pas octogone, comme le disent La Roque, Maundrell, Volney et d'autres voyageurs. Il n'y a que Jean Coppin, auteur du *Bouclier d'Europe*, qui ait dit, en décrivant ce bassin, qu'il est à six angles.

rent construites. L'eau qui s'échappe (1) par les autres ouvertures du grand bassin forme des cascades, et ensuite un ruisseau, qui fait encore tourner plusieurs moulins à huile, avant de tomber à la mer, éloignée seulement de quatre cents mètres du plus grand réservoir.

La masse d'eau qui se produit dans le plus grand réservoir est considérable; car les différentes chutes réunies forment un carré de soixante et un centimètres et quarante et un millimètres. M. de Nointel évalue à trente-cinq pieds la profondeur de ce bassin (2); mais elle n'est en effet que de huit mètres cinquante centimètres. Ce qui n'empêche pas les habitants du pays de dire qu'il n'a pas de fond.

La première fois que nous visitâmes Raz-el-Ain, nous interrogeâmes, sur la profondeur du réservoir, le meunier, qui s'était proposé pour nous servir de cicerone. Il répondit qu'il n'avait pas de fond. Nous y jetâmes la sonde, et crûmes lui avoir démontré l'erreur de son assertion; mais les Orientaux aiment trop le merveilleux pour renoncer si facilement à une fable traditionnelle. Aussi, quand quelques mois plus tard nous retournâmes à Raz-el-Ain, et que nous fîmes de nouveau la même question au meunier, nous en reçûmes littéralement la même réponse. En vain nous lui dîmes que

(1) On avait conseillé à Ibrahim-Pacha, quand il occupait la Syrie, d'utiliser ces chutes pour mettre en mouvement les métiers d'une fabrique de draps et de tarbouches (bonnets en laine rouge) pour l'habillement de son armée. Le coquillage qui fournissait jadis aux Tyriens cette belle couleur pourpre qui contribua tant à leur richesse et à leur renommée, allait de nouveau être utilisé; mais ce projet, adopté d'abord, fut bientôt abandonné, comme tant d'autres; les constructions commencées et les machines venues d'Europe furent oubliées sans que personne songeât à les utiliser.

(2) Le voyageur la Roque, qui visitait la Phénicie de 1688 à 89, dit que M. de Nointel fut le premier Européen qui mesura la profondeur de ce réservoir, et qu'il reconnut qu'elle était d'environ trente-cinq pieds. (La Roque, *Voyage de Syrie et du mont Liban*, t. 1^{er}, p. 240.)

peu de temps s'était écoulé depuis que nous avions sondé le puits, et lui avions montré qu'il n'avait pas plus de vingt-cinq à vingt-six mètres de profondeur; il nous regarda, nous reconnut parfaitement, et n'en fut pas moins persuadé que son birquet (1) n'a point de fond.

Le plus grand réservoir a, comme nous l'avons déjà dit, la forme d'un hexagone dont chaque côté est égal à huit mètres quarante centimètres. Les parois, qui n'ont pas moins de trois mètres cinquante centimètres d'épaisseur, sont formées de galets de mer liés par du gypse : concaves à l'intérieur, elles présentent à leur sommet une sorte de promenoir qui se projette au-dessus de l'eau. Cette particularité de la forme des parois du bassin principal ne se retrouve que dans le quatrième réservoir (2), lequel est tout à fait indépendant de l'aqueduc qui allait à Tyr, et nullement dans les autres citernes, qui servent à alimenter cet aqueduc et paraissent avoir avec lui une origine commune. Volney a remarqué cette concavité des parois dans le réservoir principal; mais il a évidemment commis une erreur en l'attribuant à l'action destructive du mouvement des eaux; un examen plus attentif lui eût fait reconnaître que cette forme particulière aux deux plus anciens réservoirs de Raz-el-Ain n'est pas un effet de l'usure de la maçonnerie, mais bien de la volonté de l'architecte qui a présidé à leur construction.

Si, en quittant les grandes citernes de Raz-el-Ain, on remonte vers le nord, en traversant la plaine partiellement cultivée, qui est resserrée entre le grand aqueduc et la mer,

(1) Son puits.

(2) Le produit de ce quatrième bassin forme une nappe d'eau de 55 c. 8 mm. carrés, qui est portée à quelques centaines de mètres vers le nord par un aqueduc dont les arches sont à plein cintre, à l'exception de quelques-unes qui ont été refaites en ogives par les Arabes. Cet aqueduc paraît avoir été construit pour servir à l'irrigation des terres.

on rencontre bientôt (à un kilomètre) trois autres bassins bien construits, revêtus intérieurement et extérieurement d'un stuc fort dur, mais qui n'ont ni la forme ni la destination des premiers, et qui servent seulement, à recueillir, sans en élever le niveau, une eau douce et abondante qui est le produit de sources voisines (1).

Toute la plaine de Sour est enfermée entre la Méditerranée et une chaîne de montagnes qui forme l'hémicycle, se rapprochant du rivage vers le nord par le cap Abou-el-As-suad (2), au sud par celui de Biad-el-Nakoura. La distance entre ces deux points est d'environ deux myriamètres, et la plus grande largeur de la plaine est de huit kilomètres. Le sol est une terre noire très-meuble et dont la force végétative est prodigieuse. Si le produit des travaux hydrauliques, dont nous venons de parler plus haut, au lieu d'être abandonné et de former des marais malsains, était distribué en canaux d'irrigation à travers cette plaine, comme cela paraît avoir eu lieu jadis, ce pays deviendrait un jardin d'abondance : la canne à sucre y réussissait parfaitement autrefois; et il est bien probable qu'on trouverait un grand avantage à y cultiver le riz et l'indigo. Le tabac, le coton et les céréales qu'on y plante aujourd'hui donnent des récoltes admirables, et cependant plus des cinq sixièmes de la plaine restent en jachère!! Pauvre peuple, qui ne peut pas même ramasser l'or que la Providence a répandu devant lui.

Nous avons en vain cherché dans les environs immédiats de la ville les tombeaux des anciens Tyriens. Nous n'y avons trouvé qu'un petit nombre de sarcophages, qui appartiennent tous aux époques des occupations grecques et

(1) Les différents jets qui coulent de ces citernes forment ensemble une nappe d'eau de 3 c. 45 mm. carrés.

(2) رأس أبو الأسود (Cap père du noir,) comme par opposition au Cap-Blanc qui est à l'autre extrémité de l'hémicycle.

romaines, et une seule hypogée, dont la situation est indiquée planche 1 par le n° 31. Excepté cette chambre sépulcrale, nous n'avons rien vu, nous le répétons, des sépultures des anciens habitants de Sor. On sait cependant combien les Cananéites et généralement tous les peuples Sémitiques, se sont toujours montrés soigneux de soustraire les corps de leurs ancêtres à l'action destructive du temps, ou aux violations des hommes. La Syrie tout entière est couverte de nécropoles, percées d'hypogées, qui sont bien souvent les seuls indices de l'existence de villes qui ont entièrement disparu; par quelle particularité Tyr, où tant de générations se sont succédé, n'aurait-elle pas eu de lieu de sépulture? Nous montrerons dans la suite qu'en s'éloignant un peu de la ville insulaire, on trouve une vaste nécropole qui pourrait bien avoir été celle des Tyriens. Nous ne nous arrêtons pas davantage à cette question; la discuter ici, ce serait anticiper sur l'ordre des temps: mais nous n'avons pas voulu terminer cette esquisse préliminaire sans faire pressentir sur quels points porteront plus particulièrement les recherches auxquelles nous allons nous livrer, dans le but d'expliquer par quelle succession d'événements l'emplacement de Tyr est arrivé à son état actuel, et comment les changements topographiques qui s'y sont opérés se lient plus ou moins étroitement aux diverses phases de l'histoire des Tyriens depuis nos jours jusqu'à l'époque de Josué.

TYR DÉCRITE PAR PLUSIEURS VOYAGEURS.

Entre la date de nos propres recherches (1) et celle du récit de Guillaume de Tyr (2) qui ouvre la série des documents historiques que nous examinerons dans la suite, on compte six cent cinquante-cinq ans. Si de cette période dont nous allons nous occuper, on retranche les derniers temps de l'occupation des croisés en Asie, c'est-à-dire, environ cent huit années (3), l'histoire de Tyr présentera peu d'intérêt. La domination des Musulmans, établie depuis cinq siècles et demi, a été le règne du génie de la destruction, et ces paroles, « Etiam periêre ruinæ, » appliquées à Carthage, conviennent encore mieux à la métropole qu'à la colonie.

Les voyageurs qui, dans les temps modernes, ont visité les ruines de Tyr, paraissent avoir eu peu de loisir pour les étudier en détail : la Roque (4), Maundrell (5), Shaw (6) et Pococke (7) sont, parmi les plus anciens, ceux qui ont poussé le plus loin leurs investigations. Viennent ensuite : Volney (8), Brown (9), MM. Buckingham (10), Mangles et Irby (11) et Connor (12); tous, excepté M. Buckingham, décrivent la mo-

(1) Elles remontent à l'année 1838.

(2) Le récit de Guillaume de Tyr s'arrête à l'année 1183. (M. Guizot, Notice sur Guil. de Tyr.)

(3) En 1291 les croisés sont définitivement expulsés de la Syrie. (Hist. des crois. Michaud, vol. V, l. XVIII, p. 198.)

(4) Visita la Phénicie de 1688 à 89.

(5) « » en 1697.

(6) « » 1722.

(7) « » 1737.

(8) « » de 1783 à 84.

(9) « » 1797.

(10) « » 1816.

(11) « » 1818.

(12) « » 1802.

derne Sour comme un misérable hameau, mais ce dernier voyageur a laissé de cette ville une description qui semble appartenir à une époque très-antérieure à la date de son passage sur la côte de la Phénicie (1). Il nous apprend qu'il s'arrêta peu au milieu des ruines de Tyr; peut-être le temps lui aura-t-il manqué pour écrire ses notes sur les lieux mêmes, et se sera-t-il servi, pour les rédiger plus tard, du récit d'un des anciens voyageurs. Quoi qu'il en soit, l'étendue qu'il donne à la ville, la population de huit mille âmes qu'il lui attribue, l'importance qu'il accorde à son commerce, sa description de murailles flanquées de tours semi-circulaires, l'entrée de la ville qu'il place vers le sud, sont autant de contradictions avec le récit des voyageurs qui visitèrent Tyr peu de temps après lui et avec celui de Volney qui, trente-deux ans avant (en 1784) trouva la ville ce qu'elle est encore aujourd'hui, c'est-à-dire très-misérable et déjà entourée, non pas d'une muraille flanquée de tours semi-circulaires, mais simplement de faibles murs élevés en 1766 par les Mutuwalis. M. Buckingham porte la population de Sour (en 1816) à huit mille âmes, et M. Connor (en 1820) à dix-sept cents. Les renseignements que nous avons recueillis de la bouche même des habitants contemporains de ces deux dates, en nous apprenant que le second chiffre est encore un peu exagéré, disent assez ce qu'il faut penser du premier. MM. Mangles et Irby visitèrent Tyr à peu près à la même époque (2) que M. Buckingham, et n'y virent aucun vestige de l'ancienne ville.

La description de M. Buckingham, bien que se rapportant à une époque antérieure à celle de son voyage, et précisément à cause de cette circonstance, n'est pas sans intérêt; car on peut en déduire des renseignements précieux touchant l'état de la presqu'île à une époque sur laquelle nous

(1) Travels in Palestine, etc., by J. S. Buckingham, p. 47.

(2) Mangles and Irby, letter 11, p. 198.

manquons de documents. Cette époque est évidemment antérieure, non-seulement à la fondation des murs élevés par les Mutuwalis, mais même à la date des voyages de Maundrell et la Roque; car certes, depuis leur passage, Sour n'a compté dans ses murs, ni huit cents maisons bien construites, ni huit mille habitants (1). Le document dans lequel M. Buckingham aura puisé les renseignements qu'il a imprimés, doit remonter aux premiers temps de l'occupation des Sarrasins, après le départ des Croisés, qui leur laissèrent en effet une ville encore assez considérable. Si l'on admet la transposition de date que nous venons d'indiquer, le récit du voyageur anglais deviendra clair, et s'encadrera parfaitement dans la série des autres documents que nous avons réunis; mais pour qu'il y reprenne sa place chronologique, il devra être momentanément éloigné pour être reproduit plus tard.

La description de Sour par Volney a été faite d'après nature (2). On retrouvera sur le plan que nous avons levé, tout ce que ce voyageur avait décrit en 1784, mais dans des rapports de situation plus exacts, parce qu'il jugeait à vol d'oiseau, et que nous avons procédé la chaîne et la boussole à la main.

Après avoir décrit la ville ou village, Volney passe aux aqueducs, au rocher de Maschouk, et arrive aux réservoirs de Raz-el-Ain. Cette dernière partie de son récit n'est pas exempte de quelque inexactitude; on peut y reconnaître qu'il a été quelquefois induit en erreur en copiant ce qui avait été écrit par d'autres avant lui; mais ces erreurs, qui se trouveront rectifiées par notre propre description, ne sont pas assez importantes pour que nous nous arrêtions à les discuter; empressons-nous d'ajouter toutefois que nous ne parlons ici que des erreurs de descriptions et de mesures,

(1) Buckingham, p. 47.

(2) Volney, Voy. en Égypt. et en Syrie, t. II, p. 92.

et nullement de celles dans lesquelles Volney a pu tomber en formulant des systèmes sur la topographie de l'ancienne Tyr. Terminons maintenant ce paragraphe, en concluant que, depuis 1784, la presqu'île n'a subi d'autre changement que l'accroissement de l'isthme, qui continue à s'élargir par des atterrissements journaliers.

Peu de temps avant le passage de Volney, le docteur Hasselquist n'avait trouvé à Tyr que dix habitants qui, dit ce voyageur, subsistaient de la pêche.

En 1737, c'est-à-dire, quarante-sept ans avant le voyage de Volney, le docteur Pococke était allé, lui aussi, visiter les ruines de Tyr; mais sa description contient peu de renseignements topographiques. Le célèbre voyageur, après avoir décrit avec exactitude les réservoirs de Raz-el-Ain, en leur donnant le nom de Falioun (1), dit qu'ils sont à une lieue et demie de Tyr. Il y a ici erreur d'un tiers dans la distance; car les réservoirs sont à peine à une lieue de la ville. Un peu plus loin Pococke relève une erreur commise par plusieurs voyageurs, et partagée par M. Barbié du Bocage (2); elle est relative au ruisseau formé par les eaux des puits dits « de Salomon, » ruisseau qui a été pris à tort pour une rivière. En suivant le récit du voyageur anglais, nous arrivons au passage suivant, que nous citerons en entier : « L'aqueduc, « dit-il, est parfaitement bien bâti, et va se rendre au nord « à une petite éminence, appelée Smaskook (3), sur laquelle « il y a une maison et une mosquée. Quelques-uns ont cru « que c'était l'ancienne Tyr (4), mais cela ne saurait être « pour plusieurs raisons, dont une entre autres est que cet « endroit est éloigné d'une lieue de la mer. De là l'aqueduc

(1) Ce nom de Falioun est sans doute une altération, il faut probablement lire Ayoun qui est le pluriel de Ain (source).

(2) Plan de Tyr dans l'Examen crit. des Hist. d'Alex. par Sainte-Croix.

(3) Lisez Maschouk.

(4) Volney a partagé et reproduit cette opinion. Voyage en Syrie.

« se rend à Tyr, qui est à l'orient. » On doit regretter que Pococke n'ait pas donné les autres raisons qui l'ont empêché de partager l'opinion qu'il combat ici : car celle qu'il avance se trouve naturellement écartée, puisque le rocher de Maschouk, loin d'être à une lieue de Tyr, n'est en effet qu'à deux mille six cent cinquante mètres de la ville moderne. Après plusieurs considérations sur l'emplacement de l'ancienne Tyr, le voyageur fait observer « que le rivage étant sablonneux, tout y a changé, et que même le grand aqueduc était presque tout enseveli dans le sable. » Il ajoute que, « quant à l'île jointe au continent par Alexandre, il ne croit pas qu'elle ait été aussi éloignée du continent que le disent les historiens. » Malheureusement il ne nous initie pas aux raisons qui lui font concevoir ce doute, que nous trouvons du reste fort légitime; mais il ajoute que cette île devait être extrêmement petite.

Si les renseignements qui précèdent paraissent un peu vagues, on conviendra que du moins ils prouvent suffisamment qu'à l'époque à laquelle ils remontent, c'est-à-dire en l'année 1737, des atterrissements considérables avaient déjà fait disparaître l'ouvrage du conquérant macédonien.

Nous arrivons maintenant au passage dans lequel Pococke a décrit ce qui restait des ruines de Tyr, quand il les visita : « On trouve au nord, dit-il, quelques débris de murailles et à l'extrémité orientale les ruines de deux grosses tours carrées (1) et solidement bâties, qui paraissent avoir servi de réservoir à l'aqueduc, et qui distribuèrent l'eau à toute la ville; car on voit encore entre elles les fondations d'une muraille épaisse, qui est probablement un reste de l'aqueduc (2). » Ce qui précède prouve que nous avons eu raison de supposer que les deux

(1) Celles indiquées pl. 1, nos 47 et 55.

(2) Voyez pl. 1.

tours-réservoirs qui portent sur le plan les n^{os} 47 et 55 marquent assez exactement la limite de l'ancienne ville du côté de l'est (1).

Le voyageur anglais dit aussi « que la ville était défendue du côté de l'orient par trois murailles qui avaient chacune leur fossé; » et bien qu'il ne dise pas positivement que de son temps il restât encore des traces de cette triple clôture, il nous est cependant permis de le supposer, en voyant qu'elle est figurée sur le plan qui accompagne son livre.

Ainsi on voyait encore en 1737 les ruines de cette muraille flanquée de tours semi-circulaires, dont Buckingham a fait mention, et qui devait sans doute son origine à la période des croisades.

Si d'une part nous connaissons la position qu'occupait la clôture orientale de Tyr, au moyen âge, et que d'un autre côté nous apprenions, comme nous le verrons bientôt, qu'alors la ville s'étendait de ce côté (c'est-à-dire vers l'est) jusqu'à la limite de l'ancienne île, nous serons conduits à tracer avec assez d'exactitude la rive orientale de l'île à laquelle vint aboutir la jetée d'Alexandre.

Avant de terminer la description de Tyr, le docteur Pococke nous apprend que l'église, dont on voit aujourd'hui les ruines à l'angle S. E. du mur d'enceinte, se trouvait alors dans l'intérieur de la ville. Ce passage prouve bien clairement que le mur d'enceinte, qui existait à cette époque, s'étendait beaucoup plus vers l'est que celui qui existe aujourd'hui, et que, comme nous l'avons déjà dit, ce mur était encore celui qui avait été élevé au moyen âge.

Ne voulant emprunter à chacun que ce qui lui appartient en propre, nous ne suivrons pas le docteur Pococke dans les citations historiques qui terminent son article sur Tyr, et nous passerons à l'examen du livre du docteur Shaw, qui

(1) Voyez plus haut, p. 9.

visitait Tyr quinze ans seulement avant le passage de Pococke, c'est-à-dire en 1722.

Le docteur Shaw (1) nous apprend « qu'il parcourut avec
« soin toutes les criques et baies des environs de la ville
« pour découvrir l'endroit où les vaisseaux des Tyriens se
« mettaient autrefois à l'abri, mais ne vit aucune trace de
« Cothôn ou de port, qui parût avoir été d'une capacité en
« rapport avec les besoins d'une ville qui fut la principale
« puissance maritime de la Phénicie. Il est vrai, ajoute-t-il,
« que les vaisseaux qui fréquentent cette côte sont assez à
« l'abri des vents du nord sous le rivage méridional; mais ils
« sont obligés de prendre le large, lorsque le vent tourne
« ouest ou sud; de sorte qu'il est naturel de croire qu'une
« ville aussi commerçante avait quelque autre espèce de
« port. »

Ce qui précède n'est pas sans intérêt; car on y trouve la preuve qu'en 1722 les navires rencontraient au sud de la presque île un abri, qui n'existe plus aujourd'hui que du côté du nord. Quel était donc cet abri, si ce n'est le grand môle dont nous avons déjà parlé, et qui paraît s'affaïsser de plus en plus; probablement il était encore à cette époque assez près de la surface de l'eau, pour rompre les vagues, comme le fait un break-water, et abriter ainsi les navires, quand le vent n'était pas trop impétueux. Le docteur Shaw décrit ensuite le bassin du nord; mais il le trouva si rempli de sable que les barques des pêcheurs pouvaient à peine y entrer.

Il n'y a guère d'autres déductions à tirer de cette esquisse rapide, que celles que nous venons d'indiquer.

Nous passerons sous silence une partie des relations laissées par les voyageurs qui se sont succédé sur l'emplacement de Tyr, parce que plusieurs d'entre elles ne feraient qu'allonger ce mémoire, sans y apporter de nouvelles lumières.

(1) Docteur Shaw. Travels in the East.

Nous remarquerons cependant qu'elles s'accordent toutes à montrer Tyr comme un lieu à peu près désert (1).

Parmi les descriptions que nous avons encore à examiner, celle de Maundrell est une des plus intéressantes pour le sujet qui nous occupe ; nous lui ferons donc quelques emprunts.

Maundrell visitait Tyr en 1697 (2). Après avoir décrit avec une grande exactitude la route qu'il suivit pour s'y rendre, en venant de Sidon, il dit qu'il n'y trouva « qu'une « Babel de murailles, de piliers et de voûtes écroulées. » « On n'y voit pas, dit-il, une seule maison debout, et ses « habitants, qui sont de pauvres misérables, vivent sous des « voûtes et existent principalement du produit de leur « pêche. »

Le voyageur fait mention d'une colonne isolée, qui est encore debout aujourd'hui, et dont la position est indiquée pl. 1. Ce pilier, dit-il, est situé à l'extrémité orientale d'une « grande église, qui était probablement la cathédrale de « Tyr. » Cette église devient un observatoire, pour le pèlerin d'Alep ; il y monte par un escalier que, comme lui, nous gravâmes aussi, et de là il découvre « toute la partie de l'île « qui avance dans la mer, l'isthme et la terre ferme. Il me « semble, ajoute-t-il, discerner, de dessus cette éminence, « que l'isthme était d'une nature différente des deux autres » (c'est-à-dire, l'île où était la ville et le continent) ; « il est « plus bas et tout couvert de sable que la mer y jette, comme « une marque du droit naturel qu'elle a d'y passer et dont « Alexandre l'a injustement privée. »

Ainsi la chaussée d'Alexandre, qui existait depuis deux

(1) On peut consulter une lettre adressée en 1700 à monseigneur Rouillé, ambassadeur de France à Lisbonne, par un anonyme; le Voyage en Galilée, de saint Adon, en 1669; la Syrie sainte, par Joseph Besson, de la compagnie de Jésus, 2^e partie, p. 33 et 249. Nous devons la communication de ce dernier ouvrage, qui est très-rare, à l'obligeance du savant académicien M. Eyriès.

(2) Maundrell's journey from Aleppo to Jerusalem.

mille vingt-neuf ans, avait encore en 1697 un niveau inférieur à celui de l'île, et depuis cette époque jusqu'à nos jours, c'est-à-dire dans un espace de cent quarante-deux ans, ce niveau s'est tellement élevé, que les sables qui s'y sont accumulés menacent de franchir les murs de la ville. Un résultat si contraire à l'ordre naturel qu'aurait dû suivre le progrès des atterrissements ne peut pas s'être produit sous l'empire de conditions identiques dans les deux périodes; il faut de toute nécessité que les circonstances qui protégèrent la chaussée d'Alexandre pendant plus de deux mille ans, aient tout à coup reçu une importante modification; et cette modification ne peut plus être un mystère pour nous depuis que nous avons reconnu l'existence de cette grande jetée aujourd'hui sous-marine, mais qui naguère s'élevait au-dessus des flots (ainsi que Maundrell va bientôt nous le dire lui-même), et formait le port magnifique que Strabon nommait « port Égyptien. » Il est évident que c'est l'affaissement du môle qui a livré l'isthme aux atterrissements qui l'ont si prodigieusement élargi depuis cent quarante-deux ans, et la disposition des collines qui s'y forment chaque année prouve assez que les sables dont elles se composent sont apportés par le vent de S. O. (l'Africus) qui se brisait autrefois contre le grand môle dont Maundrell nous parle dans les termes suivants : « Le continent, dit-il, forme avec l'isthme deux grandes baies, « l'une au nord, l'autre au midi. Ces baies sont défendues « de l'Océan en partie par *une longue terrasse qui ressemble « à un môle et qui s'étend de part et d'autre depuis la pointe « de l'île* : mais je ne sais si ce sont des murailles ou des « rochers, un effet de l'art ou de la nature; car je suis trop « éloigné pour en pouvoir bien juger (1). »

Il était impossible de décrire plus clairement le môle que nous avons retrouvé sous l'eau; mais il est fort regret-

(1) Maundrell's journey.

table que le voyageur n'ait pu s'en approcher, car nous serions fixés sur sa nature, nous saurions s'il est naturel ou artificiel; quant à celui qui s'étend vers le nord, on peut facilement reconnaître que sa base du moins est naturelle : c'est un banc de rocher de peu de largeur, qui ne s'élève plus au niveau de la mer qu'en certains endroits, de manière à présenter l'aspect d'une suite de petits îlots sur lesquels on avait probablement assis des constructions qui dominaient les flots et formaient ainsi un abri vaste et sûr.

Voici donc les deux grands ports de Tyr retrouvés, et nous ne serons plus réduits à demander où ces marchands qui sont assimilés à des princes abritaient les innombrables vaisseaux qui couvraient la mer de leurs mâtures. La puissance de cette ville, qui seule sut arrêter Alexandre au moment où il venait de renverser les six cent mille soldats de Darius, nous paraîtra désormais moins problématique. Mais terminons cette digression, et revenons à Maundrell. Chaque ligne de la description faite d'après nature, contient un renseignement utile. « L'île de Tyr, dit-il, semble avoir été dans son état naturel d'une forme circulaire, ne contenant pas plus de quarante acres de terre. » L'extrémité de la péninsule du côté de l'occident forme en effet une courbe, et dès les premières pages de ce travail nous avons dit qu'une ligne parabolique qui réunirait les extrémités occidentales des deux plages sablonneuses, représenterait assez exactement la limite orientale de l'ancienne île.

Quant à la superficie de l'île Tyrienne, notre voyageur l'a évaluée approximativement à quarante acres; nous avons trouvé qu'elle est de 576,508 m. carrés.

Avant de descendre de la ruine au haut de laquelle il s'était placé, Maundrell remarque qu'on voyait encore les fondations d'une muraille qui environnait l'île et traversait l'isthme, mais ces restes de l'ancienne enceinte ont disparu à l'exception d'un très-petit morceau indiqué pl. I,

par le n^o 49. Après avoir franchi cette barrière, le pèlerin d'Alep marche pendant vingt minutes, avant d'arriver à la terre qu'il considère, dit-il, comme « le terrain naturel, » c'est-à-dire le continent. De là il gagne Raz-el-Ain en trois quarts d'heure, il en décrit les citernes, mesure la plus importante (1), mais ne croit pas à leur haute antiquité, et ne pense pas qu'elles soient plus anciennes que l'aqueduc, dont la fondation, dit-il, ne peut remonter au delà de l'époque d'Alexandre.

Si de la relation de Maundrell nous passons à celle du voyageur français de la Roque (2), nous trouverons què ce fut en 1689 qu'il visita Tyr, qui présentait, dit-il, quelque chose de triste et de déplorable. Après avoir décrit les ruines de la grande église métropolitaine, dans laquelle le voyageur dit qu'on voyait autrefois le tombeau d'Origène, il quitte la ville pour aller visiter les fontaines de Raz-el-Ain qu'il nomme « Rassoulain. » La description qu'il en a laissée paraît avoir servi de type à celles des voyageurs qui sont allés, après lui, visiter ces travaux hydrauliques; car on retrouve dans plusieurs de ces dernières les omissions et les erreurs que lui-même avait commises. Il termine en disant que M. de Nointel fut le premier Européen qui y fit jeter la sonde, et qu'il trouva que la profondeur du plus important était de trente-cinq pieds. Nous avons déjà fait remarquer que cette mesure est un peu forte.

Cornélius le Bruyn, dessinateur hollandais, passa à Tyr vers 1676, et dit qu'alors on y voyait encore quelques restes de ce port si fameux, qui paraissaient hors de l'eau (3); puis il donne un dessin de la ville, dans lequel on reconnaît les ruines de cette enceinte à tours circulaires dont nous avons déjà fait plusieurs fois mention.

(1) Il a trouvé qu'elle avait trente pieds anglais.

(2) Voyage de Syrie et du mont Liban, par de la Roque, p. 18.

(3) Voyage au Levant par Corneil Lebrun, p. 177.

Le révérend père Michel Nau (1) visita l'emplacement de Tyr en 1668, et n'y trouva qu'un amas de ruines, au milieu desquelles quelques paysans étaient venus récemment se loger. Le voyageur fait observer que la figure de la ville ruinée est presque ronde; ce témoignage, parfaitement d'accord avec celui de Maundrell, confirme ce que nous avons dit de la forme de l'ancienne île. Le révérend père se rend aux réservoirs de Raz-el-Ain, et croit pouvoir leur appliquer ces paroles empruntées au Cantique des cantiques : « Puteus aquarum viventium quæ fluunt impetu de Libano (2). » C'est sans doute, ajoute le voyageur, à l'honneur d'avoir été célébrés par le roi d'Israël que ces réservoirs doivent cette dénomination de « puits de Salomon, » qui a souvent fait croire que le grand roi en était le fondateur.

Le révérend père Roger décrit à son tour (3) la position et les ruines de Tyr. Cette ville, dit-il, est située à sept ou huit cents pas dans la mer, et pour y aller, il faut passer *sur une chaussée ou digue large de cinquante pas*, laquelle conduit de la terre ferme jusqu'à la ville (4). Ces lignes renferment une indication précieuse, c'est celle de la largeur de la chaussée d'Alexandre évaluée, à cinquante pas ou environ 40 m. par un témoin oculaire, il y a deux cents ans à peine. Cette évaluation peut n'être qu'approximative, nous en convenons; cependant, comme elle se rapproche beaucoup de la mesure fournie par les historiens d'Alexandre eux-mêmes,

(1) Voyage nouveau de la Terre Sainte, par le révérend père Michel Nau, p. 667 et suiv.

(2) Cant. iv, xv.

(3) La Terre Sainte ou Description topographique très-particulière des saints lieux et de la terre de promesse; tel est le titre du livre du révérend père Roger, livre qui ne fut publié qu'en 1664, bien que le voyage remonte à une date plus ancienne de trente ans au moins, puisque l'auteur dit dans la préface, qu'il avait demeuré cinq ans en Orient avec le zaga Christ, prince d'Éthiopie, qu'on vit à Paris et qui mourut en 1638.

(4) Ibid., p. 49.

nous croyons pouvoir l'admettre comme étant très-voisine de la vérité. Quant au reste du paragraphe, où le voyageur dit que Tyr est située à sept ou huit cents pas dans la mer, nous ne croyons pas qu'il faille en conclure que cette distance s'applique à la chaussée seule, mais bien à l'isthme tout entier.

Ainsi, il y a 200 ans, la chaussée d'Alexandre n'avait que 40 m. de largeur, et aujourd'hui la portion la plus étroite du col de l'isthme n'a pas moins de 500 m. d'un rivage à l'autre, d'où il résulte que cette chaussée a conservé ses dimensions primitives pendant 1964 ans, et que depuis moins de 200 ans sa largeur a été plus que décuplée.

Nous concluons, comme nous l'avons déjà fait en parlant de l'exhaussement de l'isthme (p. 29), et nous dirons que les sables n'ont commencé à s'accumuler contre la chaussée d'Alexandre, que depuis qu'ils ont cessé d'être arrêtés par le môle qui, avant de s'être affaissé, formait le port Égyptien, et garantissait l'isthme contre l'impétuosité des vents du sud-ouest.

Le père Roger dit « que les ports de Tyr sont les deux plus beaux et les plus sûrs du Levant. » Il est impossible d'admettre que cette double épithète ait été appliquée aux bassins qu'on retrouve aujourd'hui à Sour, et cela par un voyageur qui avait vu les ports d'Alexandrie et de Constantinople. Il est évident que le révérend père désigne ici les deux grands ports situés au nord et au sud de la presqu'île.

Il termine en disant qu'il y avait à sept ou huit cents pas au nord de la ville une sépulture que les chrétiens du pays considéraient comme étant celle d'Origène. Ce monument a disparu; peut-être est-il caché par les collines de sable qui se sont formées sur l'isthme.

Le révérend père Roger est le plus ancien voyageur chrétien, parmi ceux que nous connaissons du moins, qui se soit

occupé de la topographie de Tyr. Les pèlerins qui sont allés avant lui visiter le tombeau de N. S. J.-C. sont rarement passés à Sour, ou, s'y étant arrêtés fort peu de temps, se sont contentés d'en mentionner le nom, sans en décrire les ruines.

Avant de terminer l'examen des récits des voyageurs, nous dirons un dernier mot de celui de M. Buckingham ; et si on nous reprochait d'invoquer un témoignage dont nous avons contesté l'exactitude, nous ferons remarquer que ce fut surtout contre la date qu'il porte que nous nous sommes récrié ; car nous avons déjà dit que ce témoignage pourrait bien être calqué sur un document, que nous n'avons pu retrouver, mais qui devrait remonter aux premiers temps de l'occupation musulmane, après le départ des armées chrétiennes. Ce ne fut guère qu'à cette époque que Sour put renfermer dans ses murs 800 maisons bien construites et occupées par 8000 habitants (1). En admettant la transposition de date que nous venons d'indiquer, on pourrait déduire de la relation de M. Buckingham un renseignement utile, qui s'accorde du reste parfaitement avec ceux que nous avons puisés à des sources plus authentiques ; le voici : quand la description reproduite par le voyageur anglais fut écrite, l'isthme, beaucoup moins large qu'aujourd'hui, aboutissait à l'angle sud-est de l'île ; c'était là que se trouvait alors la seule porte de la ville, et en effet elle ne pouvait être ailleurs, puisque Tyr ne communiquait avec le continent que par cette étroite chaussée.

Quand nous avons décrit le Cothôn situé au sud de la presqu'île, nous avons exprimé l'opinion qu'il avait dû autrefois communiquer avec le petit port du nord par un canal traversant l'île (2). Cette supposition semble confirmée par l'extrait suivant, emprunté d'un manuscrit intitulé

(1) Buckingham, p. 47, déjà cité.

(2) Voyez p. 13.

Liber riverarium (1), espèce de périple inédit de la Méditerranée. Après avoir nommé Tyr, l'auteur du *Liber riverarium* s'exprime ainsi : « quæ sita est in cor maris fere
« hinc inde in *Eurum* a mare præcisa, habens in angulo
« septentrionali juxta muros ejus insulas quibus ipsa ab
« oriente habet portum bonum quod etiam intra civita-
« tem infra muros extenditur. » Bien que l'expression *ferè* puisse impliquer que le canal ne traversait pas l'île dans toute sa largeur, il paraît du moins probable que cela avait eu lieu à une époque précédente, alors que l'on se servait de ces bassins.

Pendant la longue période de l'occupation musulmane antérieure à l'époque du voyage du révérend père Roger, nous rencontrons à peine le nom de Sour dans les ouvrages des Arabes. Ibn-Bathoutha, qui écrivait au commencement du quatorzième siècle, ne donne de Sour qu'une description très-succincte ; il dit seulement que c'est une ville forte, entourée par la mer de trois côtés. L'auteur traduit par sir W. Ouseley, sous le pseudonyme de Ibn-Haukal, entre encore dans moins de détails. Édrisi a consacré un petit article à la description de Sour, et Ibn-Alatyr donne aussi quelques détails sur la topographie de cette ville ; mais par leurs dates ces renseignements remontent à la période chrétienne de l'histoire de Tyr, et nous les reproduirons à la place qui leur appartient dans l'ordre chronologique.

TYR AU XII^e SIÈCLE.

Nous arrivons maintenant à la description de Tyr, que nous devons à celui qu'on a nommé le prince des historiens des croisades ; et qu'il nous soit permis de le dire, les renseignements que nous allons en extraire n'ont pas

(1) C'est à l'obligeance de M. d'Avezac que nous devons la communication de ce manuscrit, qu'il a fait copier au British museum.

moins d'autorité que de valeur; car l'archevêque de Tyr, en décrivant les localités qu'il avait chaque jour sous les yeux, n'a pas dû commettre les erreurs dans lesquelles ont pu être entraînés d'autres historiens qui n'avaient jamais visité ces localités. Le chroniqueur des croisades n'aurait eu d'ailleurs aucun intérêt à fausser la vérité des renseignements topographiques qu'il nous a laissés, car ils sont introduits dans son récit d'une manière tout à fait accessoire, et ne servent de base à aucun système ni à aucune théorie que l'auteur aurait pu avoir à cœur de faire triompher; nous ne pourrions pas toujours en dire autant des renseignements que nous emprunterons aux historiens de l'antiquité, et nous aurons quelquefois l'occasion de montrer dans la suite de ce mémoire qu'ils n'ont pas toujours été exempts d'exagération.

L'historien Guillaume fut nommé archevêque de Tyr en 1174; et il nous a laissé de la ville où était son siège archiépiscopal, une description que nous ne reproduirons pas en entier, mais à laquelle nous ferons de nombreux emprunts (1).

Tyr, que les récits des voyageurs modernes viennent de nous montrer si désolée, qu'à peine y retrouvait-on de leur temps quelques ruines éparses çà et là, était au douzième siècle grande, belle et puissante. Aussi forte par sa position que par d'excellentes fortifications, cette ville était seule restée au pouvoir des musulmans, quand toutes les autres places de la côte voyaient déjà flotter sur leurs édifices l'étendard de la croix.

En 1112, le roi de Jérusalem, après avoir soumis Ascalon, vint avec toutes ses forces de terre et de mer mettre le siège devant Tyr; mais, après plus de quatre mois de travaux, de fatigues et de dépenses considérables, le roi se vit

(1) Guil. de Tyr., Hist. des crois., liv. xi, p. 155; trad. de M. Guizot.

forcé de renoncer à ses espérances et d'abandonner son entreprise. Ce ne fut que douze ans après cette première tentative, en 1124, que les chrétiens parvinrent enfin à se rendre maîtres de la ville « qu'ils considéraient comme la métropole et en quelque sorte la tête de la province de Phénicie (1). »

Le quinze donc des calendes de mars, dit l'historien des croisades (15 février 1124), nos deux armées arrivèrent auprès de la ville de Tyr, et l'investirent aussi bien qu'il leur fut possible. Cette ville est située, comme l'a dit le prophète Ézéchiél, au milieu de la mer; elle est entourée de tous côtés par les eaux, *excepté sur une étroite langue de terre qui n'a de longueur que celle que peut parcourir une flèche lancée par un arc* (2). Cette dernière phrase, reproduite quelques pages plus loin (3), complète le renseignement dont la première partie nous avait été fournie par le révérend père Roger. Ce dernier nous avait appris que la largeur de la chaussée était de 50 pas (40 m.), et l'archevêque de Tyr nous met à même d'évaluer sa longueur, en nous disant qu'elle était égale à l'espace que peut parcourir une flèche lancée par un arc, c'est-à-dire, environ 50 à 60 m.

Mais revenons à Guillaume de Tyr, qui continue à décrire l'assiette de la ville dans les termes suivants : « Cette ville, dit-il, est située au milieu des eaux, et est entourée d'une mer extrêmement orageuse, dont la navigation offre d'autant plus de dangers, qu'elle est remplie de rochers cachés et placés à des hauteurs fort inégales. » « Enfin, dit l'historien, il est impossible pour tous ceux qui ne connaissent pas les localités, d'approcher de la ville sans échouer, s'ils n'ont soin de prendre un guide qui ait une connaissance exacte de ces parages (4). » Quand nous examinerons les

(1) Guil. de Tyr, Hist. des crois., liv. XI, p. 154.

(2) Ibid., l. XIII, p. 257.

(3) Ibid., id., p. 264.

(4) Ibid.

documents historiques qui sont relatifs au siège de Tyr par Alexandre, nous aurons l'occasion de rappeler le dernier passage que nous venons de citer, et par le rapprochement de ces descriptions faites à de longs intervalles, on pourra reconnaître qu'un changement important s'est opéré dans les alentours de l'ancienne île.

En suivant le récit de Guillaume de Tyr, on y retrouve l'indication d'une double muraille qui défendait la ville du côté de l'est, et aussi de l'existence d'un fossé vaste et profond dans lequel on pouvait facilement faire entrer les eaux de la mer des deux côtés (1). Ce fossé pourrait bien être le canal dont Alexandre avait réuni les deux rives par une chaussée. L'historien parle ensuite des deux ports qui sont vers le nord, mais moins pour les décrire que pour nous apprendre que la flotte chrétienne alla s'abriter dans la partie du port extérieur, qui se trouvait alors garantie des vents de l'ouest par l'île elle-même (2). « Au nord, dit aussi l'auteur, est le port intérieur de la ville, défendu à son entrée par deux tours, et enveloppé par les remparts de la place (3). »

L'existence des deux ports septentrionaux est parfaitement constatée dans ce que nous venons de citer, aussi bien que dans un autre endroit du récit où l'historien parle de jeunes gens qui passèrent à la nage du port intérieur dans le port extérieur (4); mais l'archevêque ne parle jamais des ports méridionaux. Ce silence de l'historien, tout surprenant qu'il est, ne saurait cependant invalider les faits et les témoignages authentiques qui constatent l'existence de ces deux ports, dont l'un, le Cothôn, existe encore, tandis que l'autre, le port Égyptien, a été reconnu

(1) Guil. de Tyr, Hist. des crois.

(2) Ibid., liv. XIII, p. 260.

(3) Ibid., p. 259.

(4) Ibid., p. 272.

et décrit, il y a moins d'un siècle et demi, par le voyageur Maundrell.

Si une omission pouvait servir à en expliquer une autre, nous ferions remarquer que le chroniqueur n'a pas parlé non plus du bel aqueduc qui de son temps amenait à Tyr l'eau des réservoirs de Raz-el-Ain. Certes, cette seconde omission est plus extraordinaire encore que la première; car elle porte sur un ouvrage dont les croisés assiégeant Tyr avaient dû tirer un double profit, tant en utilisant son produit, qu'en en privant les assiégés.

Dans l'énumération des avantages que présentait la position de Tyr, l'historien rend justice à l'excellente qualité des terres qui en dépendent. « Quoique Tyr, dit-il, « soit située au milieu de la mer et entourée comme une « île par les flots, elle a en dehors, sur la terre ferme, un « territoire excellent et une plaine qui se prolonge sur un « sol riche et fécond, et fournit toutes sortes d'avantages « aux habitants. Cette plaine n'est pas considérable, com- « parée du moins avec le territoire des autres villes, mais « son peu d'étendue est amplement compensé par sa fer- « tilité; et l'abondance de ses produits représente un nom- « bre d'arpents beaucoup plus considérable (1). » Guillaume de Tyr parle alors des limites et de l'étendue de cette plaine, et ce qu'il en dit est parfaitement conforme à ce que nous avons observé sur les lieux mêmes. Il arrive ensuite à la description des sources et des grandes citernes : « Toute la contrée, dit-il, tire des avantages inap- « préciables des eaux de cette source (il parle ici de la « principale), elle féconde les jardins et les lieux plantés « d'arbres à fruits, et donne beaucoup d'agrément à tous « les vergers : elle favorise en outre la culture de la canne « mielleuse, avec laquelle on fabrique le sucre, si précieux « et si nécessaire aux hommes pour toutes sortes d'usages,

(1) Ibid., p. 254.

« comme pour leur santé, et que les négociants transportent
« dans les parties les plus reculées du monde (1). » Après
avoir parlé du sable siliceux qu'on employait dans les
fabriques de verre et qui se trouve dans cette même
plaine, l'historien ajoute : « Ces diverses productions ont
rendu le nom de la ville de Tyr célèbre chez toutes les
nations étrangères, et fournissent aux négociants les moyens
de faire des fortunes considérables. Outre ces précieuses
ressources, la ville de Tyr a encore l'avantage de posséder
des fortifications incomparables, etc., etc. »

On pourra juger, en lisant ce témoignage, si nous avons
rien exagéré en parlant de la richesse du sol de Tyr et des
avantages qu'un peuple sagement gouverné en pourrait
retirer. Il n'y avait peut-être qu'une administration turque
qui pût réduire à l'état de misère où nous la voyons tom-
bée, une ville qui, par sa situation, semblait être appelée à
jouir de la plus haute prospérité.

Nous ne suivrons pas l'historien des croisades dans son
intéressante description du siège de Tyr. « Cette ville, dit-
« il en terminant, fut prise et rendue au nom du Christ,
« l'an onze cent vingt-quatre de l'incarnation, le vingt-
« neuf du mois de juin, et la sixième année du règne de
« Baudouin II, roi de Jérusalem (2). »

Les chrétiens ne jouirent ni tranquillement ni longtemps
de leur conquête. En 1187, ils eurent un premier siège à
soutenir contre Saladin, qui attaqua Tyr sans succès.
Bientôt après, et vers la fin de la même année, quand
Jérusalem fut retombée aux mains des infidèles et que
l'armée chrétienne eut été presque anéantie à Tibériade,
Saladin vint de nouveau mettre le siège devant la capitale
de la Phénicie ; mais il y rencontra l'élite des chevaliers
d'Occident, qui s'y étaient réunis sous les ordres du vaillant

(1) Ibid., l. XIII, p. 256.

(2) Ibid., p. 278.

Conrad de Monferrat, et surent arrêter les forces combinées de terre et de mer du nouveau vainqueur de l'Orient.

Les musulmans furent donc réduits à s'éloigner une seconde fois des murs de Tyr. Bientôt après, en 1202, un fléau plus terrible que la guerre, un tremblement de terre vint fondre sur toute la Syrie, et plus particulièrement sur Tyr. « La ville de Tyr ne conserva, dit-on, que quelques maisons (1); » et la secousse fut si violente, qu'au dire d'Abd-Allatif, plusieurs lieux habités auraient disparu totalement, sans qu'il en restât le moindre vestige. Les chrétiens de Tyr travaillèrent avec ardeur à relever leur ville; mais en 1291 ils furent obligés de l'abandonner définitivement.

La violente commotion qui remua le sol de la Phénicie en 1202 pourrait bien avoir contribué à activer l'affaissement du banc de rocher sur lequel étaient assis le grand môle du port Égyptien et l'île tyrienne elle-même. Nous avons transcrit dans une note un extrait de l'ouvrage d'Abd-Allatif qui contient des détails curieux sur ce tremblement de terre (2).

Nous ne devons pas terminer nos remarques sur l'ouvrage de Guillaume de Tyr sans ajouter que cet historien a placé l'ancienne Tyr au sud de Porphyrie ou Caïffa (3).

(1) Hist. des crois. par Michaud, vol. III, liv. XII, p. 357.

(2) Le 26 de Schaban (20 mai 1202), dit le médecin de Bagdad, de grand matin on ressentit un violent tremblement de terre qui jeta l'épouvante parmi les hommes. Le tremblement dura longtemps; les secousses ressemblaient au mouvement d'un crible, ou à celui que fait un oiseau en abaissant et élevant ses ailes. — Beaucoup de lieux habités disparurent totalement sans qu'il en restât le moindre vestige, et une multitude innombrable d'hommes périrent. Le soulèvement de la mer et l'agitation des flots n'offrirent plus qu'un aspect horrible et méconnaissable; les eaux s'entr'ouvrirent en divers endroits et se divisèrent en masses semblables à des montagnes. (Relation de l'Égypte par Abd-Allatif; traduction de Silvestre de Sacy, p. 414; ms., p. 262, p. 264; ms., p. 414.

(3) Guil. de Tyr, liv. XIII, p. 253.

Cette opinion du prélat ne nous paraît pas fondée ; mais précisément parce que nous ne la partageons pas, nous aurions cru manquer d'exactitude et de sincérité en omettant de la faire connaître.

Édrisi (1), qui vivait vers le milieu du douzième siècle, donne peu de détails sur Tyr, dont il écrit le nom Sour (2) ; cependant il nous apprend que cette ville avait un faubourg. Ce faubourg ne pourrait être situé que sur le continent, puisque l'enceinte de la ville bordait exactement les limites de l'île. Le faubourg occupait probablement l'emplacement de la ville ruinée par Nabuchodonosor. Le géographe arabe dit quelques mots du haut degré de prospérité qu'avait atteint de son temps le commerce de Sour, puis il décrit la route de cette ville à Saïda, et dit que l'on rencontre entre ces deux villes le fort d'Adloun, construit, près de la mer, et 20 milles plus loin le village de Sarfand qui n'est plus qu'à 10 milles de Saïda (3). Entre Sour et Sarfand, ajoute-t-il, on rencontre la rivière Lanta (4).

Ibn-al-Atyr (5), en rendant compte du siège que Tyr eut à soutenir contre Saladin en 1187, dit que le marquis de Monferrat fortifia la ville avec le plus grand soin, fit creuser de nouveaux fossés, sépara du continent la presque île où est bâtie la ville, et fit de Tyr une espèce d'île inaccessible au milieu des eaux. C'est à tort qu'on a conclu du passage que nous venons de citer, que Tyr avait été ramenée, dans cette circonstance, à son état insulaire ; car l'auteur a grand soin de dire qu'on fit de Tyr *une espèce d'île*, il ne

(1) Géog. d'Édrisi.

(2) صور est bien la traduction du nom Cananeite ٦١٣.

(3) صيدا ancienne Sidon.

(4) نهر لانتة qui porte aussi le nom de لينة et celui de القاسية c'est le Léontes des anciens géographes.

(5) Bibl. des croisades, 4^e part., p. 219, § xli. Trad. de M. Reinaud.

dit pas qu'on en fit une île ; et d'ailleurs il revient sur ce sujet quelques lignes plus bas, et s'explique de la manière la plus précise en disant « que la ville ressemblait à une main
« avancée dans la mer, et ne tenant que par le bras à la
« terre (1). »

L'auteur du *Azyzy*, Maalleby, qui écrivait vers l'année 990 de notre ère, se contente de dire que Tyr est à 12 milles d'Acre ; cette distance semblerait plutôt applicable à une ville qui aurait été située sur la montagne nommée *Scala Tyrriorum*, qu'à la ville péninsulaire métropole de la Phénicie : peut-être en effet y eut-il sur cette montagne une ville portant ce nom.

Les autres auteurs arabes dont les écrits sont antérieurs à ceux que nous venons de citer, ne contiennent point de détails qui puissent éclairer la question topographique que nous nous sommes proposé d'étudier dans ce mémoire.

(1) *Bibl. des crois.*, 4^e partie, p. 221.

DEUXIÈME PARTIE.

La première partie de ce mémoire a été consacrée à la description de l'état actuel de l'emplacement de Tyr, et à l'examen des relations des voyageurs, des historiens et géographes qui se sont occupés de cette ville entre nos jours et le commencement du douzième siècle. Dans cette seconde partie nous examinerons les documents qui traitent de l'histoire de Tyr sous la domination des Arabes, des Romains et des Gréco-Macédoniens; et sans avoir la prétention d'écrire une histoire, nous rappellerons les principaux événements dont cette ville fut le théâtre aux diverses époques que nous venons de nommer.

Nous avons vu dans ce qui précède qu'avant de retomber au pouvoir des musulmans, Tyr avait été occupée par les chrétiens d'Occident pendant 167 ans, depuis 1124 jusqu'en 1291. Quand les Sarrazins en firent la première fois la conquête, au commencement du septième siècle, ils lui rendirent son premier nom, en lui faisant subir toutefois la forme de l'orthographe arabe (1).

Sous le califat d'Omar, en l'année 740 de notre ère, Yezid, fils d'Abou-Sofian, se rendit maître de Tyr; et c'est de cette époque que date l'établissement des musulmans sur la côte de la Phénicie; car Constantin, qui était campé à Césarée (*ad mare*) avec son armée, ayant appris la soumission de Tyr et de Tripoli, s'embarqua avec sa famille, et retourna à Constantinople (2).

Au moment où Tyr tomba au pouvoir des musulmans, en l'année 740 de notre ère, elle faisait partie, ainsi que les autres villes de la Phénicie et de la Syrie, de l'empire dont le siège était à Constantinople: mais elle avait précédem-

(1) Édrisi écrit صور qui correspond si bien à صور.

(2) Hist. univ. anglaise, t. XV, liv. 1, chap. 11, p. 363.

ment joui du droit italique que les Romains accordaient quelquefois à leurs possessions étrangères.

Les rois de Syrie, dit Strabon, laissèrent à Tyr son indépendance, et elle en obtint la confirmation de la part des Romains, moyennant quelques légers sacrifices (1). Cette assertion du géographe grec est confirmée par Flavius Josèphe, qui dit que Marc-Antoine avait donné à Cléopâtre toute la côte de la Phénicie, depuis l'Éleuthère jusqu'à l'Égypte, à l'exception de Sidon et de Tyr, auxquelles il laissa l'indépendance dont il savait qu'elles jouissaient dans les temps anciens (2). Cependant, d'après Dion Cassius, Auguste, qui était allé en Orient au printemps de l'an 734 (18 ans avant J. C.), aurait privé les Tyriens et les Sido-niens de leur liberté à cause des factions qui régnaient parmi eux (3). Ce qui donne un grand poids à cette assertion de Dion Cassius, c'est que nous voyons qu'Hérode fit élever dans Tyr des lieux d'assemblée, des magasins publics, des marchés et des temples presque immédiatement après l'arrivée d'Auguste (4), et qu'il ne paraît pas probable qu'Hérode soit intervenu dans la construction des monuments d'une ville qui ne relevait pas de son autorité.

Plusieurs savants, et entre autres M. Gosselin, ont pensé que Strabon avait commis une erreur en parlant de Tyr comme jouissant encore des droits italiques à une époque postérieure (5) à celle du voyage d'Auguste; et dans cette erreur ils ont trouvé un argument de plus pour prouver que Strabon n'a jamais voyagé en Syrie. Tout en adoptant cette conclusion, nous ferons remarquer que la suspension

(1) Strab., Géog., lib. xvi. p. 757. Cas.

(2) Ant. jud. Jos. Fl. xv, c. iv.

(3) Dion Cassius. lib. liv, c. 7.

(4) Guerre des Juifs, l. i, c. xvi.

(5) Strabon, dans sa description de la Phénicie, parle des monuments qu'Agrippa fit relever à Berytus, fait postérieur de quatre ans au voyage d'Auguste.

des droits italiques dont jouissait Tyr paraît n'avoir été qu'une punition temporaire, et que par conséquent l'assertion de Strabon peut être exacte. Le témoignage de Flav. Josèphe vient à l'appui de celui de Strabon. L'historien hébreu, qui vivait dans le pays, et après le temps d'Auguste, ne peut guère avoir commis l'erreur qu'on reproche au géographe grec; cependant il dit positivement que Tyr et Sidon conservaient leur indépendance, ce qu'Ulpien, natif de Tyr, affirme à son tour (1).

Pendant toute la période qui sépare l'époque de la première invasion de la Phénicie par les Arabes et celle de la conquête de ce pays par Alexandre, la ville qui nous occupe fut nommée Tyros par les Macédoniens et les Grecs, et Tyrus par les Romains; mais il paraît que ces derniers avaient désigné sous le nom de Sara la première ville fondée par les Sidoniens. On retrouve ce nom dans la phrase suivante de Plaute : « Purpuram tibi ex Sara attuli (2), » et dans cette autre de Silius Italicus : « Sarrano murice fulgens. » Voici la remarque que fait à ce sujet un ancien scholiaste sur le liv. iv des Géorgiques de Virgile : « Quæ nunc Tyrus dicitur, olim *Sarra* vocabatur, a pisce quodam qui illic abundat, quem lingua sua *Sar* appellant. »

Les modernes Orientaux, ainsi que nous l'avons déjà dit, ont rendu à Tyr son ancien nom Cananéite, qui en hébreu s'écrit צור (Sor) et en arabe صور (Sour). Le savant Bochart a pensé que ce nom primitif Sor est également la racine de Sarra, Tyros et Tyrus, qui servirent tous à désigner la même ville. Nous citerons dans une note l'opinion du savant critique (3). Servius fait remarquer le

(1) Ulpien, dans le Digeste, au titre Censibus.

(2) Plaut., in Trucul.

(3) *Sarræ nomen deduci notum est ex Hebræo Tyri nomine צור Tsor; in quo literam tsade, quæ medii est soni inter T et S Græci in T mutarunt, et Romani in S. Ita factum est ex eodem צור Tsor et Τύρος nasceretur et Sarra (Bochart. Chan., lib. 11, cap. 10.)*

changement survenu dans le nom de Tyr (1), et Aulu-Gelle fait aussi observer que de même que la Béotie fut anciennement nommée Aonia, de même Tyros avait été appelé Sara (2).

Il y a donc certainement identité d'origine entre les noms Sor, Sar ou Sarra, Tyros, Tyrus et Tsour; mais cependant, comme nous le verrons dans la suite, ces noms servirent à désigner plusieurs villes, qui eurent, il est vrai, une origine commune.

Pline, dans son Histoire naturelle, donne sur l'étendue de Tyr et Palætyr des renseignements curieux qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Après avoir dit que Tyr formait anciennement une île séparée du continent par un espace de sept cents pas, et que ce détroit fut comblé par les travaux qu'Alexandre fit exécuter pour s'emparer de cette ville, Pline nous apprend que Tyr et Palætyr réunies avaient une circonférence de 19 milles, tandis que celle de Tyr seule n'était que de 22 stades. Ce passage nous ayant paru d'un grand intérêt, nous l'avons transcrit en entier (3), et nous allons l'examiner avec attention.

Nous avouerons d'abord qu'en voyant la périmétrie de Tyr réduite à 22 stades, nous crûmes que nous avions commis une erreur en supposant que le banc de rocher qui s'étend à l'ouest de la péninsule avait fait autrefois partie

(1) Servius sur le 506^e vers du 2^e livre des Géorgiques, dans lequel Virgile dit : « Sarrano indormiat ostro. »

(2) Aulu-Gell., Noctes Atticæ, l. xiv, c. vi.

(3) « Tyrus quondam insula præalto mari septingentis passibus divisa; nunc vero Alexandri oppugnantis operibus continens, olim partu clara, urbibus genitis, Lepti, Utica, et illa romani imperii æmula, terrarum orbis avida, Carthagine : etiam Gadibus extra orbem conditis. Nunc omnis ejus nobilitas conchylio atque purpura constat. Circuitus xix mill. passuum est intra Palætyro inclusa. Oppidum ipsum xxii stadia obtinet. Inde Sarepta, et Ornithon oppida : et Sidon artifex vitri, Thebarumque Bœotiarum parens. (C. Plinii Secundi historiae naturalis, lib. v. c. 19.)

de l'île tyrienne. En effet, les 22 stades de Pline doivent correspondre à 4070 m. (1), et la portion de la péninsule qui était autrefois séparée du continent aurait, y compris le bassin septentrional, une circonférence de 3,200 m., et de 3,700 m. en y ajoutant le cothôn méridional. L'île tyrienne n'est donc pas beaucoup moins grande aujourd'hui qu'au temps où elle fut décrite par Pline; mais ce qu'il est important de remarquer, c'est que Tyr avait alors d'immenses dépendances sur le continent; car l'historien évalue à 19 milles ou 2 myr. 8 k 880 m. la périmétrie de Tyr et Palætyr réunies. Pline nous représente cependant cette immense ville comme étant déchue de son antique splendeur. De son temps, la réputation de Tyr ne reposait plus que sur la pêche des coquillages et la fabrication de la pourpre; elle n'était plus puissante comme lorsqu'elle fondait partout des colonies et savait résister aux conquérants qui venaient l'assiéger, après avoir tout soumis sur leur passage. Nous verrons néanmoins qu'à l'époque d'Alexandre la ville était enfermée dans l'île, et que par conséquent elle devait être bien petite, si l'île avait alors les mêmes dimensions qu'au temps de Pline; cependant à l'époque d'Alexandre Tyr était dans toute la splendeur de sa force et de sa gloire. Il résulterait de là que la renommée et la puissance de Tyr auraient décru à mesure que cette ville aurait étendu ses limites. Au lieu d'admettre un résultat si peu conforme à la vraisemblance, nous croyons plus naturel de supposer qu'au temps de Pline la portion de l'île qui se trouve aujourd'hui tout à fait submergée avait déjà commencé à s'affaisser et n'était plus habitable.

Les tremblements de terre qui désolèrent si souvent

(1) Pline fait ordinairement usage du stade qui se trouve compris huit fois dans le mille romain, ou six cents fois dans un degré. Ce stade est égal à 185 m.

l'île tyrienne (1) suffiraient pour appuyer cette supposition qui va bientôt se trouver corroborée par la citation d'un document historique constatant qu'antérieurement à l'époque de Pline, la côte de la Phénicie avait été bouleversée par un phénomène géologique tout à fait extraordinaire.

Revenons maintenant à cette mesure de plus de six lieues qui, selon Pline, formait le circuit de Tyr et Palætyr réunies. Nous ne croyons pas pouvoir conclure du récit de l'historien que ces deux villes aient jamais formé une masse compacte d'habitations couvrant une aussi grande étendue de terrain; mais seulement, qu'entre ces deux villes situées, ainsi que nous chercherons à le démontrer dans la suite, à 1 myr. 2 kil. l'une de l'autre, il y avait une suite de maisons de campagne, d'usines et d'autres établissements qui formaient une longue rue à peu près semblable à celle qui réunit Naples et Portici.

Nous terminerons l'examen du récit de Pline, en faisant remarquer qu'il constate l'existence d'une ville du nom de Palætyr, qui ne peut pas être la même que celle qui, détruite par Nabuchodonosor, fournit plus tard à Alexandre des matériaux pour construire sa chaussée.

Nous allons maintenant examiner la trop courte description de la capitale de la Phénicie par Strabon (2). On peut juger par ce que dit le célèbre géographe, que Tyr, sous la domination romaine, était riche et industrielle; mais on regrette, en lisant l'article consacré à cette ville, de ne pas y trouver plus de détails topographiques.

Strabon dit que Tyr avait deux ports, l'un fermé, l'autre ouvert; et comme il ajoute que ce dernier était appelé

(1) Voyez Strabon et Josèphe. Ce dernier dit que sous le règne d'Auguste il y eut en Syrie un tremblement de terre comme on n'en avait jamais senti. Fl. Jos., Ant. jud., l. xv, c. vii.

(2) Strab. Géog., lib. xvi, p. 1097. Ed. Almel.

« port Égyptien, » on est naturellement porté à croire qu'il avait reçu ce nom à cause de sa situation, et qu'il était tourné vers l'Égypte, c'est-à-dire, au sud de la presqu'île. Or le seul bassin qui existe aujourd'hui du côté du sud, loin d'être ouvert, était au contraire complètement fermé par un mur d'une grande solidité et d'une construction évidemment antique; d'où il résulte que le port ouvert, que Strabon nomme le port Égyptien, devait être celui que formait le grand môle qui a disparu sous les flots par l'effet de l'abaissement du banc de roche qui lui sert de base. Strabon parle ensuite du nombre d'étages qu'on donnait aux maisons de Tyr : « On dit, » lisons-nous dans le géographe, « que les maisons ont (à Tyr) un nombre d'étages plus grand encore qu'à Rome. » Remarquons d'abord que l'emploi du verbe *φασί* (on dit) confirme l'opinion de ceux qui croient que Strabon n'a jamais visité la Phénicie; il ne se fût sans doute pas servi de cette expression, s'il eût vu lui-même les maisons dont il parle.

Malgré l'inconvénient que Strabon signale, et qui n'avait pu échapper à l'observation des Tyriens, de construire des maisons aussi élevées sur un sol souvent secoué par des tremblements de terre, la nombreuse population de Tyr avait néanmoins été contrainte de suppléer par ce moyen à l'insuffisante superficie de l'île dans laquelle elle tenait à rester enfermée. On comprend que les Tyriens restés libres se soient soumis à beaucoup d'inconvénients plutôt que de renoncer à une position géographique qu'ils devaient nécessairement considérer comme la meilleure garantie de leur indépendance. Mais quand Auguste les eut privés de leur liberté, et que presque simultanément un terrible tremblement de terre eut renversé leur ville, ils ne durent plus s'imposer la gêne, désormais sans compensation, de s'enfermer dans une île beaucoup trop étroite pour leurs besoins, et c'est en effet depuis cette époque que l'his-

toire nous parle des établissements qu'ils fondèrent sur le continent.

L'apparente contradiction qui existe entre les assertions suivantes de Strabon et de Pline, tombe devant les considérations que nous venons d'exposer. Le premier, qui est aussi le plus ancien, avait dit : « Tyr est entièrement enfermée dans une île (1); » tandis que le second au contraire nous a présenté Tyr comme bien plus considérable par ses dépendances sur le continent que par la ville insulaire. « Circuitus XIX mill. passuum est intra Palætyro inclusa. « Oppidum ipsum XXII stadia obtinet (2). »

Rien ne saurait être plus clair que les paroles de Strabon et de Pline ; quand la relation qui nous fut transmise par le géographe grec fut écrite, *Tyr était entièrement renfermée dans une île*, et quand Pline écrivait, cette île, car la ville l'occupait sans doute tout entière, avait une périmétrie de 22 stades. Voyons quelle ville on aurait pu asseoir sur une île de cette étendue, et quelle population cette ville aurait pu contenir.

Nous savons que les maisons étaient encore plus hautes à Tyr qu'à Rome, où Strabon nous apprend dans son VI^e livre qu'Auguste défendit qu'on les élevât au-dessus de 70 pieds romains, qui correspondent à 64 pieds français. Cette élévation suppose au moins cinq étages ; et puisque les maisons de Tyr étaient encore plus hautes, nous admettons qu'elles en avaient six. Mais aussi bien à Rome qu'à Tyr, cette grande élévation n'était sans doute pas commune à toutes les habitations : et si même quelques-unes atteignirent jusqu'à sept et huit étages, il est au moins très-présumable que la plupart restèrent au-dessous de six, chiffre que nous prendrons pour terme moyen. Qu'on tienne compte

(1) Strab., Geog., l. XVI, p. 1097. Edit. d'Alm. MDCCVII.

(2) Plin. Sec., Hist. nat., lib. V, p. 481.

maintenant des habitudes orientales, qui dans tous les temps ont multiplié les bains publics et particuliers, les temples, les portiques, les atrium intérieurs, les forum publics, les théâtres et les cirques; qu'on se reporte aussi au récit de Strabon, dans lequel il est dit « que la multiplicité des ateliers de teinture rendait le séjour de la ville incommode; » qu'enfin on se souvienne que Tyr avait une triple enceinte de murailles et un canal qui la traversait; et on sera disposé à convenir qu'il n'y restait que bien peu d'espace pour les habitations. Nonobstant les considérations que nous venons de présenter, admettons, si l'on veut, que la population de Tyr ait été plus compacte que celle de Paris dans le rapport de 6 à 4; et cette proportion, tout exagérée qu'elle est probablement, ne donnera encore pour la superficie de l'île tyrienne qu'une population de 22,500 âmes (1). Ainsi la Tyr de l'antiquité, qui fut si riche et si puissante qu'on la comparait à Sidon la grande, et à Babylone même, cette ville qui jusqu'à l'époque du récit de Strabon, resta *entièrement* renfermée dans une île, n'aurait jamais pu contenir plus de 22,500 habitants. Mais un pareil fait, s'il était une fois admis, porterait atteinte au crédit qu'on accorde à l'histoire, et permettrait de réduire les grandes choses de l'antiquité aux plus mesquines proportions. Avant d'admettre une pareille conclusion, il est important d'examiner si Tyr n'a pas pu être une grande ville, tout en étant renfermée dans son île.

En remontant à la 143^e année avant l'ère chrétienne, nous trouverons que la côte de la Phénicie a été bouleversée à cette époque par un phénomène géologique qui a très-probablement réduit les dimensions de l'île tyrienne, en causant la submersion du banc de rocher qui s'étend vers l'ouest, et sur lequel, comme nous l'avons déjà dit,

(1) Nous avons déjà dit que la superficie de l'île était de 576,508 mètres carrés. (Voyez p. 7, note 4.)

nous avons retrouvé des traces non équivoques des anciennes constructions qui y étaient assises. Nous transcrivons dans un moment le document historique dans lequel Posidonius nous a conservé le souvenir du phénomène géologique dont nous venons de parler ; mais nous devons auparavant aller au-devant d'une objection que pourrait faire naître un rapprochement entre l'époque à laquelle ce phénomène a eu lieu, et celle que l'on peut attribuer à l'ouvrage dans lequel Strabon parle de Tyr comme étant renfermée dans l'île. Cette dernière ne peut être antérieure à la 14^e année avant J. C. (1). Si donc Strabon avait visité lui-même la Phénicie, il faudrait bien admettre que, vers l'époque que nous venons d'indiquer, Tyr était, quoique renfermée dans son île, la ville la plus importante de la Phénicie. Mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, les savants admettent presque unanimement que la description de la Syrie par Strabon n'est qu'une compilation. Cette compilation peut avoir été faite sur des documents d'origines et de dates diverses, et il n'est pas invraisemblable que celui dans lequel Strabon avait vu que Tyr était entièrement renfermée dans une île se rapportait à une époque antérieure à celle à laquelle eut lieu l'événement que Posidonius raconte dans les termes suivants, qui ont été conservés par Athénée : c'est à propos d'un combat qui eut lieu 143 ans av. l'ère vulgaire, entre les troupes de Tryphon d'Apamée, auxquelles s'étaient joints les habitants de Ptolémaïs, et celles de Sarpédon, général de Démétrius. « Sarpédon vaincu, dit Posidonius, se retirait dans l'inté-

(1) L'époque à laquelle parut l'ouvrage de Strabon ne peut être antérieure à la 14^e année avant J. C., car l'auteur, en parlant de Berytus, dit : qu'ayant été ruinée par Tryphon, elle fut rebâtie par les Romains au moyen de deux légions qu'Agrippa y plaça (Strab., Géog., lib. xvi), et nous savons que ce fait eut lieu à peu près quatorze ans avant l'ère vulgaire.

« rieur, et les troupes de Tryphon revenaient en suivant
« le rivage, lorsque la mer sortant de ses limites les sub-
« mergea et les fit périr (1). »

Strabon mentionne aussi le même fait : « On raconte,
« dit-il, que sur ce même rivage, entre Tyr et Ptolémaïs, il
« arriva un phénomène surprenant et des plus rares, lors-
« que les Ptolémaïdiens livrèrent bataille en ce lieu au gé-
« néral Sarpédon. Au moment où la déroute devint com-
« plète, les eaux de la mer s'élevèrent, formant une es-
« pèce de marée, et submergèrent les fuyards. Les uns fu-
« rent entraînés dans la mer, et perdirent la vie dans les
« lieux bas que l'eau remplit; le reflux, en mettant de nou-
« veau le rivage à découvert, laissa voir leurs cadavres gi-
« sant pêle-mêle avec des poissons morts (2). »

Ce phénomène est tout à fait analogue à celui qui s'est produit en divers temps et en divers lieux lors de grands tremblements de terre. La mer se retire, et revient ensuite avec une extrême impétuosité, sortant de ses limites et s'élevant au-dessus de son niveau ordinaire, pour rentrer ensuite dans son lit. Ce phénomène nous annonce donc qu'une grande commotion s'est fait sentir sur la côte de la Phénicie, et on peut parfaitement admettre qu'elle a déterminé l'immersion de la partie occidentale de l'île tyrienne.

Tout le littoral de la Phénicie paraît s'être affaissé. A Césarée (3), à Beyrouth (4), à Djebaël (5), à Batroun (6), on voit des ruines antiques qui sont envahies par les flots de la mer, et au Nahar-el-Kelb (7) d'anciennes carrières sont complé-

(1) Athen., lib. VIII, c. II, p. 333.

(2) Strab., Geog., lib. XVI. l. I.

(3) Ancienne tour de Straton.

(4) Berytus ou Julia Felix.

(5) Byblos.

(6) Bostris.

(7) Le fleuve du Chien, le Lycos des Grecs.

tement immergées. La dépression que nous venons de signaler paraît s'être opérée violemment aux époques des grands tremblements de terre qui ont si souvent remué le sol de la Phénicie, et peut-être aussi d'une manière moins sensible, mais continue, dans les intervalles qui ont séparé les apparitions si fréquentes de ce fléau.

L'immersion de la partie occidentale de l'île tyrienne s'était d'abord présentée à notre esprit comme une chose probable, mais depuis, tant de preuves sont venues se grouper autour de cette hypothèse, qu'elle nous paraît avoir acquis la consistance d'un fait démontré auquel le récit de Posidonius nous a permis d'assigner une date. On peut dire qu'ici les faits et l'histoire se prêtent un mutuel appui; car si le témoignage de Posidonius fixe l'époque de la convulsion géologique qui a le plus contribué à l'affaissement de la côte de la Phénicie, d'un autre côté les traces très-visibles de cette dépression confirment à leur tour le récit de l'historien, qui aura souvent été pris pour une fable.

Le cataclysme raconté par Posidonius démantela probablement les grands môles qui s'étendaient au nord et au sud de la presqu'île, mais ne les fit pas disparaître complètement, puisqu'on voit encore aujourd'hui une partie du rocher sur lequel s'appuyait le môle du nord, et que nous avons pu précédemment préciser l'époque de la disparition de celui du sud, que Maundrell vit encore en 1697. Si on s'étonnait que les Tyriens n'eussent jamais entrepris de réparer ces môles, nous ferions remarquer qu'à l'époque où ils furent renversés, il y avait déjà près de deux siècles que le siège du commerce universel avait été transporté à Alexandrie, et que Tyr ne prospérait plus que par la fabrication de la pourpre. Réduits à s'occuper exclusivement d'industrie, les Tyriens n'avaient plus besoin de ces grands ports qui pendant longtemps avaient abrité les flottes de tout le monde connu.

En terminant ce qui concerne le récit de Strabon, nous ferons observer que le célèbre géographe a commis une erreur considérable, en évaluant à 400 stades la distance qui sépare Berytus de Sidon. Si les stades dont il se sert sont ceux de 600 au degré, ces 400 stades équivalent à 50 milles romains ou 7 myr. 4 k., distance beaucoup trop considérable, et qu'il faut réduire à 216 stades ou 3 myr. 9 k. Cette erreur peut faire concevoir des doutes sur l'exactitude des autres mesures fournies par le même auteur; cependant celle de 200 stades qu'il indique entre Sidon et Tyr est assez exacte; mais celle de 30 stades entre Tyr et Palætyr nous paraît beaucoup trop courte. Strabon semble placer Palætyr au sud de Tyr insulaire; nous pensons qu'elle était au contraire au nord, et nous donnerons plus loin les raisons qui nous portent à le croire. Peut-être Strabon aura-t-il confondu avec Palætyr la ville située sur la montagne nommée Scala Tyrriorum.

Avant l'époque à laquelle appartiennent les documents historiques que nous venons de citer, Tyr, ainsi que les autres villes de la Phénicie, faisait partie de ce royaume de Syrie qui pendant plus de deux siècles et demi fut gouverné par les Séleucides (1).

Vers la 64^e année avant l'ère vulgaire, Pompée vint en Syrie, et soumit à la puissance romaine le royaume fondé par les capitaines d'Alexandre.

A la date de la 176^e année avant J. C. nous trouvons dans l'histoire qu'Antiochus Épiphanes sortit de Tyr pour marcher contre les Égyptiens, et qu'après les avoir vaincus entre le mont Cassius et Péluse, il revint dans l'ancienne capitale de la Phénicie, pour y prendre ses quartiers d'hiver.

Ptolémée avait enlevé Tyr et Sidon à Démétrius; mais

(1) Suivant Appien, ce règne dura 270 ans, et 251 ans selon Eusebe. (Euseb. in Chron.) L'ère des Séleucides commence vingt ans après la prise de Tyr par les Macédoniens, et douze ans après la mort d'Alexandre, 324 avant l'ère vulg.

ce dernier étant mort 284 ans avant notre ère, Séleucus s'empara de tout ce qu'il avait possédé en Syrie, et fonda la dynastie à laquelle il a donné son nom.

313 ans avant J. C. Tyr, tomba par trahison au pouvoir d'Antigone, après un siège maritime qui dura 13 mois. Cette longue résistance prouve assez que Tyr ruinée par Alexandre n'avait pas tardé à se relever et à acquérir une importance qui excita l'envie de ceux qui s'étaient partagé l'héritage du grand capitaine.

Nous arrivons maintenant à l'époque la plus intéressante de l'histoire de Tyr, celle du siège qu'elle eut à soutenir contre Alexandre.

Ptolémée et Aristobule, tous deux contemporains de cet événement, en avaient laissé la description ; malheureusement ces documents ne sont pas parvenus en entier jusqu'à nous : nous savons toutefois qu'ils ont servi de type au récit d'Arrien, qui d'ailleurs occupe à plus d'un titre le premier rang parmi les historiens d'Alexandre. Ce sera donc surtout dans la narration de cet historien que nous chercherons les renseignements capables d'éclairer la question topographique qui fait le fond de cet essai.

D'après Arrien, Alexandre ayant quitté Marathe, reçut à composition Byblos et Sidon, se rendit devant Tyr, et demanda à entrer dans les murs pour y offrir un sacrifice à Hercule. Les Tyriens, tout en accédant à ses autres demandes, lui firent dire qu'aucun Grec, aucun Macédonien n'entrerait dans leur ville. Alexandre, indigné de ce refus, exposa à son armée les motifs qui allaient lui faire entreprendre le siège de cette ville, dont la prise pouvait seule, disait-il, assurer le succès de ses projets sur l'Égypte et sur Babylone (1).

Le siège décidé, Alexandre résolut de former une jetée du continent à la ville. « Du premier côté, dit Arrien,

(1) Arrien, Expéd. d'Alex., l. II, c. VII, § 1 et 2.

« les eaux sont basses et fangeuses ; du côté de la ville, leur
« plus grande profondeur est de trois orgyes (5 m. 51 cent.);
« mais les matériaux étaient sous la main, des pierres en
« abondance, et du bois pour les soutenir. On enfonçait
« facilement le pilotis, dont la vase formait le ciment (1). »

Il est clair, d'après ce qui précède, que l'île tyrienne était absolument séparée du continent; et, si l'historien ne nous a pas fait connaître la largeur du détroit, Guillaume de Tyr, témoin oculaire, a suppléé à cette lacune, en évaluant la longueur de la chaussée d'Alexandre à la distance que peut parcourir un trait lancé par une flèche, c'est-à-dire, 50 ou 60 mètres. Il y a encore une déduction à tirer du passage que nous avons cité plus haut : c'est que la ville détruite par Nabuchodonosor n'avait pas été relevée, et que ce furent ses ruines qui fournirent aux Macédoniens « cette abondance de pierres et de bois qu'ils avaient sous la main (2). » La jetée avançait vers la ville; mais les Tyriens, encore maîtres de la mer, parvinrent à la détruire par l'incendie. Cependant, Alexandre, loin de se décourager, fait recommencer un môle plus large, et part avec les Hypaspistes et les Agriens, pour rassembler et retirer tous les vaisseaux de la côte des Sidoniens, reconnaissant la prise de Tyr impossible, tant que les assiégés tiendraient la mer. Arrien dit que cette expédition marcha en Arabie, vers l'Anti-Liban; mais, comme il ajoute qu'elle fut de retour le onzième jour à Sidon, il est clair qu'elle n'a pas eu le temps d'aller en Arabie, mais qu'elle aura seulement servi à soumettre les populations du Liban et de l'Anti-Liban.

A son arrivée à Sidon, Alexandre y trouva Cléandre qui venait du Péloponèse avec quatre mille stipendiaires grecs. A ce renfort vinrent se joindre les flottes de Byblos et d'Arados, et ce fut avec ces nouveaux éléments de succès que le vainqueur de Darius revint à Tyr.

(1) Arr., l. II, cxii.

(2) Ibid.

Les Tyriens s'étaient d'abord proposé d'engager un combat naval; mais, quand ils virent que la flotte d'Alexandre s'était grossie de celles de Cypros et de la Phénicie, ils jugèrent plus prudent de se tenir sur la défensive, et rassemblèrent leurs trirèmes à l'embouchure des ports, qu'ils fermèrent à l'ennemi de tous côtés (1).

De ce que les Tyriens refusèrent le combat à une flotte qui comptait environ deux cent cinquante navires de différentes grandeurs, on pourrait conclure que le nombre de leurs vaisseaux n'était qu'égal ou peut-être même inférieur à celui qu'Alexandre avait complété, et qu'alors les dimensions des grands ports dont nous avons souvent parlé se seraient trouvées hors de toute proportion avec l'importance de la marine tyrienne. A cette objection nous répondrions que les Tyriens, pleins de confiance dans la force que leur ville tirait de sa situation, purent, même en ayant des forces supérieures à celles de l'ennemi, éviter le combat par prudence; qu'il paraît d'ailleurs, d'après ce que dit Arrien, qu'une partie de la flotte était en mer avec le roi Azelmicus; et nous ajouterons enfin que nous n'avons jamais pensé que les grands ports de Tyr fussent destinés à abriter la marine royale, mais bien les innombrables navires de commerce qui venaient de tous les pays chercher et apporter les marchandises dont Tyr était alors le grand entrepôt, comme Alexandrie le devint ensuite.

« Alexandre, » dit Arrien, « n'essaya pas de forcer l'entrée
« du port qui est vers Sidon, trop étroite et défendue d'ail-
« leurs par des trirèmes placées la proue en avant; il se
« contenta de couler à fond trois galères qui étaient avan-
« cées vers l'extrémité; mais ceux qui les montaient rega-
« gnèrent à la nage l'île qui les favorisait (2). »

De ce qui précède, il résulte bien clairement : que Tyr

(1) Arr., l. II, c. VII, § V.

(2) Ibid.

avait plusieurs ports, et que celui qu'on désigne ici comme étant tourné vers Sidon ne peut être que le bassin septentrional, dans lequel on pénétrait en effet en passant entre deux tours carrées, qu'on réunissait par une chaîne de fer. L'historien nous dit pourquoi Alexandre n'avait pas essayé de forcer l'entrée du port septentrional; mais il se tait absolument sur les raisons qui l'empêchèrent de forcer l'entrée du port méridional. Ce silence est expliqué par la disposition de ce dernier bassin, dans lequel on ne pouvait pénétrer que par le port septentrional et le canal qui traversait l'île.

La marine marchande avait dû quitter Tyr, pour aller chercher fortune et protection ailleurs. Il est probable qu'Alexandre trouva les grands ports tout à fait libres, et put s'y installer sans rencontrer d'opposition.

Le lendemain de son arrivée, le conquérant macédonien fit attaquer la ville vers le port, en face de Sidon, par Andromaque conduisant les bâtiments de Cypros; il fit tenir par les Phéniciens l'espace au delà du môle, du côté qui regarde l'Égypte, et qu'il occupait lui-même (1).

Les points d'attaque sont déterminés, dans ce qui précède, d'une manière aussi claire que précise. Ainsi Alexandre, placé au sud de la ville, fit battre le mur du Cothôn, qui formait la première enceinte regardant vers l'Égypte, tandis qu'il confia à Andromaque la direction de l'attaque contre le port qui regarde Sidon.

Il paraît qu'au temps d'Alexandre, les abords de Tyr étaient bien différents de ce qu'ils sont aujourd'hui; car Arrien nous apprend qu'alors, « pour empêcher les bâtiments de charge et les trirèmes, qui portaient les machines des Macédoniens, d'approcher de leurs murailles, les assiégés avaient jeté des quartiers de rochers dans la mer tout autour de l'enceinte de la ville : ces rochers ayant été en-

(1) ARR., l. II, c. VII, § V.

levés, l'approche des murs redevint facile (1); tandis qu'aujourd'hui tout le tour de la presqu'île est tellement hérissé d'écueils, qu'il n'y a pas sur tout le développement de son rivage, le col de l'isthme excepté, un seul point où la plus petite barque puisse aborder sans courir le risque d'échouer; et, quand aux trirèmes et aux autres vaisseaux qui portaient les machines de guerre des assiégants, ils eussent été obligés de s'arrêter à plus de trois cents mètres des bords de l'île, si elle avait eu alors les limites qu'elle a aujourd'hui. Quoique nous ayons déjà vu précédemment et d'après d'autres considérations, que ces limites ont changé, nous n'avons pas cru néanmoins devoir négliger les nouveaux arguments que nous venons de produire, parce qu'ils nous ont paru de nature à démontrer jusqu'à l'évidence qu'en effet une partie de l'île tyrienne a dû disparaître sous les flots de la mer.

En continuant à interroger le récit d'Arrien, nous pourrions en déduire la disposition du camp d'Alexandre, l'ordre de l'attaque, et les principales circonstances de la prise de la ville.

La mer une fois fermée aux Tyriens, par les avantages remportés sur leur flotte, on approche les machines près des murs : en face du môle et de Sidon, la solidité des remparts les rend inutiles. Ces remparts avaient cent cinquante pieds de hauteur, étaient épais à proportion et formés de larges assises de pierres liées entre elles avec du gypse (2).

Quand Alexandre eut reconnu l'impossibilité d'entamer les parties du rempart qui sont désignées dans ce qui précède, il résolut d'ouvrir la brèche à l'angle sud-est de la ville. Cet angle était formé par la clôture du Cothôn, qui existe encore en partie, et peut par ses dimensions vraiment gigantesques, nous donner l'idée de ce qu'étaient ces

(1) Arr., l. II, c. VII., § v.

(2) Ibid.

murailles qu'Alexandre jugea inébranlables ; mais revenons au récit d'Arrien : « En effet, dit l'historien, le mur (celui de l'angle sud-est) cède et s'ouvre, on jette des ponts, et sur-le-champ on s'avance du côté de la brèche. Mais les Tyriens repoussent aisément l'ennemi (1). »

Trois jours après, la mer étant dans le plus grand calme, Alexandre revint avec ses vaisseaux chargés de machines à l'attaque des murs, les ébranle du premier choc et en abat une grande partie ; ce fut alors qu'à la tête de ses intrépides Hétaïres il pénétra dans la ville par la brèche que ces machines avaient ouverte à l'angle sud-est de son enceinte. « La flotte combinée des Macédoniens et des Phéniciens attaque alors le port qui regarde l'Égypte, en rompt les barrières ; coule à fond les vaisseaux qu'elle y trouve, chasse les plus éloignés du rivage, brise les autres contre la terre, tandis que les Cypriens, trouvant le port en face de Sidon sans défense, s'en emparent et pénètrent aussitôt dans la ville (2). »

L'historien a bien clairement indiqué dans ce qui précède l'existence des ports qui étaient de chaque côté de la ville, et on ne peut douter que celui qui est désigné comme étant en *face de Sidon* ne soit le port intérieur, puisque la conséquence immédiate de sa prise fut l'entrée des Cypriens dans la ville. Ce qui concerne le port *tourné vers l'Égypte* ne s'explique pas aussi facilement. On ne peut guère admettre que la flotte qui s'en empara fût parvenue à renverser les murs de huit mètres d'épaisseur du Cothôn, et qu'elle eût pu se trouver dans cet étroit bassin en même temps que les vaisseaux tyriens dont elle coula les uns à fond en donnant la chasse aux autres. Il paraît plus probable que cette action aura eu lieu dans le grand port méridional, que, d'après Strabon, nous avons nommé le port Égyptien.

(1) ARR., l. II, c. VII, § VII.

(2) Ibid.

Forcés sur tous les points, les Tyriens abandonnent leurs murs, ils se rallient dans l'Agénorium, et de là font face aux Macédoniens. Alexandre les attaque avec les Hypaspistes, en tue une partie et se met à la poursuite des autres.

Arrien porte à huit mille le nombre des Tyriens tués pendant le carnage, et à trente mille celui des prisonniers qui furent vendus comme esclaves.

C'est ainsi que Tyr tomba au pouvoir d'Alexandre, après un siège qui dura sept mois, et pendant lequel le vainqueur de l'Asie fut obligé de déployer toutes les ressources de son génie, de sa persévérance et de son courage. Arrien dit que Tyr fut prise au mois d'hécatombeon, Anicétus étant archonte à Athènes. Cet Anicétus, ou Nicératus comme le nomme Diodore de Sicile, ou encore Nicètès, selon Denys d'Halicarnasse, était archonte dans la première année de la 112^e olympiade, qui correspond à l'an 332 avant l'ère vulgaire.

Après les détails qui précèdent, nous croirions superflu de répéter, d'après Diodore, Quinte-Curce, Polybe et d'autres, ce que nous venons d'emprunter à Arrien. Nous ne ferons donc de nouvelles citations que quand les narrations des autres historiens présenteront des différences notables avec celle que nous venons d'examiner, ou permettront de suppléer à ce qu'elle peut avoir d'insuffisant.

Nous trouvons dans Diodore (1), qui écrivait environ soixante ans avant J. C., que le bras de mer qui séparait l'île de Tyr du continent avait une largeur de 4 stades (2); mais de quels stades l'historien a-t-il fait usage? S'il eût estimé lui-même la largeur du détroit, il se fût sans doute servi, pour en exprimer l'importance, d'un des grands stades compris 500 ou 600 fois dans un degré; mais Diodore a puisé ce qu'il

(1) Diodore de Sicile, xvii, § xxxix, p. 235. Traduct. de M. Miot.

(2) Ces quatre stades sont évalués par M. Miot à près de huit cents mètres.

nous a dit de Tyr dans un autre historien, et il peut avoir copié cette mesure sans la ramener au stade olympique. D'ailleurs nous savons que les historiens d'Alexandre ont souvent été entraînés, par l'admiration que leur inspirait leur héros, à exagérer un peu la grandeur de ses entreprises; ne nous étonnons donc pas si Diodore, Quinte-Curce et Pline donnent à la chaussée d'Alexandre une longueur plus considérable que celle qu'elle eut en effet, et que Guillaume de Tyr, témoin oculaire et bien digne de confiance, évalue à la distance que peut parcourir une flèche lancée par un arc, c'est-à-dire 50 à 60 mètres.

Diodore et Quinte-Curce, qui, d'après l'opinion de M. de Sainte-Croix, ont puisé les renseignements qu'ils donnent touchant le siège de Tyr à une source commune, l'ouvrage de Clitarque, disent que les Tyriens avaient envoyé les femmes, les enfants et les vieillards à Carthage; mais Arrien ne fait pas mention de cette circonstance.

Diodore nous apprend qu'il n'y avait que quatre-vingts trièmes dans les ports de Tyr. Nous avons déjà vu dans Arrien que le roi Azelmicus était en mer, probablement avec une partie des forces navales de ses États, lesquelles ne devaient pas être très-considérables. Tyr en paix avec les Perses n'avait pas besoin de forces maritimes imposantes; la marine indispensable à sa prospérité, c'était la marine marchande; or celle-là avait dû s'éloigner dès les premiers préparatifs de la guerre.

Diodore (1) et Quinte-Curce (2) rapportent que la première chaussée entreprise par les Macédoniens étant près d'atteindre les murs de la ville, fut renversée par un ouragan; mais les deux historiens ne s'accordent pas sur la direction du coup de vent. Le premier attribue la ruine des travaux à l'argeste, qui, selon Pline, est le vent du nord-ouest,

(1) Diod. de Sic., l. xvii, § XLII.

(2) Quinte-Curce, lib. iv, § III.

tandis que le second semble indiquer l'Africus, c'est-à-dire le sud-ouest, puisqu'il signale ce vent comme étant le principal obstacle que devait rencontrer la construction du môle. « Aussitôt après l'accident que venaient d'éprouver les travaux des Macédoniens, dit Quinte-Curce, Alexandre entreprit une nouvelle chaussée. Cette fois, il l'exposa non de flanc, mais de front au vent : elle devait ainsi protéger les autres travaux, cachés pour ainsi dire sous son ombre (1). »

Il résulte bien clairement du sens des paroles de Quinte-Curce, que la seconde chaussée, qui avait à traverser un canal (courant du nord au sud), ne fut pas dirigée de manière à former des angles droits avec les deux terres qu'elle devait réunir ; mais au contraire des angles très-aigus, puisqu'elle ne devait plus présenter le flanc, mais le front au vent. Que ce vent soit donc venu du nord-ouest ou du sud-ouest, il n'en résulte pas moins que, pour lui présenter le front, la jetée dut traverser le détroit en suivant une ligne oblique. Ce premier point établi, il reste encore à déterminer si la jetée fut conduite vers le nord-ouest ou le sud-ouest.

En faveur de la première direction, celle du nord-ouest, nous ne connaissons que le témoignage de Diodore de Sicile, tandis qu'en faveur de la seconde, celle du sud-ouest, nous avons d'abord l'autorité de Quinte-Curce, et ensuite le document reproduit par Buckingham, où il est dit que l'isthme aboutissait à l'angle sud-est de l'île tyrienne (2). Mais des raisons beaucoup plus graves que ces probabilités nous portent à conclure que le môle fut dirigé vers le sud-ouest. D'abord, on ne comprendrait pas que les premiers travaux des Macédoniens aient pu être renversés par un coup de vent du nord-ouest, puisque de ce côté ils se trouvaient

(1) Rex, novi operis molem orsus, in adversum ventum non latere, sed recta fronte direxit; ea cetera opera velut sub ipsa latentia tuebatur. Quint.-Curc., lib. IV, § III.

(2) Buckingham.

garantis par l'île et les hautes murailles de la ville; ensuite on sait que le vent du nord-ouest, nommé par les Arabes « abou-el-schita (1), » ne règne en Syrie qu'après l'équinoxe de septembre. L'Africus ou vent du sud-ouest souffle, au contraire, souvent et avec impétuosité pendant le printemps, époque à laquelle la première jetée fut renversée par la tempête dont il est ici question. Si l'on admettait même que la marche régulière des vents eût été intervertie, et que le témoignage formel de Diodore dût ici l'emporter sur la déduction que nous avons tirée de celui de Quinte-Curce, on ne devrait pas encore conclure, et c'est là ce qu'il est intéressant d'établir, que la seconde jetée avait été dirigée de manière à présenter le front au nord-ouest, puisqu'une telle disposition l'eût exposée à être prise en flanc par le vent Africus qui règne ordinairement, et on peut dire à l'exclusion de tout autre, à cette saison de l'année pendant laquelle les Macédoniens élevèrent leur môle. Cette dernière considération nous ayant paru concluante, nous n'avons pas hésité à tracer la chaussée en lui faisant traverser le détroit du nord-est au sud-ouest.

La jetée d'Alexandre, construite, on le sait, avec des matériaux provenant de l'ancienne Tyr ruinée par Nabuchodonosor, doit cacher des monuments épigraphiques et des fragments de sculpture qu'il serait fort intéressant d'exhumer du milieu des sables qui les recouvrent, et les fouilles qu'on pourrait tenter dans ce but seront moins difficiles après les recherches auxquelles nous venons de nous livrer.

Après avoir décrit la prise et le sac de la ville, Quinte-Curce ajoute que les Sidoniens, confondus dans les rangs de l'armée d'Alexandre, se souvenant de leur conformité d'origine avec les Tyriens, en sauvèrent plus de quinze mille, qu'ils surent soustraire au massacre général, en leur donnant refuge à bord de leurs vaisseaux (2). Les autres historiens ne

(1) Père de la pluie.

(2) Quint.-Curt., lib. iv, § iv.

font pas mention de cette circonstance ; mais, comme il n'y a aucune dénégation à opposer au témoignage de Quinte-Curce, il ne serait pas juste de contester aux Sidoniens un trait d'humanité qui honore leur mémoire.

« On peut juger, dit encore Quinte-Curce, de tout ce qu'il y eut de sang répandu, en songeant que, seulement dans l'enceinte des remparts, six mille combattants furent massacrés et que deux mille hommes qu'avait épargnés la rage épuisée des soldats furent attachés à des croix et pendus tout le long du rivage (1) ».

L'historien termine sa narration du siège de Tyr, en rappelant les noms des colonies fondées par les habitants de cette ville qui, dit-il, choisirent ces lieux pour établir leur jeunesse devenue trop nombreuse : ou peut-être, suivant une autre tradition, ajoute-t-il encore, parce que, fatigués des continuels tremblements de terre qui désolaient leur pays, ils furent forcés de se chercher par les armes, de nouvelles demeures en dehors, « *seu quia crebris motibus terræ (nam hoc quoque traditur) cultores ejus fatigati, nova et externa domicilia armis sibimet quærere cogebantur* (2). »

La tradition qui existait déjà au temps de Quinte-Curce prouve qu'à toutes les époques l'île tyrienne a été remuée par des tremblements de terre.

Les autres historiens d'Alexandre donnent peu de détails susceptibles d'éclairer la question topographique dont nous avons entrepris la discussion.

Justin, qui ne consacre que peu de lignes à décrire le siège de Tyr, prétend que cette ville fut prise par trahison : « *Non magno post tempore, dit-il, per prodicionem capiuntur* (3). »

Polyen s'efforce aussi de prouver que ce fut par surprise

(1) Quint. Curt., lib. IV, § IV.

(2) Id., *ibid.*

(3) Justinus lib. XI, c. X.

qu'Alexandre se rendit maître de Tyr, (1) et Plutarque ne donne aucun détail qui puisse prendre place après les extraits que nous venons de citer.

Les témoignages de Quinte-Curce et de Justin constatent l'existence de deux temples consacrés à Hercule par les habitants de Tyr : l'un, dans l'île, était sous l'invocation d'Hercule Tyrien ; l'autre, *extra muros*, sous celle d'Hercule Astrochiton. Nous pensons que ce dernier était situé sur la petite éminence nommée Maschouk, où l'on retrouve des substructions antiques.

Les historiens d'Alexandre énumèrent de différentes manières les pertes des Tyriens : Arrien se borne à dire que le nombre des assiégés tués lors de la prise de la ville fut de 8,000. Diodore dit que 7,000 individus périrent les armes à la main, et que 2,000 adolescents furent pendus après le carnage ; ce qui porterait le nombre des morts à 9,000. Quinte-Curce parle de 6,000 combattants massacrés dans l'enceinte des murs, et de 2,000 hommes attachés en croix le long du rivage, ce qui forme un total de 8,000 morts ; nombre égal à celui qui est mentionné par Arrien. Mais il faut remarquer que Quinte-Curce ne cite ce nombre de 6,000 individus massacrés dans l'intérieur des murailles de Tyr, que pour donner une idée de tout ce qu'il y eut de sang répandu dans ce terrible désastre, et que par conséquent on doit naturellement conclure que le nombre total des morts fut de beaucoup supérieur à ce chiffre.

Arrien affirme que 30,000 personnes furent plongées dans l'esclavage. Diodore réduit ce nombre à 13,000, et Quinte-Curce, comme nous l'avons déjà dit, fait aux Sidoniens l'honneur d'un généreux mouvement qui les aurait portés à sauver plus de 15,000 des vaincus, et enfin ces deux derniers historiens s'accordent à dire qu'avant la fin du siège,

(1) Polyæn, lib. III, c. IV, § 4.

les Tyriens avaient envoyé à Carthage leurs femmes et leurs enfants.

Quoi qu'il en soit des différences que présentent les chiffres que nous venons de rapprocher, ils prouvent au moins que, quand Tyr, ville tout insulaire, « Tyrus tota insula est, » tomba au pouvoir d'Alexandre, elle devait être assez grande pour contenir une population de 50 à 60,000 âmes. Or nous avons démontré que l'île réduite à sa limite occidentale actuelle n'aurait pu contenir que 22,500 habitants, et cela, en admettant que la population spécifique y ait été une fois et demie aussi compacte qu'à Paris. Il paraît donc bien évident que cette île était plus grande alors qu'elle ne l'est aujourd'hui ; et puisque Pline nous apprend que de son temps la périmétrie de la ville insulaire était déjà à peu près ce qu'est encore aujourd'hui celle de l'île elle-même (1), il est bien manifeste que ce dut être entre l'époque du siège par Alexandre et celle à laquelle remonte le récit de Pline, c'est-à-dire entre la 332^e année avant J. C. et le premier siècle de notre ère, que l'île éprouva dans son étendue la diminution que nous venons de signaler. Ce fut en effet pendant la période comprise entre ces deux dates, c'est-à-dire, 143 ans avant J. C., que la côte de la Phénicie fut remuée par un phénomène géologique qui paraît avoir été la principale cause de l'affaissement et de l'immersion d'une partie considérable de l'île tyrienne.

Quand Alexandre vint assiéger Tyr, cette ville était le grand entrepôt des richesses de l'Inde, l'*emporium*, le centre du commerce du monde connu. Après qu'il en eut renversé les murailles et massacré la population, le vainqueur de l'Asie, qui ne voulait pas que Tyr pût redevenir une puissance au milieu de ses nouveaux États, comprit que, pour empêcher son influence politique de jamais se relever,

(1) Pline évalue à 200 stades ou 4070 m. la périmétrie de la ville de Tyr, et nous avons trouvé 3700 m. pour celle de l'île.

il fallait en tarir la source ; et il lui enleva le monopole du commerce en fondant Alexandrie.

Les navires richement chargés qui, depuis longtemps, allaient jeter l'ancre dans le port d'Eziongaber, prirent dès lors la route d'Arsinoë, et les caravanes qui partaient de la pointe Élanitique pour se rendre à Tyr, en passant par les vallées d'Akaba et d'Araba, furent bientôt remplacées par d'autres qui se dirigèrent d'Arsinoë vers le Nil, pour arriver au port d'Alexandrie qui était devenu le nouveau rendez-vous de la marine marchande.

Tyr privée de son commerce maritime se releva cependant encore par son industrie. Sa pourpre et ses verreries furent longtemps célèbres, mais ne purent lui rendre l'influence politique qu'elle avait acquise par le commerce alors qu'elle en était le centre.

Le cataclysme de l'année 143 avant J.-C. acheva de rendre tout à fait impossible le retour de cette prépondérance que Tyr avait longtemps exercée sur les autres villes de la Phénicie; réduite aux dimensions que lui laissa l'envahissement des flots de la mer, elle ne pouvait plus devenir une ville importante qu'à la condition de renoncer à la force qu'elle tirait de sa position insulaire; et nous voyons en effet que, quand dans la suite elle s'accrut et s'étendit sur le continent, elle eut à subir toutes les vicissitudes politiques qui agitèrent la Syrie.

TROISIÈME PARTIE.

Dans la seconde partie de ce mémoire, nous avons analysé les documents qui traitent de l'histoire de Tyr entre l'année 740 de notre ère et la 332^e année avant J.-C. Nous avons vu que Tyr avait été pendant cette longue période de 1072 ans sous la domination des empereurs de Constantinople, sous celle des Romains, des rois de Syrie et des Seleucides, puis libre, grande et puissante sous son roi Azelmicus, qui y régnait quand Alexandre en fit le siège.

Dans ce qui va suivre nous rechercherons par quelle succession d'événements les Tyriens furent amenés dans l'île où les trouva Alexandre; et nous aurons à examiner les renseignements qui peuvent prendre place entre la 332^e année avant J.-C. et les premiers indices de l'existence de Tyr, qui se trouvent dans le livre de Josué. Cette partie de nos recherches comprendra donc une période d'environ 1248 ans.

Si l'ouvrage de Scylax était parvenu jusqu'à nous dans son entier, il eût sans doute jeté une vive lumière sur la question qui fait le fond de nos recherches; mais nous n'en connaissons malheureusement que des extraits tellement mutilés qu'en suppléant à ce qui leur manque, on est exposé à en fausser le sens. Vossius a tenté une restauration des fragments du périple de Scylax, mais, nous devons le dire, cette restauration hypothétique ne peut servir de base solide à une discussion sérieuse. Néanmoins, au milieu des fragments mutilés du texte grec, une phrase est restée intacte; et comme elle renferme un renseignement intéressant, nous nous empressons de la citer; c'est celle que Vossius a traduite par « A Leonum civitate usque ad Avium civitatem est Tyrriorum urbs Sara. » Or nous savons que Sara est l'an-

cien nom de Tyr, et nous avons reconnu qu'il existe en effet, entre les ruines de la ville des Oiseaux et celles de la ville des Lions, les vestiges d'une autre ville dont la vaste nécropole est connue aujourd'hui sous le nom d'Adloun.

Les ruines d'Adloun et ses hypogées correspondent donc parfaitement à la situation attribuée par Scylax à l'ancienne Sara, c'est-à-dire, à Palætyr. Nous croyons fort probable en effet que ce fut là que les colons partis de Sidon fondèrent leur premier établissement; mais avant de discuter cette opinion, nous allons reprendre le récit que cette digression a interrompu.

Azelmicus, ainsi que nous l'avons dit dans la seconde partie de ce mémoire, régnait à Tyr quand Alexandre s'en rendit maître; il fut donc le dernier des rois tyriens. L'histoire ne nous a pas conservé le nom de ses prédécesseurs immédiats, et il existe une lacune de 148 ans entre la dernière année de son règne (la 332^e année av. J. C.) et la première de celui de Straton, qui arriva au pouvoir 480 ans avant J. C., à la suite d'une violente révolution dans laquelle avaient péri le roi Mapen fils d'Irom et toute la noblesse tyrienne. Antérieurement à la lacune qui vient d'être signalée, nous voyons que le trône de Tyr fut occupé successivement par trois rois pendant un espace de 25 ans. Le premier de ces rois, nommé Balator, avait succédé à des juges ou suffètes, qui administrèrent la ville pendant une période de 18 ans, laquelle commence à l'année 572 avant J. C.

Ce fut 13 ans avant l'avènement du premier juge ou suffète nommé Baal, par conséquent 585 ans avant J. C. (1) que Nabuchodonosor, roi de Babylone et successeur de Nabopolassar son père, vint, à son retour de Jérusalem qu'il avait ruinée, mettre le siège devant Tyr, ou plutôt Sor, comme on la nommait alors.

(1) Art de vérifier les dates, 1^{re} part., t. II, p. 284; et Flav. Jos. c. Ap., lib. I, c. VI et VII; Ant. jud., lib. X, c. X et XI.

La splendeur et la puissance de cette ville de Sor sont attestées par les prophètes Ézéchiel, Ésaïe, Jérémie et Amos, qui la décrivent comme étant située au sein des eaux, c'est-à-dire, dans une île (1).

Ésaïe s'adresse en ces termes aux habitants de Sor : « Vous qui habitez dans l'île, taisez-vous (2); » et Ézéchiel, en parlant de la même ville, dit : « Ville renommée, qui était forte en la mer (3), » et un peu plus loin, « Toi qui demeures aux avenues de la mer (4); » puis encore : « Tes confins sont au cœur de la mer (5). » Et, enfin prêtant alors la parole au conducteur ou roi de Sor : « Je suis assis au cœur de la mer (6). » Malgré la clarté de ces témoignages, Marsham (7), Perizonius (8) et quelques autres ont pensé que la ville assiégée par le roi de Babylone était située sur le continent; mais saint Jérôme n'hésite pas à adopter l'opinion contraire (9), il dit même que Nabuchodonosor joignit au continent l'île sur laquelle s'élevait la ville, par la terre, les pierres et le bois qu'il jeta dans l'eau (10). Le savant Reland (11) balance entre les deux opinions, ne se prononçant ni pour l'une ni pour l'autre, et le docteur Hengstenberg (12) pense que la ville de Tyr était déjà dans une île, quand Josué fit le par-

(1) Cette ville de Sor assiégée par Nabuchodonosor ne doit pas être confondue avec celle de Sara ou Palætyr, située sur le continent dans le lieu nommé aujourd'hui Adloun.

(2) Ésaïe, c. xxiii, 52.

(3) Ézéchiel, c. xxvi, 17.

(4) Id., c. xxvii, 3.

(5) Id., *ibid.*, 4.

(6) Id., c. xxviii, 2.

(7) Marsh. Canon. Chron., p. 578, facul. 18.

(8) Perizon., Orig. Babylon.

(9) Hieron. in Ezech. XXVI, XXVII, et in Amos, I.

(10) xxx, p. 908 et 909, et St. Cyrill. in Esaiam, t. II op., p. 273.

(11) Rel. de Pal., p. 1049.

(12) Dr. Hengstenberg, de rebus Tyrriorum, p. 7.

tage de la terre d'Israël. L'opinion de saint Jérôme a ici une grande autorité; car le saint écrivain réunissait à une science profonde la connaissance parfaite de la localité; aussi nous estimons-nous heureux de pouvoir invoquer son témoignage en faveur des conclusions auxquelles nous avons été conduit par nos propres recherches.

D'autres autorités nous permettent aussi d'affirmer que la ville qui existait du temps de Nabuchodonosor était située dans une île : c'est d'abord celle de Sanchoniaton qui donne plusieurs fois à Sor l'épithète d'île, comme dans ce passage, en parlant d'Astarte : « Cumque terrarum orbem peragraret, lapsam de coelo stellam reperit, eamque in Tyro sancta insula consecravit (1). » Puis celle d'une lettre citée par Flav. Josèphe, dans laquelle Hiram, roi de Tyr, demande à Salomon roi de Jérusalem de lui envoyer, en retour de divers matériaux qu'il s'engage à lui fournir pour la construction du Temple, du blé dont il manque, dit-il, dans l'île qu'il habite (2). Il est vrai que la même lettre, rapportée dans le 1^{er} livre des Rois, ch. V, § 8, et dans les Chroniques, ch. II, § 15, ne fait nulle mention de l'état insulaire de la capitale du roi Hiram. L'absence de ce renseignement dans les livres saints, tout en diminuant le poids du témoignage de Josèphe, ne constitue pas une contradiction avec lui, et elle laisse subsister les autres preuves que nous venons de produire. Nous pensons donc que la ville assiégée et prise par Nabuchodonosor était située dans une île, mais non pas dans celle qui devint plus tard l'assiette de la ville de Tyr qui tomba au pouvoir d'Alexandre.

Si les savants qui ont traité de la difficulté qui nous occupe, avaient eu sous les yeux une topographie exacte de

(1) Eusebii Preparat. Evang., lib. I, c. x, p. 38.

(2) Flav. Jos., Ant. jud., lib. VIII, c. 11.

la péninsule tyrienne, ils auraient probablement été conduits à reconnaître qu'elle est formée de deux îles qui furent successivement réunies au continent par les travaux de Nabuchodonosor et d'Alexandre.

La première île, c'est-à-dire la plus voisine du continent, celle qu'habitaient les Tyriens quand Nabuchodonosor en entreprit le siège, était bornée à l'est par un canal fort étroit qui la séparait de la terre ferme, et vers l'occident par un autre détroit resserré entre son rivage et celui de la seconde île.

Les îles n'avaient cependant pas toujours été isolées l'une de l'autre ; réunies par une chaussée qu'Hiram avait fait élever, elles étaient néanmoins restées séparées du continent.

Les habitants de Sor, protégés par la situation de leur ville, résistèrent, d'après ce que dit Philostrate (1), pendant 13 ans aux efforts des Babyloniens. Nabuchodonosor, voyant qu'il ne pouvait lasser le courage de ces fiers insulaires, résolut de combler le détroit qui l'empêchait de s'approcher de leurs remparts. Quand ce grand ouvrage fut achevé, les Tyriens, jugeant sans doute qu'ils ne pourraient plus résister aux assiégeants, se retirèrent dans la seconde île, celle dans laquelle Alexandre les trouva. Nabuchodonosor, en entrant dans Sor, se vit trompé dans son attente. Furieux de la trouver presque déserte, et dénuée de ces grandes richesses qu'il avait promis de partager avec le soldat, pour le récompenser de ses fatigues, il passa au fil de l'épée ce qui restait d'habitants, et fit raser ensuite la ville jusqu'aux fondements (2).

(1) Cité par Flav. Jos., Ant. jud.

(2) Les détails qu'on vient de lire sur le siège de Sor par Nabuchodonosor, sont empruntés à saint Jérôme, qui ne dit pas, il est vrai, à quelle source il les a puisés ; mais comme on ne peut pas supposer que cet historien, aussi véridique que savant, les ait inventés, il est naturel d'admettre qu'ils lui ont été fournis par un document qui ne

Une fois réfugiés dans cette seconde île, les assiégés durent, pour éviter d'y être poursuivis par Nabuchodonosor, couper la chaussée qui la réunissait à la ville qu'ils venaient d'abandonner, et ce fut ainsi, qu'environ 572 ans avant J.-C. les Tyriens s'établirent dans l'île qu'Alexandre joignit plus tard au continent.

Saint Jérôme dit bien que Nabuchodonosor a comblé le détroit qui séparait Tyr du continent, mais il ne dit pas si ce fut entièrement, ou s'il y jeta seulement une chaussée comme celle qu'Alexandre fit élever plus tard. Ce n'est donc que par induction que nous sommes arrivé à supposer que le canal avait dû être entièrement comblé, et nous allons dire comment nous avons été conduit à adopter cette opinion.

Il nous a paru :

1° Que Nabuchodonosor ne disposant pas de la mer, puisqu'il n'avait pas de vaisseaux, n'avait pu se contenter d'approcher des murailles par une étroite chaussée, sur laquelle ses soldats se seraient trouvés entassés et livrés aux coups des assiégeants, et qu'il avait dû par conséquent combler tout le détroit, de manière à ce que son front d'attaque fût au moins égal à l'une des faces de la ville.

2° Que, si l'île la plus voisine du continent n'y avait été réunie que par une étroite chaussée, cela aurait formé à la naissance de l'isthme une sorte d'étranglement qui aurait rendu très-sensible l'état primitif des deux îles. Ce trait de la topographie de Tyr aurait certainement attiré l'attention des historiens et des voyageurs qui ont décrit cette localité; mais aucun d'eux n'en a fait mention, pas même ceux qui ont donné les dimensions de la chaussée d'Alexandre. Les travaux de Nabuchodonosor étaient cependant tout aussi bien

sera pas parvenu jusqu'à nous. L'opinion que nous émettons ici a déjà été exprimée par le savant abbé de Fontenu dans un mémoire intitulé : *Recherches sur la fondation de Tyr*, et imprimé dans le XVIII^e volume du recueil des mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, à la date du 9 août 1745.

garantis contre l'invasion des sables, que ceux d'Alexandre, et comme ces derniers, ils auraient dû conserver leurs premières dimensions jusqu'à l'époque où l'affaissement définitif du grand môle méridional a permis aux vagues soulevées par le vent Africus d'apporter cette masse de sables qui a envahi l'isthme tout entier et complètement modifié sa forme.

Telles sont les considérations qui nous ont fait présumer que les Babyloniens avaient comblé dans toute son étendue le canal qui séparait l'île tyrienne du continent.

Les événements que nous avons rappelés plus haut eurent lieu sous le règne d'Ithobal II, qui était monté sur le trône de Sor 591 ans avant J. C. Antérieurement à cette époque, il se trouve dans l'histoire de cette ville une nouvelle lacune de 120 ans, qui nous conduit à l'année 712 avant J. C., date de la mort de Salmanazar, roi d'Assyrie, qui avait inutilement assiégé Sor durant cinq ans pendant qu'Élulée y régnait. Le souvenir de ce siège se trouve dans un fragment de Ménandre qui nous a été conservé par Josèphe. En voici un extrait :

« Peu de temps après, dit Ménandre, les villes de Sidon, d'Acé, de l'ancienne Tyr et beaucoup d'autres secouèrent le joug des Tyriens, pour se rendre au roi d'Assyrie. Et ainsi comme les Tyriens demeuraient les seuls qui ne voulassent pas se soumettre à lui, il envoya contre eux soixante navires que les Phéniciens avaient équipés, et dans lesquels il y avait 800 rameurs. Les Tyriens voguèrent avec douze vaisseaux contre cette flotte, la dispersèrent, firent cinq cents prisonniers, et acquirent beaucoup de réputation par cette victoire. Le roi d'Assyrie s'en retourna; mais il laissa quantité de troupes le long du fleuve et des aqueducs, pour empêcher les Tyriens d'en pouvoir tirer de l'eau. Ce qui ayant duré cinq ans, ils ne purent subsister qu'en se servant des puits qu'ils creusèrent (1). »

(1) Flav. Jos., Ant. jud., lib. ix, c. xiv, § 2. Nous devons la traduc-

Ce passage des récits de Ménandre est plein d'intérêt; il constate que la ville de Palætyr ou ancienne Tyr ne peut être la même que celle qui fut ruinée par Nabuchodonosor, puisque cette dernière résista à Salmanazar; tandis que l'autre, l'ancienne Tyr, ainsi que les villes de Sidon et d'Acé, se coua son joug pour se soumettre au vainqueur.

Il y a certainement identité entre la ville qui résista à Salmanazar et celle qui fut plus tard ruinée par Nabuchodonosor : c'est là la Tyr insulaire que l'histoire nous représente à différentes époques comme s'isolant des alliances qui réunissaient les autres villes de la Phénicie, et résistant seule à des armées triomphantes. Quant à l'ancienne Tyr, celle qui, à l'exemple de Sidon et des autres villes de la Phénicie, s'était soumise aux Assyriens, ce doit être la Tyr continentale ou Palætyr que Scylax nomme Sara, et dont il indique la situation entre la ville des Lions et celle des Oiseaux.

Nous avons déjà dit qu'il existe en effet entre Leontopolis et Ornithopolis les ruines d'une ville importante qui n'a d'autre nom, dans les géographies modernes, que celui d'Adloun, mais qui est bien véritablement l'ancienne Sara ou Palætyr; revenons maintenant à ce qui concerne le siège de Sor par Salmanazar. Ménandre, comme nous venons de le voir, dit : « qu'après avoir échoué dans son entreprise contre cette ville, le roi d'Assyrie s'en retourna, mais laissa quantité de troupes le long du fleuve et des aqueducs pour empêcher les Tyriens d'en pouvoir tirer de l'eau. »

Il est important de remarquer qu'il n'y a pas d'autre fleuve dans les environs de Tyr que le Léontès (1) qui coule entre cette ville et Adloun, ou plutôt Sara. Celui que M. Barbier Dubocage a indiqué près des puits de Salomon n'existe que sur son plan. Ce fut donc sur les bords du Léon-

tion de ce passage à l'obligeance de M. Letronne, qui a bien voulu le revoir sur le texte grec.

(1) Le nahar Kassmyé des Arabes.

tès que les Assyriens établirent leur camp, comme l'ont fait depuis les armées musulmanes, quand elles s'approchèrent de Tyr pour secourir ceux des leurs qui défendaient cette ville contre les croisés. Cette position convient en effet parfaitement à une armée d'observation. Elle est à une distance convenable de la ville, et le fleuve, en même temps qu'il peut devenir un moyen de défense, fournit en abondance de l'eau et des pâturages.

Nous ne pensons pas que les aqueducs dont parle Ménandre soient ceux qui, portés sur des arcades à plein cintre, paraissent, à cause même de ce genre de construction, appartenir à une époque beaucoup plus moderne que celle à laquelle remonte le siège de Salmanazar. S'il existe encore quelque chose de ceux qui furent coupés par les Assyriens, ce doit être au nord, entre la ville et le fleuve, où nous avons en effet trouvé des citernes et la base du conduit qui en portait le contenu vers la ville (1).

En continuant à interroger les historiens phéniciens, dont quelques extraits sont cités par Josèphe, nous voyons qu'antérieurement au règne d'Élulée, contemporain de Salmanazar, huit rois, dont le plus ancien est Abibal, s'assirent successivement sur le trône de Sor. Cet Abibal était contemporain du premier roi d'Israël, et mourut dans les premières années du règne de David; son fils Hiram, suivant M. de Vignoles, commença à régner l'an 3674 de la période julienne, c'est-à-dire, 1040 ans avant J.-C. Comme les travaux que ce monarque fit exécuter apportèrent des modifications importantes à la topographie du terrain dont nous avons entrepris l'étude, nous allons en suivre la description dans les extraits de Dius et de Ménandre, qui sont parvenus jusqu'à nous. Nous reproduirons d'abord ces extraits dans la traduction littérale que nous devons à l'obligeance du savant académicien M. Letronne.

(1) Voyez première partie de ce mémoire, p. 6.

Dius s'exprime ainsi : « Le roi Abibal étant mort, Hiram son fils lui succéda ; il exhaussa le sol de la ville du côté de l'ouest, augmenta la ville propre de Tyr ; le temple de Jupiter Olympien qui était isolé dans une île, il le joignit à la ville par une chaussée et l'enrichit de plusieurs offrandes en or (1). »

Ménandre rapporte les mêmes faits avec quelques détails de plus : « Abibal étant mort, dit-il, eut pour successeur son fils Hiram, qui régna trente-quatre ans et en vécut cinquante-trois. Il éleva par des terrassements l'esplanade τὸ εὐρύχωρον et consacra une colonne d'or à l'honneur de Jupiter. Il fit couper sur le mont Liban quantité de bois de cèdre, pour couvrir des temples, ruina les anciens, en bâtit de nouveaux, et consacra le temenos d'Hercule et d'Astarte, dont il dédia le premier dans le mois de peritius, et l'autre, lorsqu'il marchait avec son armée contre les Tyriens, pour les obliger, comme il le fit, à s'acquitter du tribut qu'ils lui devaient et qu'ils se refusaient de payer (2) ».

Nous avons précédemment établi que le siège du gouvernement d'Hiram était dans une île située entre le continent et une seconde île qui devint à son tour l'assiette de la ville de Sor, après que Nabuchodonosor eut lié la première au continent ; nous voyons maintenant, d'après ce que rapportent Dius et Ménandre, qu'il y avait à l'ouest de l'île habitée par Hiram un terrain bas et probablement marécageux, que Ménandre nomme l'eurukhoron, et que le roi fit exhausser par des terrassements, afin de pouvoir y étendre la ville qui manquait d'espace. Le temple de Jupiter Olympien était situé dans l'île la plus occidentale : mais Hiram jeta une chaussée entre les rives des deux îles, et les Tyriens purent passer facilement de l'une dans l'autre. Cette chaussée subsista jusqu'au jour où les Tyriens se réfugièrent dans la seconde

(1) Flav. Jos., Ant. Jud., lib. VIII, § 3. c. Ap. 1, 17.

(2) Flav. Jos., Ant. Jud., lib. VIII, § 3. c. Ap. 1, 18.

île. Il est vrai qu'aucun document historique ne dit que les Tyriens renversèrent alors la chaussée d'Hiram ; mais comme il est évident qu'elle n'existait plus quand Alexandre assiégea Tyr, il est fort probable qu'elle avait été coupée par les Tyriens fuyant devant l'armée babylonienne, qui, sans cela, n'eût pas manqué de les poursuivre et de les atteindre dans la seconde île.

Mais revenons aux travaux exécutés sous le règne d'Hiram : « ce roi fit renverser les anciens temples et en éleva de nouveaux, entre autres un à Astarté, et celui-ci fut consacré, lorsque le roi marchait contre les Tyriens, » etc. Si Hiram qui habitait Tyr, marchait contre les Tyriens, c'est que, comme nous l'avons déjà démontré, il y avait alors deux villes de ce nom, dont la plus ancienne était située, nous le pensons du moins, dans le lieu nommé Adloun. Par une coïncidence qu'il peut n'être pas sans intérêt de signaler, on voit encore aujourd'hui, à peu de distance de l'endroit où nous croyons qu'était alors Sara ou Palæ-Tyr, un petit temple monolithe dont les parois intérieures sont couvertes d'emblèmes qui prouvent assez que ce sanctuaire était consacré à Vénus ou Astarté. Nous n'oserions pas conclure que ce petit temple soit le même que celui qui fut consacré par Hiram, quoique le genre du monument et sa situation dans le voisinage de Sara semblent donner à cette supposition un certain degré de probabilité. Quant aux monuments qu'Hiram fit élever dans l'intérieur de sa capitale, ils auront partagé la fortune de la nation tyrienne, et seront tombés avec elle.

La splendeur de ces monuments est attestée par ce que la Bible nous apprend elle-même de l'état avancé des arts chez les Tyriens, qui fournirent au roi d'Israël des artistes très-distingués dans tous les genres pour diriger la construction du fameux temple de Jérusalem. La Bible nous a conservé le nom d'un de ces artistes, c'est celui d'Hiram (1), célèbre

(1) III. Rois, c. VII, § 13 et suiv.

fondeur, qui alla à Jérusalem, et y coula deux colonnes d'airain destinées à orner le porche du temple. Ces colonnes, nommées Jakoum et Boloz (1), avaient des chapiteaux d'une grande élégance; leur forme générale était celle de la fleur de lis; leurs ornements de détails sont décrits avec précision dans le 3^e livre des Rois. Il pourrait n'être pas sans intérêt pour l'histoire de l'architecture d'examiner si cet ordre, éminemment phénicien, n'a pas servi de type à l'ordre corinthien. L'architecte de la reine Hélène avait fait exécuter pour la décoration de l'église du St.-Sépulcre à Jérusalem, deux colonnes semblables à celles qui avaient été fondues par Hiram; et on peut encore les voir dans la chapelle souterraine de l'Invention de la croix, qui dépend de cette église.

Antérieurement au règne d'Abibal, nous perdons la trace de l'histoire de Tyr, pour ne plus la retrouver que dans le livre de Josué, dans lequel il est dit que Sor indiquait le point où se rencontraient les frontières d'Aser et de Nephtali (2).

La très-ancienne ville de Sor, située selon toutes les probabilités sur le continent, et dans le lieu qu'on nomme aujourd'hui Adloun, ne tomba pas au pouvoir de Josué: du moins rien ne peut le faire présumer, et le célèbre d'Anville a émis cette même opinion dans les termes suivants: « La tribu de Nephtali, dit-il, qui terminait le pays vers le septentrion, et confinait vers le couchant avec Aser, dont le partage bordait la mer depuis le Carmel jusqu'à Sidon, *comprenant Tyr qui ne fut jamais au pouvoir de cette tribu* (3). »

Whiston qui a traduit Flav. Josèphe en anglais, a été induit en erreur, quand il a avancé que les Phéniciens avaient été contraints de se réfugier dans l'île, parce que Josué les avait chassés de leur ville continentale (4). Il n'est dit nulle part que Josué ait soumis Sor, mais bien Hatsor qu'il prit

(1) Id. *ibid.*, 21 et suiv.

(2) Josué, c. XIX, § 29.

(3) Géog. ancienne, p. 131.

(4) *Antiq. of the Jews.*, b. VIII. c. II, p. 155. (Note du traducteur.)

et brûla. Le traducteur de Josèphe, trompé peut-être par l'apparente similitude de ces deux noms, très-différents cependant (1), aura pensé qu'ils désignaient tous deux la même ville, et il sera arrivé ainsi à cette conclusion erronée, que les Tyriens étaient passés dans l'île après la ruine de leur ville continentale par Josué.

Nous avons déjà cité plusieurs documents qui tendent à démontrer que la première ville fondée par les colons partis de Sidon, ne le fut pas dans une des îles, où ils n'allèrent sans doute que plus tard, quand leur colonie continentale eut acquis un certain développement. Nous ajouterons qu'on ne peut guère admettre que les premiers fondateurs de Sor aient été tout d'abord un peuple de commerçants et de navigateurs; une telle supposition nous paraîtrait contraire à l'analogie : quand les hommes se réunissent pour vivre en société, ils commencent par assurer leur subsistance, et leur premier soin dans le choix d'une résidence, c'est de s'assurer si le sol pourra les nourrir. Les désirs du bien-être et du luxe, qui poussent les hommes dans les entreprises hasardeuses, ne leur viennent que plus tard, quand les premiers besoins de l'existence ne les préoccupent plus.

En appliquant aux colons sidoniens les principes que nous venons de rappeler, on trouvera très-naturel qu'ils se soient arrêtés d'abord près des rochers d'Adloun, qui leur offraient un abri sous de spacieuses cavernes naturelles, un sol excellent, facile à cultiver, arrosé par un ruisseau, et enfin une petite baie qui les invitait à la pêche. Ce fut peut-être de ce petit port creusé par la nature que partit la première barque lancée par cette nation tyrienne qui devait

(1) צֹר (Sor) signifie *ville forte* et הַצֹּר (Hatsor) *la cour d'une ferme*. (Dict. de Gesenius.)

Il y avait plusieurs villes du nom de Hatsor : une dans la tribu de Nephtali que Salomon fit fortifier, et c'est celle-là que Josué avait prise et brûlée (Josué, c. xi, § 10, 11, 13); et une autre dans la tribu de Benjamin (Néhémie, cxi, § 33).

un jour couvrir la mer de ses voiles, et coloniser les côtes de l'Afrique et de l'Europe.

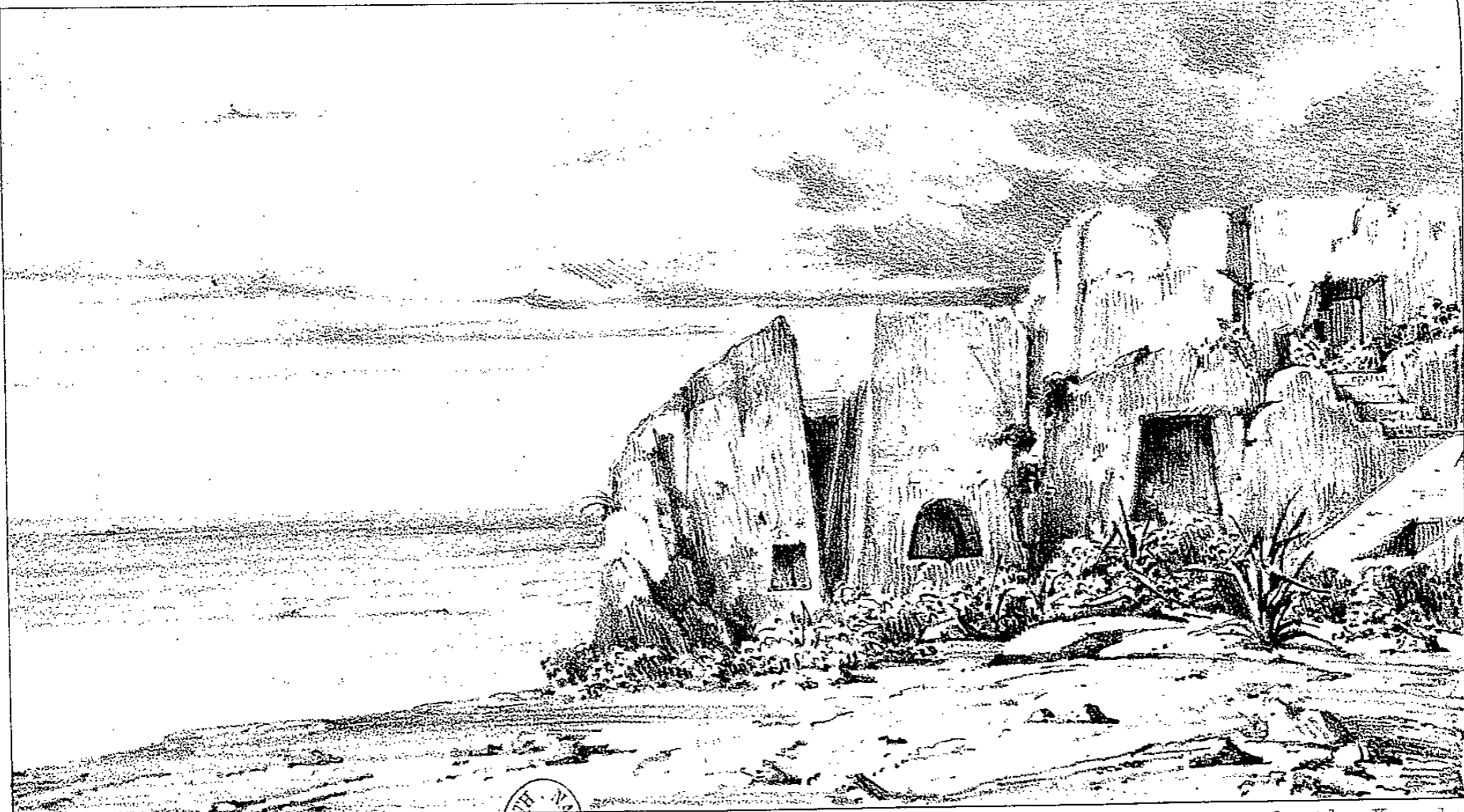
Il n'y a aucune raison qui autorise à penser que la ville de Sor dont il est fait mention dans le livre de Josué, ait cessé d'être habitée après l'époque à laquelle remonte la fondation de la ville insulaire; il est au contraire démontré par les récits des historiens phéniciens que nous avons cités (1) qu'il exista simultanément deux villes du nom de Sor, dont l'une, celle du continent, était tributaire de l'autre située dans l'île.

Nous avons fait remarquer dès le commencement de ce mémoire que nous avons vainement cherché dans les environs immédiats de la péninsule tyrienne, les sépultures des nombreuses générations qui y ont habité, et nous avons annoncé en même temps que les rochers d'Adloun étaient criblés d'hypogées. Si d'une part on ne trouve pas de sépultures près de la capitale de la Phénicie, et que de l'autre on rencontre une vaste nécropole, précisément dans la localité que nous avons reconnue pour l'emplacement de Sara ou Palæ-Tyr, ne sera-t-on pas autorisé à regarder, sinon comme démontré, du moins comme fort probable, que cette nécropole était commune à tous les Tyriens, à ceux de l'île comme à ceux du continent.

L'île, ou plutôt les îles tyriennes ont toujours été fort petites; la plus grande, même avant l'immersion de sa partie occidentale, avait à peine 1,500,000 m. carrés. Le manque d'espace a donc pu contraindre les Tyriens insulaires à se séparer des restes de leurs ancêtres, mais ils avaient du moins l'avantage, en les déposant dans les hypogées de Sara, de les placer sous la garde d'une population qui leur était soumise, et avec laquelle ils avaient une origine commune.

Toutes les chambres sépulcrales de la nécropole de Sara ont la même disposition : leur forme intérieure est celle d'un

(1) Voyez p. 78.



Par Montfort d'après les dessins de M. J. de Bertou.



Imp. chez Kaepelin.

ADLOUN

NÉCROPOLE DES TYRIENS.

(Fragment pris du côté du Nord).

carré un peu allongé, dont un côté est occupé par l'ouverture qui sert d'entrée, tandis que les parties latérales et celle du fond présentent des bancs destinés à recevoir les cadavres. Le banc du fond, réservé peut-être au chef de la famille, est invariablement plus grand que les deux autres.

Au pied des rochers dans lesquels ont été creusées toutes ces hypogées on trouve des puits à peu près semblables à ceux qui, à Pétra et en Égypte, étaient destinés à la sépulture du peuple.

Parmi les tombeaux d'Adloun, il en est plusieurs qui, destinés, sans doute, à des personnages importants, peut-être aux rois de Tyr, ont été pratiqués dans des morceaux de rochers séparés de la masse; ceux-là par leur forme de pyramides monolithes et tronquées, rappellent les monuments funéraires de Pétra. La forme de ces tombeaux n'est pas le seul cachet d'antiquité qui distingue cette nécropole des autres lieux de sépulture qu'on rencontre en Syrie. On y voit aussi une de ces stèles égyptiennes, tout à fait semblable à quelques-unes de celles que nous avons dessinées (1) sur les bords du fleuve Lycus (Nahar-el-Kelb), qui coule non loin de Beyrouth.

La stèle d'Adloun représentait un conquérant faisant au dieu Phtha une offrande de prisonniers. C'est là tout ce qu'on y peut reconnaître, même en s'aidant du jeu des ombres projetées par la lueur d'un flambeau. L'action corrosive de l'air de la mer a effacé la légende hiéroglyphique qui couvrait ce tableau depuis la hauteur des épaules du dieu jusqu'en bas du cadre, et il n'y a plus de visible que quelques signes isolés.

La stèle d'Adloun, étant encore beaucoup plus fruste que celles du Nahar-el-Kelb, quoique se trouvant dans une situation toute pareille et sur un rocher de même nature, paraît devoir être au moins aussi antique que ces dernières, sur l'une desquelles on lit encore très-distinctement le car-

(1) Nous avons publié ces dessins dans le recueil intitulé : *Monumenti inediti*, tav. LI, ann. 1838.

touche de Sésostris. Il paraît donc fort probable que le monument égyptien dont nous donnons ici une copie, était un de ceux que Sésostris avait fait élever pour perpétuer le souvenir de son passage, et qu'Hérodote décrit dans les termes suivants : « Sésostris étant revenu en Égypte, il leva une nombreuse armée, et avançant par la terre ferme, il subjuga tous les peuples qui se trouvèrent sur sa route. Quand il rencontrait des nations courageuses et jalouses de leur liberté, il érigeait dans leur pays des colonnes (1) sur lesquelles il faisait graver une inscription qui indiquait son nom, celui de sa patrie, et qu'il avait vaincu ces peuples par la force des armes, » etc... (2). Cette description convient parfaitement aux monuments du Nahar-el-Kelb et d'Adloun, mais ce qui suit ne peut être appliqué qu'à la stèle que nous avons retrouvée dans la dernière de ces deux localités : « La plupart des colonnes que Sésostris fit élever dans les pays qu'il subjuga, » dit Hérodote, « ne subsistent plus aujourd'hui. J'en ai pourtant vu dans la Palestine de Syrie, » etc. (3)

Nous venons de dire que ce dernier paragraphe désigne plutôt la stèle d'Adloun que celle du Nahar-el-Kelb; nous allons justifier cette assertion :

On sait par Hérodote lui-même qu'il n'était allé à Tyr que pour y consulter les prêtres d'Hercule sur l'origine du culte qu'on y rendait à ce dieu, et l'historien nous apprend qu'arrivé dans cette ville par mer, il s'embarqua de même pour en repartir; rien ne peut donc faire supposer qu'il ait poussé ses explorations en Syrie au delà des environs immédiats de la ville qui était le but de son voyage.

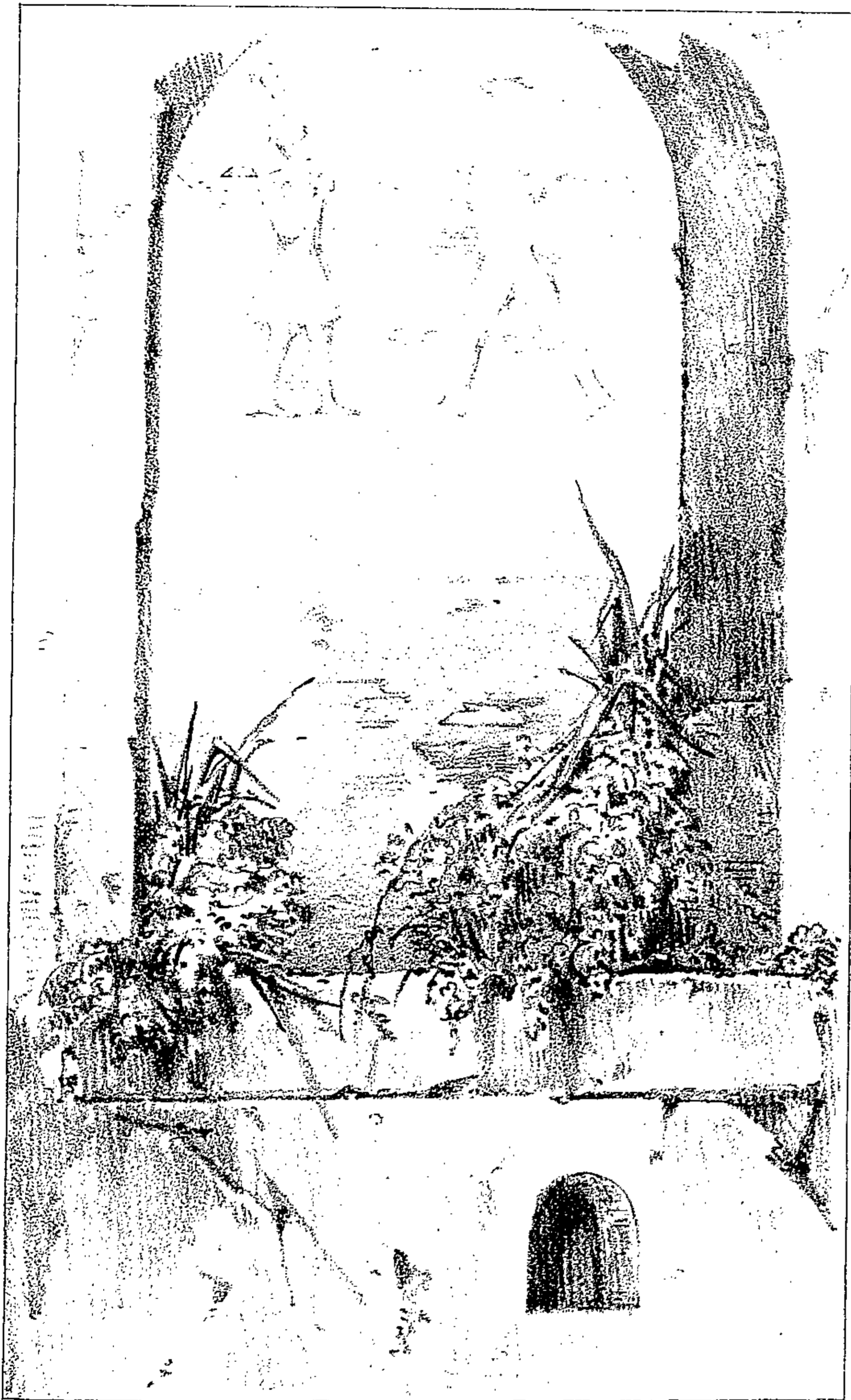
Pour appliquer aux sculptures du Nahar-el-Kelb ce qu'Hérodote dit des monuments égyptiens qu'il avait vus en Palestine de Syrie, il faudrait admettre qu'après avoir tra-

(1) Dans le texte il y a Stèle.

(2) Hérodote, t. II, liv. 2, § cii, traduction de M. Miot.

(3) Ibid., § cvi.





Par Mouffort d'après les dessins de M^r J. de Bertus

Imp. chez Kacpelin.

STÈLE ÉGYPTIENNE, (ADLOUN)

versé Sidon et Berytus sans même mentionner le nom de ces villes considérables, le célèbre historien aurait commis cette erreur géographique d'appeler « Palestine de Syrie, » le pays qui est au nord de Berytus. Ces invraisemblances disparaissent si on fait rapporter la description d'Hérodote au tableau que nous avons découvert sur les rochers de la nécropole d'Adloun, ou plutôt de Sara ou Palæ-Tyr.

Ce monument, qui remonte au XIV^e siècle avant l'ère vulgaire, portait, d'après le témoignage d'Hérodote (1), l'emblème que Sésostris faisait ajouter pour exprimer la lâcheté des peuples qui livraient leur pays sans combattre (2); et il paraît, d'après cela, que les habitants de la Tyr continentale n'avaient pas mieux résisté au conquérant égyptien qu'à ceux d'Assyrie et de Babylone.

Nous avons montré dans ce qui précède l'existence distincte de deux villes insulaires nommées Sor ou Tyr. La première fut ruinée par Nabuchodonosor et ne se releva jamais. La seconde, non moins somptueuse que la première, succomba à son tour sous les efforts d'Alexandre, et ce fut en se servant des débris de l'ancienne ville que les Macédoniens construisirent la chaussée qui les conduisit dans la nouvelle.

Outre les deux villes insulaires qui fleurirent l'une après l'autre, il y en eut une troisième du même nom, Palæ-Tyr, qui, située sur le continent, exista simultanément avec l'une et l'autre des deux premières. Si à ces trois villes on ajoute encore celle qui était probablement sur la montagne nommée Scala Tyrriorum, on aura ainsi retrouvé les quatre cités du nom de Tyr dont Bochart a parlé en ces termes : « En tibi lector in una Phœnice quatuor urbes nomine, nempè duas in continente et in insula duas. » (3)

(1) Ibid., liv. II, § CVI.

(2) Ibid., § CII.

(3) Bocharti geographia sacra. Lib. III, cap. XVII, p. 776.

QUATRIÈME PARTIE.

Nous terminerons ces recherches par un tableau général de la capitale de la Phénicie, et par un résumé des principaux faits que nous avons cherché à établir dans ce qui précède. Tout en conservant l'ordre chronologique, nous procéderons désormais dans un sens inverse de celui que nous avons suivi jusqu'ici, c'est-à-dire, que nous descendrons des temps anciens aux temps modernes. Nous jetterons ainsi un coup d'œil rapide sur les événements qui, depuis l'époque de Josué jusqu'à nos jours, ont modifié la topographie de Tyr et justifié d'une manière bien remarquable les dénunciations des prophètes contre cette ville (1).

TABLEAU GÉNÉRAL DE LA CAPITALE DE LA PHÉNICIE.

Cette capitale, qui fut l'une des villes les plus célèbres du monde, tint longtemps le sceptre des arts et du commerce; elle fonda des colonies qui ajoutèrent encore à l'éclat de sa gloire. Quelques historiens et plusieurs poètes de l'antiquité lui ont attribué l'honneur d'avoir inventé l'écriture et la navigation.

Sept siècles avant l'ère vulgaire, Ézéchiël décrivait Tyr, dans un morceau que Volney lui-même appelle « un précieux fragment historique; » et le prophète, en même temps qu'il célébrait la puissance et les richesses de cette ville, traçait aussi d'une main sûre et avec toute la précision de la vérité, l'histoire future de ses désastres.

(1) Voyez Ezéchiël, c. xxvi, xxvii et xxviii.

Voy. Jérémie, c. xxv, § 2; xxvii, § 3; xlvii, § 4.

Voy. Isaïe, c. xxiii.

Voy. Amos, I., § 10.

Cependant, Hiram, roi de Tyr et contemporain de Salomon, avait agrandi cette capitale, y avait fait construire de nouveaux temples plus magnifiques encore que les anciens, et avait joint par une chaussée la grande île où était le temple de Jupiter Olympien, à celle dans laquelle était la ville elle-même.

Au sixième siècle avant J.-C., cette ville, que le prophète historien avait décrite comme étant « parfaite en beauté, » tombait sous les coups de Nabuchodonosor pour ne plus se relever que dans la seconde île, où une partie des habitants s'étaient réfugiés afin d'échapper à la poursuite des Babylo-niens.

La ville nouvelle, non moins fameuse que l'ancienne, était dans tout l'éclat de sa puissance quand Alexandre entreprit d'en faire le siège; environnée de murailles qui n'avaient pas moins de cent cinquante pieds de haut, elle s'élevait majestueusement du sein des flots, et étendait vers le nord et le sud les grands môles que Fénelon, dans son langage poétique, a comparés « aux robustes bras d'un nageur. »

Outre deux grands ports marchands, Tyr avait aussi deux bassins enfermés dans ses murailles et réservés à la marine royale. Les môles de ces derniers, ornés de colonnes en granit, présentaient l'apparence de deux vastes portiques qui s'élevaient de chaque côté de la ville. Les ports militaires, séparés par l'île elle-même, avaient été mis en communication par un canal qui traversait la ville, et leur unique entrée, tournée vers Sidon, était défendue par deux tours entre lesquelles on suspendait une chaîne.

Parmi les monuments les plus fameux de Tyr, les deux temples d'Hercule et celui de Jupiter Olympien se faisaient remarquer par la magnificence de leurs ornements tout brillants d'or et de pierres précieuses. Le granit, le porphyre et le bois de cèdre avaient été employés dans toutes les constructions; et les historiens de l'antiquité semblent avoir manqué d'expressions pour dépeindre la splendeur de cette ville. Mais ni les richesses, ni les hautes murailles,

ni même la position insulaire de Tyr ne purent la protéger contre les décrets de la Providence. Bientôt Alexandre parut; les ruines de l'ancienne ville furent entassées dans le détroit; une chaussée s'éleva, Tyr cessa d'être une île; ses murailles tombèrent; ses monuments devinrent la proie des flammes et sa population fut massacrée ou réduite en esclavage.

Malgré l'excès de son infortune, Tyr se releva encore; son heureuse situation, la fertilité des terres qu'elle possédait sur le continent, la douceur et la salubrité de ses eaux, lui ramenèrent bientôt de nouveaux habitants; et on la vit refleurir, non plus par le commerce dont Alexandrie lui avait enlevé le monopole, mais par l'industrie. La fabrication de la pourpre et celle de la verrerie ne lui valurent pas moins de richesses que de renommée, et elle redevint une grande ville sous les Séleucides et les rois de Syrie qui l'avaient laissée indépendante. Cependant la série des vicissitudes qu'elle devait essuyer n'était pas encore épuisée : en l'an 143 avant J.-C. un horrible cataclysme ébranla le sol de la Phénicie, l'île tyrienne s'affaissa, les môles de ses ports furent démantelés et les deux tiers de sa superficie disparurent sous les flots. Les Tyriens ne se découragèrent pas encore, ils fondèrent de nouveaux établissements sur le continent, et bientôt la ville nouvelle s'étendit le long du rivage, gagna les bords du Léontès, dépassa ce fleuve, et alla rejoindre Palæ-Tyr ou Sara, pour former avec cette patrie de ses premiers fondateurs, une immense cité qui n'avait pas moins de 19 milles de circonférence.

Quand Pompée eut soumis la Syrie, Rome accorda le droit italique à la métropole qui avait fondé Carthage, Cadix, Utique et tant d'autres colonies. Auguste, pour réprimer les factions qui régnaient parmi les Tyriens, les priva momentanément de leur liberté; mais il dota leur ville d'un théâtre et de plusieurs édifices publics, parmi lesquels il faut probablement compter le magnifique aqueduc qui amenait l'eau des réservoirs de Raz-el-Ain.

En même temps que la générosité romaine embellissait

Tyr, une main plus puissante que celles des rois d'ici-bas s'appesantissait sur cette ville, et un tremblement de terre, comme on n'en avait jamais vu, disent Strabon et Josèphe, y multipliait les ruines, le deuil et la désolation. Ces plaies se cicatrisèrent encore, et un nouveau sursis fut accordé à Tyr. Populeuse et florissante pendant les premiers siècles de l'ère vulgaire, elle devint le siège du premier archevêque sous le patriarche de Jérusalem. En 740 de notre ère elle passa de la domination des empereurs de Constantinople sous celle des Sarrasins, et quand au XII^e siècle les croisés y plantèrent leur étendard, elle était la principale ville de la Phénicie. Liée alors au continent par l'étroite chaussée qu'Alexandre lui avait jetée comme une chaîne, elle ressemblait, dit un auteur arabe, « à une main avancée dans la mer et ne tenant que par le bras à la terre. »

Le grand aqueduc qui venait de Raz-el-Ain indiquait de loin, au voyageur qui se rendait à Tyr, l'unique avenue qui conduisait à la ville. En suivant les élégantes arcades qui supportaient le canal suspendu, on passait à travers un vaste faubourg construit sur l'emplacement de la ville ruinée par Nabuchodonosor; puis on traversait le détroit sur la chaussée d'Alexandre, et, après avoir franchi une triple enceinte de murailles, on se trouvait enfin dans la cité, au milieu d'une population active, industrielle, et qui savait devenir guerrière dans l'occasion. Les églises chrétiennes étaient magnifiques; elles avaient été enrichies des dépouilles des temples païens; le granit et le porphyre y étaient aussi communs qu'à Rome même. Les ports intérieurs et extérieurs existaient encore, et l'aspect des grands môles démantelés de ces derniers ajoutait à l'effet imposant de la ville, une teinte de tristesse qui formait un admirable contraste avec la scène riante qui se déroulait sur le continent. Là, des arbres de toutes les formes, des plantes de toutes les couleurs et de tous les parfums arrêtaient d'abord le regard, qui allait ensuite se perdre parmi les plans inégaux d'un fond de montagnes qui s'élève successivement jusques

aux cimes neigeuses et lointaines de l'Anti-Liban. En ajoutant à ce tableau l'immensité de la mer de Phénicie qui reflète l'azur d'un ciel sans nuage, puis ces bruits sans nom du flot qui se brise sur le sable, les chants du matelot, les cris des gardes qui se répondent, toute l'agitation enfin qui environne une grande ville maritime, on aura une idée de ce qu'était encore la capitale de la Phénicie quand son archevêque Guillaume écrivait la description qu'il nous en a laissée. Ces derniers jours de splendeur devaient avoir un triste lendemain; en 1202, une nouvelle convulsion de la nature renversa la ville de Tyr, et les chrétiens d'Occident, après avoir fait de grands efforts pour la relever, furent contraints en 1291 de l'abandonner définitivement aux musulmans. Une calamité plus grande que les autres était encore réservée à Tyr; c'était de tomber, ainsi que toute la Syrie, au pouvoir des Turcs. Il ne fallait rien moins que le despotisme aveugle et cruel de cette horde de barbares, pour réduire cette ville, entourée de tant de sources de prospérité, à l'état de misère où elle est descendue, et auquel Dieu, dans sa juste colère, l'avait dès longtemps condamnée.

Sous le règne des Turcs le nom de Tyr est tombé dans l'oubli; quand quelques voyageurs, conduits par l'amour de l'antiquité, sont allés chercher les ruines de cette grande métropole de la Phénicie, ils n'ont plus rien retrouvé de son antique splendeur. « Tyr était devenue une ville désolée comme sont les villes qui ne sont plus habitées, l'abîme était tombé sur elle, » selon les paroles d'Ézéchiël; monuments, forts, terrain même, « les grosses eaux avaient tout recouvert, » ainsi que cela avait été prédit (1); et les relations de ces voyageurs resteront pour servir de commentaire à ces paroles qui terminent le XXVI^e chapitre d'Ézéchiël : « *Je ferai qu'on sera tout étonné à cause de toi de ce que tu n'es plus; et quand on te cherchera, on ne te trouvera plus à jamais, dit le Seigneur l'Éternel.* »

(1) Ezech., c. XXVI, § 19.

RÉSUMÉ

DES PRINCIPAUX FAITS CITÉS DANS CE MÉMOIRE.

1° Les noms de Sor, Sour, Tyros, Sar, Sarra, Tyrus, et Palæ-Tyrus ont tous une même origine, mais ont servi à désigner des villes différentes, situées, 1° sur le continent dans l'endroit nommé Adloun; 2° dans une première île jointe au continent par Nabuchodonosor; 3° dans une seconde île transformée à son tour en péninsule par les travaux d'Alexandre, et 4° sur la montagne nommée Scala Tyriorum.

2° C'est à la ville de Sor, mentionnée dans le livre de Josué, qu'il faut appliquer les noms de Sarra et Palæ-Tyrus qu'elle porta tour à tour.

3° La nécropole d'Adloun, c'est-à-dire, de Sarra ou Palæ-Tyr, était commune aux Tyriens insulaires et à ceux du continent. Son antiquité est attestée par la forme de ses hypogées et par le tableau égyptien qui y est sculpté et qu'Hérodote a vu et décrit.

4° Les Tyriens ne furent pas chassés de leur ville continentale, mais quelques-uns d'entre eux, poussés par le désir de se livrer au commerce et à la navigation, allèrent s'établir dans une petite île située entre une plus grande et la terre ferme.

5° Le roi Hiram agrandit cette île, en faisant exhausser un endroit marécageux nommé l'Euruchoron. Il lia aussi par une chaussée l'île qu'il habitait à celle où était situé le temple de Jupiter Olympien.

6° Le petit temple monolithe dédié à Astarté et situé près de Palæ-Tyr, est certainement un monument phénicien d'une

très-haute antiquité. Sans affirmer qu'il est le même que celui qui fut consacré par le roi Hiram, on peut le supposer sans invraisemblance.

7° La ville assiégée par Salmanazar était située dans l'île la plus voisine du continent.

8° Le fleuve près duquel Salmanazar laissa des postes, après qu'il se fut retiré, ne peut être que le Léontès (le Kassmyé des Arabes).

9° L'aqueduc que Salmanazar fit garder pour empêcher que les Tyriens pussent en tirer de l'eau doit être celui dont on voit les ruines entre le Léontès et Tyr.

10° Nabuchodonosor combla dans toute son étendue le canal qui séparait l'île tyrienne du continent, et détruisit de fond en comble la première Tyr insulaire, qui ne fut plus jamais rebâtie.

11° Les Tyriens, après qu'ils se furent réfugiés dans la seconde île pour échapper à Nabuchodonosor, détruisirent la chaussée qu'Hiram avait fait élever pour réunir les deux îles.

12° La ville transférée dans la seconde île s'éleva à un haut degré de gloire et continua à prospérer jusqu'à l'époque à laquelle elle tomba au pouvoir d'Alexandre.

13° L'île tyrienne, quand Alexandre en fit la conquête, était beaucoup plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui. L'immersion de sa partie occidentale est démontrée par l'insuffisance de la superficie de l'île, les changements survenus dans ses abords et les traces de constructions qui sont restées sur la portion submergée.

14° La digue sous-marine dont nous avons fait la découverte servait de clôture au port désigné par Strabon sous le nom de « Port égyptien. »

15° Le bassin fermé que nous avons reconnu au sud de la presqu'île correspond au Cothôn décrit par Diodore de Sicile.

16° Les constructions voûtées qui faisaient face au Co-

thôn étaient probablement les magasins de l'Agora, et le grand nombre de colonnes en granit qui gisent pèle-mêle, tant sur le bord du Cothôn, que dans le bassin lui-même, servaient probablement à la décoration du port.

17° Les situations respectives de l'Agora et du Cothôn, indiquées ci-dessus, se retrouvent à peu près les mêmes dans la Carthage punique, qui était construite, on le sait, sur le modèle de sa mère patrie.

18° Au temps d'Alexandre, Tyr avait quatre ports : deux ouverts destinés à la marine marchande; deux autres enfermés dans les murs de la ville, communiquant ensemble par un canal qui traversait l'île, et réservés à la marine royale. Il y a tout lieu de penser que le grand nombre de colonnes en granit que l'on voit aujourd'hui dans la mer, près des môles de l'un et de l'autre de ces deux ports, ont servi à orner un double portique qui, vu de la mer ou même du continent, devait produire un très-bel effet.

19° La largeur du détroit qui séparait l'île de Tyr du continent a été exagérée par les historiens d'Alexandre.

20° La chaussée d'Alexandre aboutissait vers l'angle S. E. de l'île, près de l'extrémité orientale du Cothôn : elle traversait le détroit obliquement dans la direction du N. E. au S. O.; sa longueur était de 60^m environ; sa largeur, de 40 m.

21° Cette chaussée avait été construite avec les bois, les pierres et les autres matériaux provenant de la ville ruinée par Nabuchodonosor.

22° Alexandre commandait en personne l'attaque dirigée contre l'angle S. E. de la ville, et ce fut par la brèche ouverte dans le mur du Cothôn qu'il pénétra dans Tyr.

23° La fondation d'Alexandrie enleva à Tyr le monopole du commerce universel; ce fut là le plus funeste des coups que le conquérant macédonien porta à la fortune de la capitale phénicienne.

24° Les géographes et les historiens de tous les temps s'accordent à dire que le sol de Tyr et de la Phénicie tout entière a été très-souvent remué par des tremblements de terre, et le récit de Possidonius, rapproché de considérations empruntées à Strabon et à Pline, permet de fixer à la 143^e année avant J.-C. l'époque à laquelle eut lieu l'immersion de la partie occidentale de l'île de Tyr.

25° Sous le règne des Séleucides, des rois de Syrie, des empereurs de Constantinople, des Arabes et des croisés, Tyr fut une ville considérable, souvent ruinée, il est vrai; mais se relevant toujours. Sous la domination des Turcs elle est devenue un lieu presque désert et complètement ruiné.

26° La chaussée d'Alexandre n'a disparu sous les sables qui la recouvrent aujourd'hui que depuis moins de 200 ans, et par suite de l'affaissement du grand môle méridional. Pendant 1964 ans cette chaussée avait conservé sa largeur primitive, et depuis les deux derniers siècles elle s'est élargie dans le rapport de 1 à 12.

27° En 1702 les navires qui allaient à Tyr trouvaient encore un abri au sud de la presqu'île : cette circonstance prouve que le môle du port Égyptien, qui paraît s'affaisser de plus en plus, était encore alors assez près de la surface de l'eau, pour rompre les vagues, comme le fait un break water.

28° Tyr, au moyen âge, était défendue vers l'orient par de larges fossés et trois lignes de murailles flanquées de tours semi-circulaires.

29° L'érection de l'aqueduc qui conduisait à Tyr l'eau des réservoirs de Raz-el-Ain ne peut guère être attribuée qu'aux Romains. Il est probable que ce fut à Auguste que Tyr dut ce bel et utile ouvrage.

30° Des quatre citernes de Raz-el-Ain, deux sont beaucoup plus anciennes que les autres; ce sont celles qui sont

construites en silex marins, et dont les parois sont concaves.

31° Ces deux citernes paraissent avoir été construites, l'une, pour créer une force motrice, l'autre, pour arroser la plaine de Tyr.

32° Les deux autres citernes paraissent avoir la même origine que l'aqueduc qu'elles servent à alimenter.

33° Il n'y a jamais eu de conduit caché dans la base de l'aqueduc qui arrivait à Tyr, et l'eau qu'on trouve encore dans les réservoirs désignés sur les plans par les n^{os} 47 et 55 est le produit de sources locales.

34° Avant la jonction de Tyr avec le continent on ne pénétrait dans la ville que par le bassin septentrional. Après cette jonction, il y eut une porte vers l'angle S. E. de la ville, en face de l'endroit où aboutissait la chaussée d'Alexandre; depuis que cette chaussée a été élargie par des atterrissements, l'entrée principale de Sour a été reculée vers le nord.

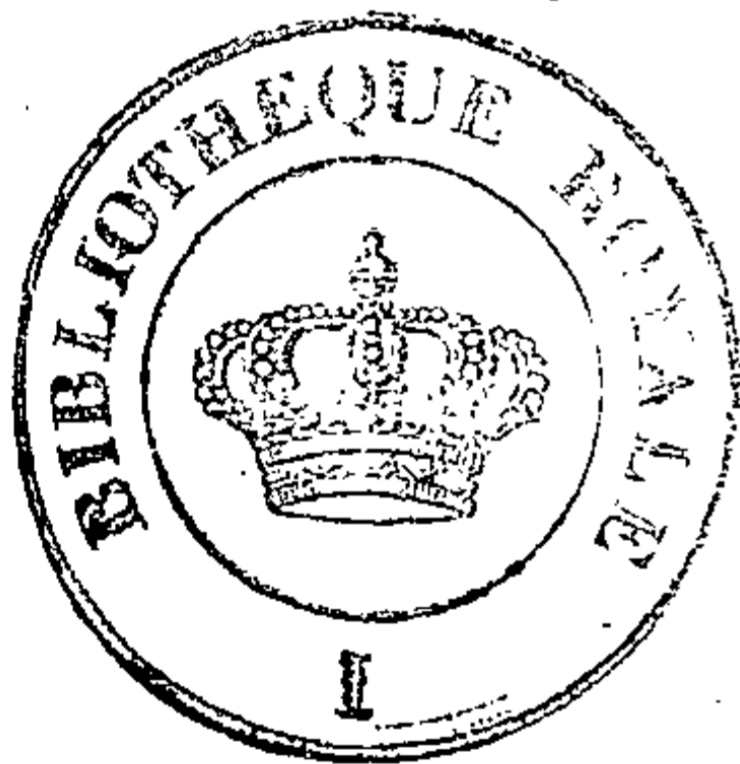


TABLE DES MATIÈRES.

A

Abd-Allatif. Description du tremblement de terre de 1202, 41.
Abibal, roi de Sor, 79, sqq.
Abords de l'île tyrienne au XIII^e siècle, 37; — au temps du siège d'Alexandre, 60, sqq.
Adloun. Sa position, ses ruines, 5, 42, 72.
Agora ou Forum, 14.
Agrippa, 53 à la note.
Alexandre assiège Tyr, 57, sqq. — Pourquoi il entreprend ce siège, 57, sqq. — Son camp, 61 — Il pénètre dans Tyr, 62.
Alexandrie. Influence de sa fondation sur la fortune de Tyr, 70.
Anonyme. Voyage cité, à la note, 28.
Anville (d'), 82.
Appien, à la note, 56.
Aqueduc situé au nord de Tyr, 6; — coupé par Salmanazar, 79. — Venant de Raz-el-Ain ne va plus jusqu'à Tyr, 9. — N'a pas de conduit caché, 10. — N'a pas été construit avant la conquête romaine, 10. — Description de cet aqueduc, 15. — Il est décrit par Pococke, 24, sqq. — Portion ruinée, indiquée par Pococke, 25. — Silence de Guill. de Tyr sur cet ouvrage important, 39.
Arados (flotte d'), 58.
Aristobule. Sa description de Tyr est perdue, à la note, 3, 57.
Arrien. Crédit que méritent ses paroles, 57. — Description du siège de Tyr par Alexandre, *ibid.*, 68. — Cité, 57, 58, 59, 60, 61, 62.

Astarté (temple dédié à), 5, 81.
Ateliers. Il y en avait un grand nombre dans l'intérieur de Tyr, 52.
Athénée cite un fragment curieux de Posidonius, 53.
Attaque. Points contre lesquels Alexandre dirigea les attaques, 60, 61; — du port Égyptien, 62.
Auguste (l'empereur). Son voyage en Syrie, 45.
Aulu-Gelle. Sur le nom de Sara, 47.
Avezac (M. d'), 35.
Azelmicus, roi de Tyr, 60, 64, 72.

B

Baal, suffète de Tyr, 72.
Balator, roi de Tyr, 72.
Barbié du Bocage, 14, 24, 78.
Berytus. Monuments élevés par Agrippa, à la note, 53. — Dépression du sol, 54.
Besson (Jos.), voyageur, à la note, 28.
Bochart. Sur les différents noms de Tyr, 46. — Sur les différentes villes nommées Tyr, 87.
Brown, voyageur, 21.
Bruyn (Cornélius le), voyageur, 31.
Buckingham. Cité, 21. — Sa description de Tyr, 22, sqq.; 34, 65.
Byblos (flotte de), 58. — Dépression du sol, 54.

C

Canal qui traversait l'île, 13, 34, sqq.; — traversé par la chaussée d'Alexandre (voyez *détroit*), — qui séparait du continent la ville

assiégée par Nabuchodonosor, 75 ; — entre les deux îles, *ibid* ; — comblé par Nabuchodonosor, 76, sqq.

Carthage, 14, 21, 64.

Chaussée d'Alexandre cachée par les sables, 28, sqq. — Sa largeur évaluée par le P. Roger, 32. — Sa longueur évaluée par Guill. de Tyr, 37. — Alexandre se décide à l'élever, 57. — Matériaux qui servent à sa construction, 58. — Les Tyriens la détruisent, *ibid*. — Sa longueur exagérée par les historiens d'Alex., 63. — Sa direction, 64, sqq. — Elle doit renfermer de curieux monuments épigraphiques, 66. — Chaussée de Nabuchodonosor, 75, sqq ; — d'Hiram, 80.

Clitarque. Sa description de Tyr a servi de type à celles de Diodore et de Quinte-Curce, 64.

Commerce de Tyr au XII^e siècle, 42, 69, sqq.

Connor, voyageur, 21, sqq.

Coquillages. La mer en dépose beaucoup sur le rivage de Tyr, 7, à la note.

Cothôn. Sa position, ses dimensions, etc., 12, sqq. — N'avait pas d'entrée particulière, 13. — On y pénétrait par un canal qui traversait l'île, *ibid*. — Sa décoration, 14. — Attaque de ce bassin, 60, sqq.

D

Détroit franchi par la chaussée d'Alexandre. — Pococke ne croit pas à sa grande largeur, 25 ; — au moyen âge, 38, 42 ; — sa profondeur, 58 ; — sa largeur d'après Diodore, 63 ; — exagérée par les historiens d'Alex., 64.

Diodore de Sicile, 63. — Description du siège de Tyr par Alex. 63, sqq. — Population de Tyr, 68.

Dion Cassius, 45.

Dius, cité par Josèphe, 79, sqq.

Dureau de la Malle (M.), 14.

E

Écriture sainte. Citée, 32, 73, 74, 81, 82 ; à la note, 83 ; 88.

Églises. Ruines situées à l'angle S. E. de Sour, 12 ; — élevée par S. Paulin, évêque de Tyr, à la note, 12, — d'après Mandrell, 28 ; — décrite par de la Roque, 31 ; — du St-Sépulcre à Jérusalem, 82.

Édrisi, à la note, 5 ; 42.

Élulée, roi de Tyr, 77.

Eurukhoron, 80.

Eusèbe, à la note, 74.

Eyriès (M.), à la note, 28.

F

Flavius Josèphe. Voyez *Josèphe*.

Fleuve. Voyez *Léontès*. — Le fleuve indiqué sur le plan de M. Barbié du Bocage n'existe pas, 78.

Flotte tyrienne, 59, 64, 77.

Fontenu (l'abbé de). Mémoire sur la fondation de Tyr, à la note, 76.

Fortifications. Voyez *Murs*.

G

Gosselin. Son opinion sur le voyage de Strabon en Syrie, 45.

Guillaume de Tyr, 21. — Sa description de Tyr, 35, sqq. — Mérite toute confiance, 36. — Nommé archevêque de Tyr, 36.

H

Hasselquist (D^r). Son opinion sur les sources de Raz-el-Ain, 16, à la note. — Sa description de Tyr, 24.

Hatsor est une autre ville que Sour, 82, sqq.

Hengstenberg (D^r), 73.

Hercule, 1 ; — Tyrien, 68 ; — Astrochiton, 68.

Hérode fait élever des monuments à Tyr, 45.

Hérodote visite Tyr, 3. — Cité, 86, sqq. — A décrit la stèle égyptienne de Sara, et non pas celles du Lycus, 86, sqq.

Hiram, roi de Tyr. Sa lettre à Salomon, 74. — Chaussée qu'il fait élever, 75. — Quand il commence à régner, 79. — Travaux qu'il fait exécuter, 80, sqq.
Hiram, artiste tyrien, 81.

I.

Ibn-al-Atyr, 9, à la note; 35, 42.
Ibn-Bathoutha, 35.
Ibn-Haukal, 35.

Ile tyrienne. Anciennes limites de l'île occidentale, 7. — Sa superficie, 7, 30, 69, sqq. — Pococke croit que sa distance du continent a été exagérée par les historiens d'Alex., 25. — Limite occidentale déduite du récit de Pococke, 26. — Sa forme, 6, 30, 32. — Ses abords d'après Guill. de Tyr, 37. — Tyr assiégée par Nabuchodonosor était située dans une île, 73, sqq. — Il y avait deux îles, 75. — Elles avaient été réunies par Hiram, 75; — puis séparées de nouveau par les Tyriens, 76, 80, sqq. — Époque à laquelle les Tyriens se fixèrent dans l'île occidentale, 76. — Dimensions des îles, 84, sqq.

Immersion d'une partie de l'île tyrienne démontré par: le rapport entre la superficie et la population, 7, sqq.; — les traces de constructions sur la partie submergée, 9; — le changement des abords de l'île (voyez *abords*); — les tremblements de terre, et particulièrement ceux de 1202, 41; et de l'année 143 avant J.-C., 55; — par le rapprochement des récits de Pline et de Strabon, 69. — Discussion sur la probabilité de l'immersion, 47, sqq. — Immersion du littoral de la Phénicie, 54.

Industrie. Tyr avait au XII^e siècle des fabriques de sucre et de verreries, 39, sqq. — Au temps de Pline, elle était célèbre par la

pourpre, 48. — Rend Tyr florissante après la ruine de son commerce, 70.

Isthme de Tyr. Sa largeur, 6. — Son accroissement, 24, 29, 33.
Italique (droit), accordé aux Tyriens, 44, sqq.
Ithobal II, roi de Tyr, 77.

J.

Jérôme (St.), 73, 76.
Jetée d'Alexandre, de Nabuchodonosor, d'Hiram. Voyez *Chaussée*.
Josèphe (Flavius), 45, 46, 49, 72, sqq.
Josué, 82.
Jupiter Olympien. Son temple à Tyr, 80.
Justin, 67, 68.

K

Kassmye. Voyez *Léontès*.

L

Lanta. Voyez *Léontès*.
Leitanéh, 42. Voyez *Léontès*.
Léontès, fleuve. Vient de Baalbeck, 5. Voyez *Kassmyé* et *Leitanéh*. — Il n'y a pas d'autre fleuve près de Tyr, 78. — Ce fut sur le bord de ce fleuve que campa l'armée assyrienne, 78 et 79.
Léontopolis. Situation de ses ruines, 5, 6.
Letronne (M.), à la note, 78, 79.
Liber riverarium, périple de la Méditerranée, 34, sqq.
Lycos, *Lycus*, *Nahar-el-Kelb*. Différents noms qui désignent le même fleuve, à la note, 54.

M

Maisons. Nombre d'étages qu'elles avaient à Tyr, 50. — Discussion sur ce sujet, 51 et 52.
Mangles et *Irby*, voyageurs, 21, 22.
Mapen, roi de Tyr, 72.
Marshamus, 73.

Maschouk (rocher de). A quelle distance de Tyr, 9. — Il y avait une sucrerie, 10. — Est traversé par l'eau qui vient de Raz-el-Ain, 15. — On a cru que c'était l'emplacement de l'ancienne Tyr, 24. — C'était là qu'était le temple d'Hercule Astrochiton, 68?
Maundrell, voyageur, 21, 23. — Sa description de Tyr, 28, sqq.; 55.
Ménandre. Cité par Josèphe, 77, sqq.; 80.
Michaud. Histoire des croisades, 21, à la note; 41, à la note.
Moalleby. Ce qu'il dit de Tyr, 43.
Môles. Voyez *Ports*.
Monuments. Voyez *Églises*.
Monuments, ruines des anciens, 12; — élevés par Hérode, 45; — par Hiram, 80, sqq.; — par Auguste, 96 — Splendeur attestée par les saintes Écritures, 81.
Murs modernes, 11; — du moyen âge, 25, sqq.; 30, 31, 38, 40; — antiques, 61, sqq.

N

Nabuchodonosor 49, 58. — Assiège Tyr, 72. — Comble le détroit, 75, sqq.
Nau (le révérend P. Michel). Sa description de Tyr, 32.
Nécropole. Voyez *Sépultures*.

O

Origène. Son tombeau, 31, 33.
Ornithopolis. Position de cette ville, 4.
Ouseley (sir W.), 35.

P

Palæ-Tyr. Sa situation d'après Pococke, 24; — d'après Guill. de Tyr, 41. — Son étendue d'après Pline, 47, sqq. — N'est pas la même ville que Tyr, 49. — Les noms de Palæ-Tyr et Sara désignent la même ville, 46. — Position de Palæ-Tyr d'après Strabon, 56. Voyez *Sara*.
Périzonius, 73.
Pétra, 85.
Philostrate, cité par F. Josèphe, 75.

Plaine de Tyr. Sa forme, son étendue, ses limites et sa fertilité, 19. — Sa fertilité attestée par Guill. de Tyr, 39, 40.

Plan de Tyr. Renseignements sur celui qui a été levé par l'auteur, 1; — qui accompagne l'ouvrage de Pococke, 26; — de M. Barbié du Bocage, 14.

Plaute. Sur le nom de Sara, 46.

Pline. L'étendue de Tyr, 47, sqq.; 49, 69.

Plutarque, 68.

Pococke, voyageur, 24.

Polybe, 63.

Polyen, 68.

Pompée fait la conquête de la Syrie, 56.

Population de Sour, 11, 22, 24, 32, 34; — de Tyr, 7, 50, 52, 64, 66, 67, 68, 69.

Porte de la ville. — Sa situation actuelle d'après Buckingham, 34.

Ports de Tyr. Port intérieur du nord, 11. — Port intérieur du sud. Voyez *Cothon*. Communiquaient l'un avec l'autre, 13. — Port extérieur du nord, 14; — du sud, 14, sqq.; — était nommé port Égyptien, 15. — Les ports de Tyr décrits par le D^r Shaw, 27; — par le R. P. Roger, 33. — Ceux du nord, d'après Guill. de Tyr, 38. — Guill. de Tyr ne parle pas de ceux du sud, 38. — Le môle du port Égyptien, décrit par Maundrell, 29. — Affaissement de ce môle, 29. — Le môle du port extérieur septentrional, par le même voyageur, *ibid.* — Les deux grands ports de Tyr retrouvés, 30. — Nouvelle preuve de l'affaissement du môle du port Égyptien, 33; — nommé port Égyptien par Strabon, 49, sqq. — Les môles démantelés, 55. — Étendue des ports, 59. — Pourquoi Alexandre n'essaya pas de forcer l'entrée du port du nord, 59; — du sud,

60. — Attaque du port du nord, 60. — Sa prise, 62. — Attaque et prise du port du sud, *ibid.*
Posidonius, 53. — Cité par Athénée et Strabon, 53 et 54.
Prisonniers faits par Alexandre. — Leur nombre d'après Arrien, 63; — par les divers historiens d'Alexandre, 68, *sqq.*
Prony (M. de), 7.
Ptolémée, 56.

Q

Quinte-Curce, 6, à la note; 63, 64, 65, *sqq.*

R

Raz-el-Ain, 9. Voyez *Réservoirs*.
Reinaud (M.), 9, à la note.
Reland, 73.
Réservoirs anciens situés au nord de Tyr, 6; — près de la ville, 7; — de Raz-el-Ain, 16, *sqq.* — Température de l'eau qui y est contenue, *ibid.*, à la note. — Forme du principal, *ibid.*; — sa profondeur, 17; — quantité d'eau qui en coule, *ibid.* — Caractère de construction de deux bassins, 18. — Erreur de Volney à ce sujet, *ibid.* Description par Volney, 23; — par Pococke, 25. — Autres réservoirs entre Raz-el-Ain et Tyr, 18, *sqq.* — Autres près de Tyr, 25. — Ceux de Raz-el-Ain décrits par Maundrell, 31; — par de la Roque, 31; — par Guillaume de Tyr, 39. — De leur origine par le P. Nau, 32.
Roger (le P.). Sa description de Tyr, 32, *sqq.*
Roque (de la), voyageur, 21, 23. — Sa description, 31.
Saïde. Voyez *Sidon*.
Saint-Adon, 28, à la note.
Sainte-Croix, 64.
Salmanazar assiège Tyr, 77, *sqq.*
Sanchoniaton, cité par Eusèbe, 74.
Sara, *Sarra* ou *Palæ-Tyr*, 46, *sqq.* — Sa position, 72, 78, 84. —

Les noms de Sara et Palæ-Tyr désignent la même ville, 78. — Prise comme limite entre deux tribus, 82. — Ne tomba pas au pouvoir de Josué, *ibid.* — Ses fondateurs, 83, *sqq.* — A existé simultanément avec les villes insulaires, 84. — Tributaire de Tyr insulaire, *ibid.*
Sarfand, ancienne Sarepta, 4, 42.
Scala Tyrionum, ville de Tyr sur cette montagne, 43.
Scylax, 71.
Séleucides (royaume des), 56. — Ère, à la note, 56.
Séleucus s'empare de Tyr, 57.
Sépultures. Il n'y en a pas dans les environs immédiats de la ville insulaire, 19, *sqq.* — Celles de Sara étaient communes à tous les Tyriens, 84, *sqq.* — Forme de celles de Sara, 85, *sqq.* — Leur antiquité, 85 et 86.
Servius, sur le nom de Sara, 46, *sqq.*
Sésostris, 86, *sqq.*
Shaw, voyageur, 21. — Description de Tyr, 27.
Sidon, 3, 4.
Sidoniens, 66.
Silius Italicus, sur le nom de Sara, 46.
Sor (nom phénicien de Tyr), 47. — Assiégée par Nabuchodonosor, 72. — Située dans une île, 73, *sqq.* — Opinion de S. Jérôme et de plusieurs auteurs à ce sujet, 73, *sqq.* — Conclusion sur ce sujet, 74, *sqq.* — Réunie au continent, 75. — Ses ruines servirent à Alexandre pour construire sa chaussée, 58. — Assiégée par Salmanazar, 77, *sqq.* — N'est pas la même que Palæ-Tyr, 78. — Agrandie par Hiram, 80. — Au temps de Josué. Voyez *Sara*. — Fondée où et par qui. Voyez *Sara*.
Sour (nom arabe de Tyr), 4. — Ses abords du côté de la terre, 7. — Tremblement de terre en 1837, 8. — Description de

la ville, 10, sqq. — Population, 11, 22. — Murailles, 11. — Ports, *ibid.* sqq. — Description de Volney, 23, sqq.; — du D. Hasselquist, 24; — de Pococke, *ibid.* sqq.; — de Shaw, 27; — Maundrell, 28, sqq.; — de la Roque, 31; — Corn. le Bruyn, 31; — le P. Nau, 32; — le P. Roger, 32, sqq.

Sources d'eau thermale, 6; — de Raz-el-Ain. Voyez *Réservoirs*.

Stade employé par Pline, 48; — par Strabon, 56; — par Diodore, 63.

Stèles égyptiennes du Nahar-el-Kelb et de Sara, 85. — Celle de Sara, *ibid.*, a été décrite par Hérodote, 86, sqq. — Son antiquité, 86.

Strabon, 4, à la note; 45. — Description de Tyr, 49, sqq. — Date de sa description, 53, — Décrit un phénomène géologique, 54. — Plusieurs distances indiquées par ce géographe, 106.

Straton, roi de Tyr, 72.

Sucre. On en fabriquait à Tyr au XII^e siècle. 39.

Suffètes ou *juges* qui gouvernaient Tyr, 72.

Superficie de Tyr, 7, 30, 50 et 51.

T

Temples d'Astarté, 5, 80, sqq.; — d'Hercule, 68; — de Jupiter Olympien, 80; — d'Hercule Tyrien, 68; — d'Hercule Astrochiton, *ibid.*

Tremblement de terre en 1837, 8, sqq.; — en 1202, à la note, 41, 48, sqq. — Sous Auguste, à la note, 49; 143 ans avant J.-C., 54. — Tradition à ce sujet, 67.

Tyros, 46. Voyez *Tyr*.

Tyr. Sa fondation, 3. — Route de Sidon à Tyr 4. — Tsour, nom arabe de Tyr. Voyez *Sour*. — Superficie. Voyez *Ile Tyrienne*. — Population, 7, 10. — Portion

submergée, 8, sqq. — Description par divers voyageurs, 21, sqq.; — par Volney, Hasselquist, Pococke, Shaw, Maundrell, de la Roque, le Bruyn, le P. Nau. Voyez *Sour*. — Limite occidentale déduite du récit de Pococke, 26. — Forme, limite, superficie d'après Maundrell, 28, sqq.

Tyr au XII^e siècle, 35; — décrite par l'archevêque Guillaume, *ibid.*, sqq.; — Assiégée en 1112, *ibid.* — Prise par les chrétiens en 1224, 37, 40. — Attaquée par Saladin en 1187, 40. — Ruinée par un tremblement de terre, 41; — Était presque une île en 1187, 42. — Distance d'Acre d'après Moalleby, 43. — Ville située sur la montagne nommée Scala Tyriorum, *ibid.* — Conquise par Yézid en 740, 44. — Avait obtenu des Romains le droit italique, 44, sqq. — Monuments élevés par Hérode, 44. — Différents noms de cette ville, 46. — Villes différentes qui portèrent ces noms, 87. — Étendue d'après Pline, 47, 49. — Séparée du continent, 47. Réduction de son étendue par l'immersion de la partie occidentale, 48, sqq. — N'est pas Palæ-Tyr, 49. — Élévation des maisons, 50, sqq. Insuffisance de sa superficie, *ibid.* — A quelle époque la ville s'étendit sur le continent et pourquoi, 50, sqq. — Importance de la ville 47, sqq. — Sa population, 52. — A-t-elle pu être une grande ville quoique renfermée dans l'île, 52? sqq. — Affaissement du sol, 54. — Conquise par Pompée, 56; — par Antiochus, Ptolémée, Démétrius et Séleucus, 56, sqq. — Soutient un siège maritime contre Antigone. 57. — Assiégée par Alexandre, *ibid.*, sqq. — Tombe au pouvoir d'Alexandre, 63. — Sa superficie, 69. — Pour tout

ce qui est antérieur à l'époque de ce siège, voyez *Sor*.

U

Ulpian sur le droit italique accordé à Tyr, 46.

Usines. Voyez *Ateliers*.

V

Vénus. Voyez *Astarte*.

Virgile, 46.

Vignoles (M. de), 79.

Volney. Son opinion sur la manière dont l'eau se produit dans les

réservoirs qui portent sur le plan les n^{os} 47 et 55, 9, sqq. ; — cité 21, 22. — Sa description de Tyr, 23, sqq.

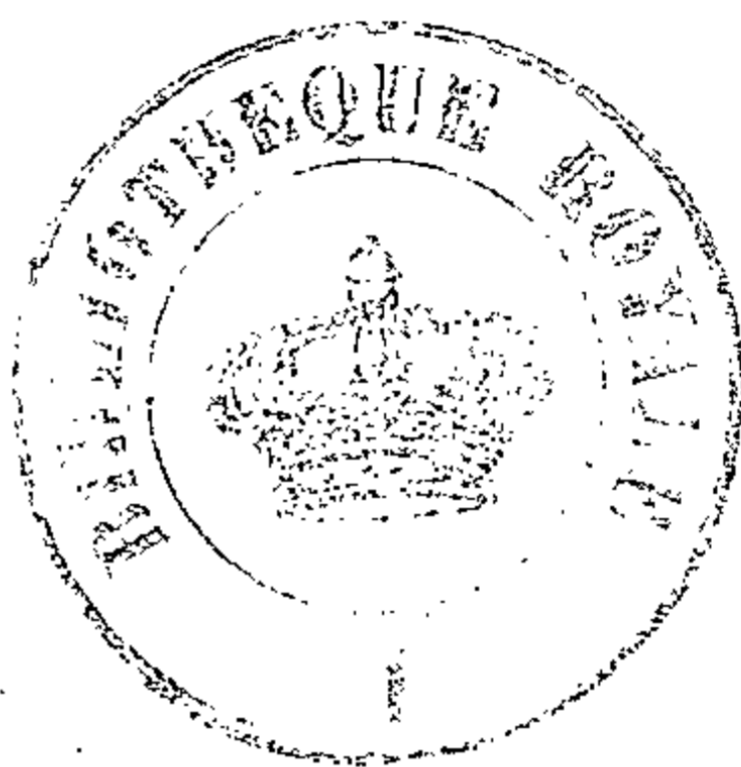
Vosius, 71.

W

Whiston, traducteur anglais de Josèphe. — A propos de *Sor* et *Hatsor*, 82, sqq.

Y

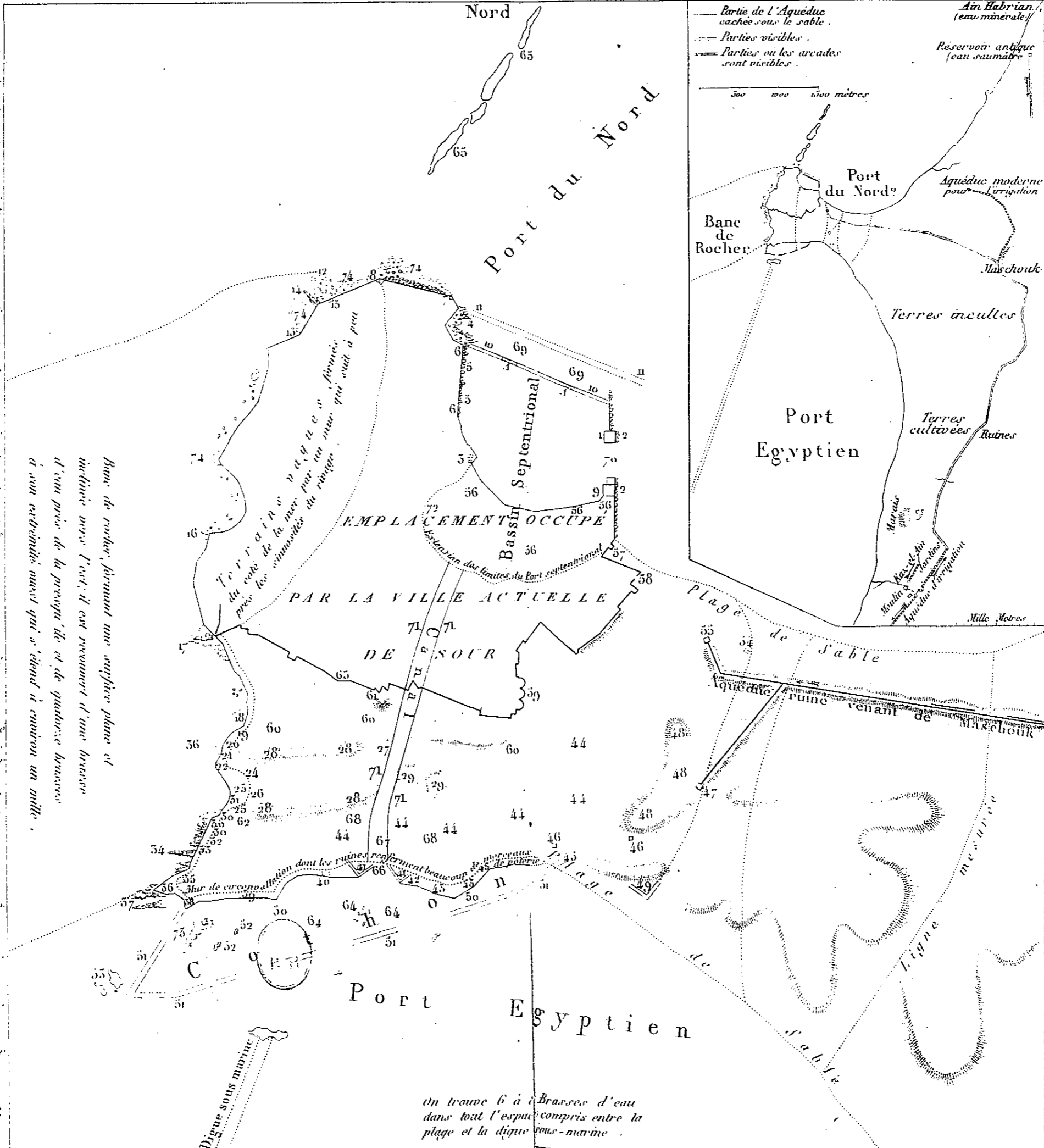
Yérid fait la conquête de Tyr, 44.



Renvois du Plan.

- 1 Fort.
- 2 Mur construit sur un banc de rochers.
- 3 Petits rochers de grès très friable.
- 4 Banc de rochers sur lequel porte le mur d'enceinte.
- 5 Banc de rochers sur lequel est assis le mur 6.
- 6 Mur de Jardin.
- 7 Petit fort assis sur des rochers.
- 8 Fort avec un flanc construit par les croisés.
- 9 Maison.
- 10 Mur qui fermait le port. N. A. parties hors de l'eau.
- 11 Second mur à 30 mètres du premier et recouvert par la mer.
- 12 Rochers et grand nombre de colonnes en granit gris.
- 13 Fort.
- 14 Banc de rochers projetant de 30^m en mer.
- 15 Belle colonne en granit rose.
- 16 Rochers escarpés de 5 ou 6 mètres au-dessus de la mer.
- 17 Rochers à fleur d'eau.
- 18 Colonnes unies au rocher.
- 19 Rochers escarpés de 10 à 12 mètres au-dessus de la mer.
- 20 Rochers projetant 30 mètres en mer.
- 21 Rochers de 12 à 15 mètres d'escarpement.
- 22 Terrain de 6 mètres moins élevé qu'en 21.
- 23 Plage de sable.
- 24 En perçant une couche de décombres de 3^m 20, trouvé la roche vive.
- 25 Même découverte à 2^m 90.
- 26 A 1^m 20⁵ trouvé un mur de 1^m d'épaisseur, à 3^m 50 trouvé un dallage en trois 9^{es} pierres.
- 27 Jusqu'à 4^m 50 de profondeur rien que des décombres.
- 28 Petites collines de 3 à 4^m au-dessus du niveau général, qui est déjà 3^m au-dessus de la mer.
- 29 Deux enfoncements dans lesquels on a fait des tranchées de 3^m sans trouver autre chose que des décombres.
- 30 Rochers escarpés de 8 à 10^m au-dessus de la mer.
- 31 Hypogée (4^m sur 3^m).
- 32 Sarcophage.
- 33 Rocher avec un fort ruiné.
- 34 Banc de rocher à fleur d'eau.
- 35 Fort ruiné sur un rocher escarpé de 3^m.
- 36 Banc de rocher à fleur d'eau.
- 37 Excavations qui s'étendent à 200^m en mer.

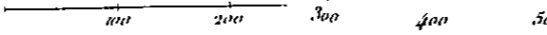
Banc de rocher formant une surface plane et inclinée vers l'est. Il est recouvert d'une brasse d'un pied de la presqu'île et de quatorze brasses à son extrémité ouest qui s'étend à environ un mille.



- Suite des Renvois.
- 38 Colonne en granit gris encore debout.
 - 39 Les pierres de la base du mur portant des traces d'attaches en fer.
 - 40 Fort carré baigné par la mer.
 - 41 Massifs de maçonnerie. Entrée presqu'île du Canal.
 - 42 Rochers à fleur de terre.
 - 43 Beaucoup de belles colonnes en granit sur la plage et dans la mer. peut être temple d'Hercule.
 - 44 Champ des morts pour les Musulmans.
 - 45 Commencement du sable mouvant contre quelques mètres du mur qui formait le Bassin 50.
 - 46 Tour carrée construite par les croisés ou les Sarrasins, les assises inférieures sont formées de colonnes en granit gris, de là à la mer, sable mouvant.
 - 47 Tour semblable, avec une fontaine ou une citerne qui fertilise les jardins 48, espèces d'Oasis au milieu des sables mouvants.
 - 48 Jardins avec arbres fruitiers encadrés de 3 mètres.
 - 49 Angle de l'ancien mur de circonvallation sans doute la limite de l'île.
 - 50 Port ou Bassin de construction.
 - 51 Murs qui excèdent un peu la mer, largeur 8^m 50 les revêtements sont en très grandes pierres et le milieu en décombres avec beaucoup de morceaux de poterie.
 - 52 Parties de ces murs renversés dans l'eau.
 - 53 Petite îlot.
 - 54 Source d'eau saumâtre.
 - 55 Tour carrée avec un réservoir d'eau douce pour les habitants de Tyr.
 - 56 Tranchées, eau salée après enlèvement de 2^m de terre noire.
 - 57 Assises inférieures des murs, construction antique.
 - 58 Porte de la Ville.
 - 59 Ruines d'une église bâtie par les croisés? on l'appelle église grecque.
 - 60 Champ des morts.
 - 61 et 62 Semblent les 2 points les plus élevés de la presqu'île.
 - 63 Porte donnant dans le sérail.
 - 64 Beaucoup de colonnes sous l'eau.
 - 65 Îlot.
 - 66 Eau trouvée à 1 mètre.
 - 67 L'Eau salée trouvée à 3^m 40.
 - 68 Deux tranchées, à 3^m le rocher après une couche de décombres.
 - 69 Beaucoup de colonnes en granit entre les murs et eau, et sous l'eau.
 - 70 Bogue du port, obstruée par des colonnes.
 - 71 En creusant entre ces deux lignes on trouve l'eau salée à 2^m ou 2^m 50, en dehors on trouve le rocher à 1^m 50 ou 2^m.
 - 72 Maison sous laquelle les anciens du pays prétendent avoir vu un bateau, lors du travail des fondations.
 - 73 Banc de rochers sous l'eau.
 - 74 Banc de rochers à fleur d'eau.
- Les Sondes sont exprimées en brasses.

Ambroise Tardieu, sculpteur.

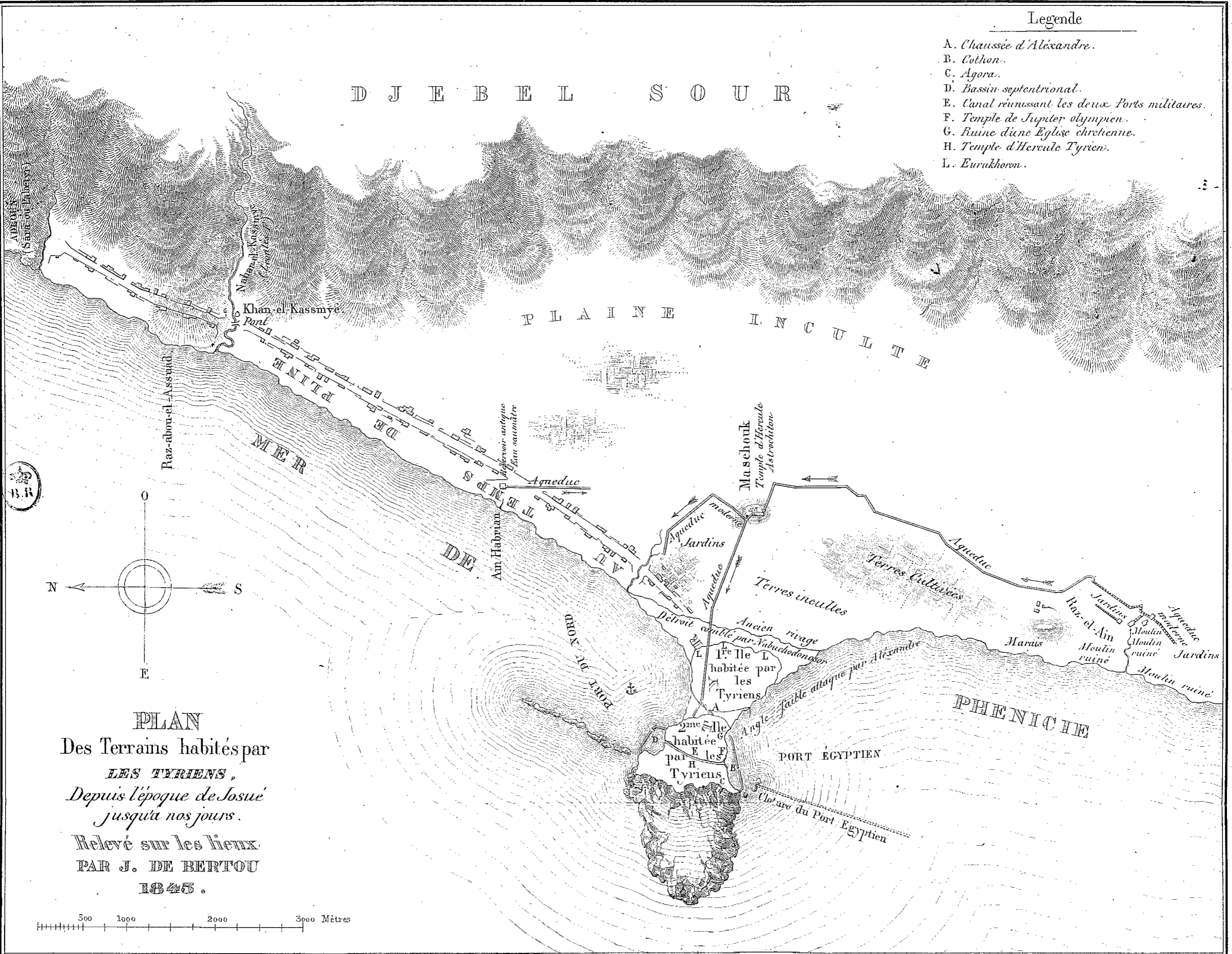
Echelle de Mètres.



Imp. chez Kappeler

Legende

- A. Chaussée d'Alexandre.
- B. Cothon.
- C. Agora.
- D. Bassin septentrional.
- E. Canal réunissant les deux Ports militaires.
- F. Temple de Jupiter olympien.
- G. Ruine d'une Eglise chretienne.
- H. Temple d'Heroule Tyrien.
- L. Eurukhoron.



D J E B E L S O U R

P L A I N E I N C U L T E

M E R

D E

P H E N I C I E

P O R T É G Y P T I E N

PLAN
 Des Terrains habités par
 LES TYRIENS,
 Depuis l'époque de Josué
 jusqu'à nos jours.
 Relevé sur les lieux
 PAR J. DE BERTOU
 1845.

300 1000 2000 3000 Mètres